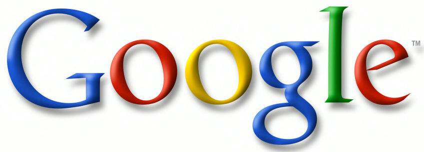
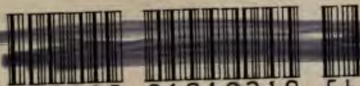
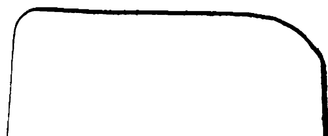



a39015 01812318 5b



5. I.

# HISTOIRE GÉNÉRALE
# DE L'INDE
# ANCIENNE ET MODERNE.

A PARIS,

*A la Librairie Orientale*

**DE DONDEY DUPRÉ PÈRE ET FILS,**

Rue de Richelieu, n° 47, et rue Saint-Louis, n° 46.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,

Rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

HISTOIRE GÉNÉRALE

# DE L'INDE

ANCIENNE ET MODERNE,

DEPUIS L'AN 2000 AVANT J. C. JUSQU'A NOS JOURS;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE GÉOGRAPHIQUE

ET DE TRAITÉS SPÉCIAUX SUR LA CHRONOLOGIE, LA RELIGION, LA PHILOSOPHIE, LA LÉGISLATION, LA LITTÉRATURE, LES SCIENCES, LES ARTS ET LE COMMERCE DES HINDOUS.

PAR M. DE MARLÈS,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE LA DOMINATION DES ARABES EN ESPAGNE, DE PIERRE DE LARA OU L'ESPAGNE AU ONZIÈME SIÈCLE, ETC.

AVEC UNE CARTE DE L'INDE ANCIENNE ET MODERNE.

TOME VI.



PARIS,
EMLER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 23.

A. JOHANNEAU, LIBRAIRE,
RUE DU COQ SAINT-HONORÉ, N° 8.

1828.

# HISTOIRE GÉNÉRALE
# DE L'INDE
# ANCIENNE ET MODERNE.

SUITE DE LA

## TROISIÈME PARTIE.

### CHAPITRE V.

#### DE LA DÉCADENCE ET DE LA CHUTE DE L'EMPIRE MOGOL.

§ I. — Règne d'Ahmed ; troubles de la Péninsule ; affaires du Bengale.

AHMED se hâta de se rendre à Délhy pour y faire reconnaître ses droits; il fut proclamé sans opposition et avec beaucoup de solennité. Les preuves qu'il venait de donner de courage et d'activité avaient fait concevoir des espérances qui par malheur ne se soutinrent pas. Ahmed sembla n'être monté sur le trône que pour se livrer à l'oisiveté et aux conseils de ses favoris. La clémence même à laquelle il était porté na-

turellement devenait dangereuse et nuisible, parce que, n'étant point soutenue par une volonté ferme et éclairée, elle ne servait qu'à procurer l'impunité aux rebelles. Le premier usage qu'Ahmed voulut faire de son pouvoir fut pour élever au viziriat Nizam-al-Moulouk, le soubah ou plutôt le souverain du Dékhan. Nizam refusa cette offre, sous prétexte de sa grande vieillesse qui ne lui permettait pas de soutenir le poids de cette charge; il entrait en effet dans la cent quatrième année de son âge. Il sentait d'ailleurs que son heure dernière s'avançait; elle le surprit quelques mois après dans son palais d'Aurengabad, au milieu d'un peuple qui le craignait plus qu'il ne l'aimait, et qui surtout ne voyait pas sans surprise que les grands talens qu'il avait montrés dans sa jeunesse, au lieu de s'affaiblir par l'effet des années, semblaient au contraire acquérir avec elles plus de vigueur et d'étendue.

L'emploi de vizir avait été donné à Sefdar-Joung. Ghazi-oul-Dien, fils aîné de Nizam, conserva ses fonctions de boukschi de l'empire, et Nazir-Jing son frère avait obtenu, ou pour mieux dire maître des trésors et de l'armée de son père, s'était arrogé le droit de lui succéder. Le choix de Sefdar n'était pas heureux; avec beaucoup plus de présomption que de mérite, il montra tant de hauteur envers les omrahs qu'il

s'en fit détester ; dépourvu surtout de talens militaires, il voulait passer pour général expérimenté. Les Rohillas et quelques tribus afghanes du voisinage, ligués ensemble, faisaient de fréquentes irruptions dans la province d'Oude, devenue son apanage par la mort de son père qui en était soubah. Il marcha contre eux avec une armée, et il fut défait ; ivre de vengeance, et regardant peu aux moyens qu'il prendrait pour la satisfaire, il appela et admit à sa solde un corps de quarante mille Mahrattes qui le rendirent vainqueur des Rohillas.

An 1719. De l'hég. 1161.

Lorsqu'après avoir rétabli l'ordre et la paix dans sa soubahbie, Sefdar-Joung voulut retourner à Délhy, il fut suivi par les Mahrattes qui demandaient pour prix de leurs services une somme énorme. Le trésor impérial était vide et les Mahrattes menaçaient Délhy de pillage. L'empereur éprouvait des transes mortelles. Ghazi-oul-Dien qui avait acquis une fortune immense offrit de payer les Mahrattes, à condition qu'on le nommerait soubah du Dékhan à la place de Nazir-Jing qui venait d'être tué. Cette offre ayant été acceptée, Ghazi-oul-Dien paya les Mahrattes, les engagea pour son compte, dirigea sa marche vers le Dékhan, et recruta sur la route pour son armée une infinité de Jauts, de Rohillas, d'Afghans et de Radjepouts.

Cependant le brave Mir-Mounnou, à la tête de quelques troupes parmi lesquelles il avait rétabli une discipline depuis long-temps inconnue aux mogols, résistait dans le nord à tous les efforts des Abdallis qui depuis quelque temps cherchaient à s'établir dans le Pendjab. Mais la nouvelle apparition des Sikhs vers Lahore vint rendre presque inutiles ces avantages, parce que d'un côté les impériaux perdaientavec eux, plus qu'ils ne conservaient de l'autre en repoussant Abdallah. Ces peuples, qui durant vingt ans de repos s'étaient extrêmement accrus, sortirent de leurs montagnes pendant l'invasion de Nadir, et s'établirent à Delawal, sur le Rauvi. Leurs anciennes habitudes ne tardèrent pas à les reprendre; ils s'étaient associé une foule d'aventuriers ou d'hommes que les troubles de l'empire mogol laissaient dépourvus de moyens d'existence, et ils se crurent assez forts pour se permettre de harceler l'armée persane à son retour de Délhy. Ils n'avaient plus de chef spirituel et temporel comme Govind-Singh, ni même de chef militaire comme Banda; ils vivaient divisés en partis fédérés dont les chefs formaient le conseil de la nation, et nommaient parmi eux un chef suprême, si le bien public l'exigeait.

Ils s'étaient emparés d'une partie du Penjab, mais le gouverneur de Lahore les défit plusieurs

fois, et reprenant sur eux le pays qu'ils avaient conquis, il en donna le gouvernement à Adin-Beg-Khan. Celui-ci, au lieu de combattre, négocia; les Sikhs demeurèrent tranquilles dans les cantons qu'il leur avait laissés. Adin-Beg, devenu plus tard gouverneur de Lahore et voyant que les Abdallis insultaient ses frontières fit avec les Sikhs une ligue offensive et défensive, et les Sikhs à leur tour envahirent le territoire des Abdallis. Ce fut là, dit-on, le motif pour lequel Ahmed-Abdallah médita l'invasion de l'Inde. Pendant que ce dernier ravageait les environs de Lahore et se frayait le chemin de Délhy, Taimour, un de ses lieutenans, détruisait Amritsar, la ville favorite des Sikhs. Des revers multipliés suivirent ce premier succès: Taimour fut complétement battu par les Sikhs qui reprirent leur ancien territoire et s'emparèrent même des faubourgs de Lahore. Alors Adin-Beg appela les Mahrattes à son secours, et les Mahrattes au lieu de l'aider s'emparèrent de Sirhind, d'où ils chassèrent un autre lieutenant d'Abdallah. Ce furent ces mêmes Mahrattes que Sefdar-Joung enrôla pour apaiser les troubles de l'Oude, et que le fils de Nizam conduisit ensuite dans le Dékhan.

Jetons maintenant un coup d'œil sur ce qui s'était passé dans la Péninsule depuis la mort de Mahommed-Schah et celle de Nizam, Nazir

Jing avait succédé à son père, mais un de ses neveux, nommé Mourzafa-Jing, lui disputa l'héritage. Il était soutenu dans ses prétentions par le gouverneur de Pondichéry, qui comptait sur sa reconnaissance pour l'accroissement de la colonie. Anouar-Oddin était toujours nabab du Carnatic; mais M. Dupleix avait une vengeance à exercer contre lui pour les secours qu'il avait donnés aux Anglais de Saint-David; il lui suscita un rival dans la personne de Chounda-Saheb, dont il paya la rançon aux Mahrattes de Settarah qui le tenaient encore dans leurs mains; ainsi, il voulut faire un nabab et un soubah, et se rendre le dispensateur des souverainetés de la Péninsule. Quatre cents Français et deux mille Cipayes, commandés par M. d'Auteuil, se joignirent aux troupes de Chounda-Saheb et de Mourzafa-Jing. Une bataille décisive eut lieu dans la plaine d'Ambour, à vingt lieues environ d'Arcotte, du côté de l'ouest. L'intrépide valeur des Français qui, deux fois repoussés, emportèrent par un troisième assaut les retranchemens du nabab décida la victoire. Anouar-Oddin et son fils Maphouz-Khan furent tués l'un et l'autre sur le champ de bataille; Mourzafa-Jing fit le lendemain son entrée triomphante dans Arcotte, et confirma la nomination de Chounda-Saheb à la nababie. Les princes confédérés se ren-

dirent ensuite à Pondichéry, où M. Dupleix leur fit une réception magnifique.

Un second fils d'Anouar, Mahommed-Ali, s'était réfugié à Tritchinopoli, d'où il sollicitait le secours des Anglais que le traité d'Aix-la-Chapelle venait de remettre en possession de Madras; les Anglais lui envoyèrent un détachement de cent vingt hommes. M. Dupleix voulait avec raison qu'on investît de suite Tritchinopoli; l'espoir d'un riche butin fit préférer le siége de Tanjaour, dont le souverain n'acheta la retraite de ses agresseurs que par l'énorme contribution de sept cent mille roupies qu'il dut payer à Mourzafa-Jing, et la cession de quatre-vingt-un villages au gouverneur de Pondichéry. Cependant Nazir-Jing s'était mis en campagne avec une armée innombrable. Six cents hommes de troupes anglaises sous les ordres du major Lawrence, unis aux forces que Mohammed-Ali amenait de Tritchinopoli, campèrent à Valdore, à peu de distance de Pondichéry. Dans ce moment critique, la division se mit parmi les soldats de Mourzafa-Jing. M. d'Auteuil, craignant les conséquences de ces mouvemens séditieux en présence même de l'armée ennemie, ne voulut point hasarder inutilement le salut des hommes qu'il commandait; il se retira sous le canon de la place. Abandonné par les Français, Mourzafa

se remit aux mains de son oncle qui avait juré sur le Koran de respecter ses jours; il fut chargé de chaînes. Chounda-Saheb, moins confiant, se sauva dans Pondichéry.

Les mêmes causes qui perdaient Mourzafa, perdirent Nazir. Les chefs patans que ce dernier avait dans son armée se livrèrent au mécontentement et aux murmures parce qu'ils se voyaient trompés dans l'attente du pillage qu'on leur avait promis. M. Dupleix encouragea secrètement les dispositions hostiles de ces Patans, et leur fit de brillantes promesses pour les attirer dans le parti de Mourzafa; ils se laissèrent gagner. D'un autre côté, le major Lawrence demandait pour prix de son alliance la confirmation par le soubah de la cession d'un territoire contigu à Madras, que lui avait faite le nabab Mohammed; et comme il ne put l'obtenir, il s'éloigna du camp du soubah sans trop dissimuler son ressentiment. Cependant les Patans étaient déterminés à ôter la vie à Nazir, et ils allaient exécuter leur dessein quand Nazir se retira tout à coup vers Arcotte, ce qui déconcerta le plan des conjurés. M. Dupleix reprit aussitôt les hostilités, et Nazir fut contraint de revenir sur Pondichéry; mais à peine fut-il en marche que, soudain assailli par les pluies d'automne, il se trouva au bout de deux jours au milieu d'un pays inondé. Dans cette position em-

barrassante, il voulut négocier avec M. Dupleix; tandis que les négociations entamées lui donnaient l'espérance de sortir du mauvais pas où il s'était engagé, il fut attaqué par une forte division française, chargée de soutenir par cette diversion les manœuvres des conjurés qui devaient agir dans l'intérieur du camp. Le soubah, voyant le désordre que causaient les Patans plus encore que l'attaque du dehors, monta sur son éléphant et se dirigea vers leur quartier pour les ramener au devoir; une balle qu'il reçut dans la poitrine, de la main du nabab de Coupada, lui causa la mort sur-le-champ.

Les trésors de Nazir-Jing furent estimés à soixante-dix millions en or ou en pierreries; ils furent divisés entre les conjurés, le nouveau soubah, et M. Dupleix qui, dit-on, prit cinq millions pour sa part. Le soubah se mit ensuite en route pour Golconde; mais avant d'arriver, les chefs patans tentèrent de se révolter contre le même prince qu'ils venaient d'établir sur le trône. Ils s'emparèrent d'une forte position sous laquelle l'armée devait passer; l'artillerie française les en chassa, et bientôt après ils furent mis en déroute. Le soubah, contre l'avis formel de M. de Bussy, commandant des troupes françaises, se mit à la poursuite des rebelles, et périt sur son éléphant d'un javelot qui lui fut lancé par le nabab de Ca-

noul. Craignant pour l'armée les effets de l'anarchie, M. de Bussy assembla sur-le-champ les généraux et les omrahs, et leur proposa d'élever immédiatement sur le trône Salabat-Jing, troisième fils de Nizam-al-Moulouk, lequel se trouvait prisonnier dans le camp. Les omrahs, convaincus de l'utilité d'une mesure qui prévenait tous les désordres, proclamèrent immédiatement Salabat-Jing; cette nomination fut approuvée par M. Dupleix. Le nouveau soubah confirma toutes les cessions faites aux Français par son prédécesseur et y en ajouta de nouvelles. L'armée était déjà de retour à Golconde, quand Ghazi-oul-Dien fit son entrée à Aurengabad à la tête de cent cinquante mille hommes. Ne voulant pas rompre avec les Français, Ghazi envoya des députés à M. Dupleix pour l'engager à retirer ses troupes du Dékhan; il lui faisait faire les offres les plus séduisantes. Dans la crainte qu'elles ne fussent acceptées, Salabat prit le parti d'empoisonner son frère. Ce crime lui assura la possession tranquille du trône, l'armée mahratte s'étant dispersée sur-le-champ.

An 1753. De l'hég. 1165. Pendant que ces événemens se passaient dans le Dékhan, Mohammed-Ali, dans le Carnatic, s'emparait de la nababie par le secours des Anglais. Chounda-Saheb l'avait tenu investi dans Tritchinopoli, et cette ville, malgré la force de ses rem-

parts et la bravoure de sa garnison, avait été sur le point de se rendre. Le jeune Clive, alors simple lieutenant, voyant l'impossibilité de sauver Tritchinopoli, proposa et offrit d'aller prendre Arcotte, seul moyen, disait-il, d'opérer une diversion favorable; son offre fut acceptée. Éloignée du théâtre de la guerre, cette ville était presque sans défenseurs, et l'on y jouissait de la plus grande sécurité. Clive partit avec une poignée d'hommes déterminés et le succès justifia son audace. Ce qu'il avait prévu arriva : Chounda-Saheb affaiblit son armée pour en envoyer une partie au secours de sa capitale; dans le même temps le régent de Mysore (1) se déclara pour le fils d'Anouar-Oddin; un corps de Mahrattes, commandé par Morari-Row, vint se mettre à sa solde, et le radjah de Tanjaour, qui n'avait pas oublié les contributions qu'on lui avait arrachées, entra dans la confédération.

Chounda-Saheb, ne pouvant résister à tant d'ennemis et réduit aux dernières extrémités, invoqua la générosité du général de Tanjaour,

(1) Le pays de Mysore est situé dans la partie méridionale de la Péninsule. Son souverain jusqu'alors presque entièrement ignoré, commence dès cette époque à jouer un rôle dans les affaires du Dékhan.

et se remit entre ses mains; confiance imprudente et aveugle qui causa sa perte! Les Anglais, les Mahrattes, le régent de Mysore voulaient tous le prisonnier, et le radjah de Tanjaour refusait de s'en dessaisir. Comme ses alliés insistaient, il termina la contestation en le faisant assassiner. Mohammed-Ali fut de nouveau proclamé nabab du Carnatic, mais ce ne fut qu'un vain titre dépourvu de pouvoir et d'utilité. D'une part les Mahrattes, de l'autre le régent de Mysore mettaient à un si haut prix leurs services qu'il lui devenait presque impossible de les satistisfaire; mais par l'entremise des Anglais, il conclut avec eux un arrangement un peu moins onéreux. Toutefois cet arrangement ne put avoir lieu de long-temps. M. Dupleix excitait sous main le régent et le général mahratte, tandis que ses agens à Golconde obtenaient du soubah la plus étrange mesure qu'il fût possible d'imaginer: M. Dupleix fut nommé lui-même nabab du Carnatic, et ce qui n'est pas moins singulier, c'est qu'il se para de ce titre et parut plusieurs fois en public sous le costume oriental; en même temps il faisait céder à sa compagnie la propriété des quatre Circars du nord, vaste province au-dessus de Madras et confrontant avec l'Orissa.

An 1754. De l'hég. 1165. Sur les plaintes réitérées de la compagnie anglaise de l'Inde, le cabinet de Saint-James fit à

celui de Versailles de vives remontrances, et peignit la conduite de M. Dupleix comme capable d'amener une rupture entre les deux nations. Le rappel de ce gouverneur fut accordé aux instances de l'Angleterre, et dès que le printemps fut venu on lui envoya un successeur, chargé de prendre avec le gouverneur de Madras les mesures les plus propres à ramener la paix dans le Carnatic. Une suspension d'armes fut d'abord arrêtée entre les Français et les Anglais; elle s'étendait à leurs alliés. Le régent de Mysore fut obligé de rentrer dans ses états sans avoir rien obtenu, et Mohammed-Ali finit par être reconnu sans contradiction dans tout le Carnatic en sa qualité de nabab. Mais les Anglais renforcèrent leurs garnisons de Madras et du fort Saint-David; et les Français n'envoyèrent pas un seul homme à Pondichéry pour garder les possessions nouvelles dont la cession avait été confirmée!

L'Hindoustan était loin de jouir de la paix qui venait d'être rendue à la Péninsule. La plus grande partie du Penjab paraissait même perdue sans retour. Le brave Mir-Mounnou était mort l'année précédente d'une chute de cheval, et Ahmed-Abdallah, habile à profiter des circonstances, s'était jeté sur Lahore et y avait placé son fils en qualité de gouverneur; de là, il menaçait d'envahir les provinces voisines. Pour surcroît

de malheur, le vizir Sefdar-Joung avait été disgracié; et retiré dans sa province d'Oude, il enrôlait une armée de Jauts, commandée par Souraj-Moull, leur chef. On assigne plusieurs causes au renvoi de ce ministre : les uns prétendent que, jaloux de la faveur qu'acquérait l'eunuque Joumeid, il arma contre lui des assassins, et que l'empereur irrité l'exila de sa cour; d'autres disent qu'il fut desservi par le jeune Ghazi fils de Ghazi-oul-Dien, lequel, à peine âgé de seize ans, montrait de si grands talens, un esprit si pénétrant, un jugement si solide que l'empereur lui avait donné la charge de boukschi que son père avait occupée. Quoi qu'il en soit, Sefdar vint mettre le siége devant Délhy que le même Ghazi défendit pendant trois mois contre tous ses efforts. Au bout de ce temps, Ghazi jugeant l'ardeur des Jauts refroidie conçut et exécuta une sortie si bien ordonnée et si vigoureuse que les assiégeans furent mis complétement en déroute.

Le succès glorieux que Ghazi venait d'obtenir augmenta considérablement son crédit; il eut toutefois un rival de pouvoir, à peu près de son âge et rempli comme lui d'ardeur et d'ambition : c'était le nouveau vizir, un second fils de l'ancien vizir Kammer, favori d'Ahmed comme Kammer lui-même l'avait été de Mohammed-Schah.

La rivalité produisit la jalousie et la haine, et ces deux sentimens, en éclatant tôt ou tard, devaient nécessairement avoir des suites funestes; malheureusement l'explosion ne se fit pas attendre. Une armée avait été envoyée à la poursuite des Jauts sous les ordres d'Akebout Mahmoud; elle avait fait peu de progrès parce qu'elle était peu nombreuse et que les Jauts, retranchés dans leurs forteresses, opposaient une vive résistance. Comme les Abdallis étaient en possession de Lahore, il devenait urgent d'abattre la puissance des Jauts qui, établis dans l'intérieur, pouvaient donner la main à ces étrangers. Ghazi engagea l'empereur à prendre à sa solde une armée mahratte, et il offrit de la conduire lui-même contre ces peuples. Les Mahrattes, alors en guerre avec eux, offrirent volontiers leurs services; Ghazi se mit à leur tête, et il obtint sur les Jauts plusieurs avantages. Mais lorsqu'il voulut réduire leurs forteresses, ses efforts échouèrent parce qu'il manquait d'artillerie; il écrivit à Délhy pour qu'on lui en envoyât sans délai. A sa grande surprise, cette demande si juste lui fut refusée, et l'officier qu'il avait expédié lui rapporta qu'on faisait à Délhy de grands armemens comme si un ennemi était à ses portes.

Peu de temps après, une lettre interceptée de l'empereur fut remise à Ghazi; elle s'adres- An 1755. De l'hég. 1168.

sait à Souraj-Moull, que l'empereur lui-même exhortait à la résistance; une armée impériale, y était-il dit, sortait en ce moment de Délhy; elle devait prendre Ghazi par ses derrières, tandis que les garnisons des forts, exécutant une vive sortie, l'attaqueraient de front. Cette perfidie remplit Ghazi de courroux, et bien qu'il l'attribuât au vizir qui l'avait noirci dans l'esprit de son maître, il résolut de la punir sur Ahmed qu'il accusait de faiblesse, d'injustice et d'ingratitude pour l'avoir autorisée; en même temps il jura d'immoler l'imprudent vizir à ses ressentimens. Quand l'empereur, qui déjà s'était mis en marche, eut reçu avis que Ghazi s'avançait, il s'arrêta à Sécundra, et lui envoya divers messagers pour l'engager à rentrer dans le devoir, persuadé, comme son vizir le lui avait dit, que Ghazi en voulait à sa couronne. Pour toute explication, Ghazi lui fit remettre sa lettre à Souraj-Moull. L'empereur et son ministre, frappés de terreur en voyant le complot découvert et ne comptant plus sur la coopération des Jauts, reprirent le chemin de la capitale où ils tentèrent de s'enfermer; mais Ghazi les poursuivit avec tant d'ardeur qu'arrivant presque aussitôt qu'eux, il s'empara de la porte par laquelle ils venaient d'entrer avant qu'on eût eu le temps de la fermer. Les remparts de la citadelle ne purent les

soustraire pendant long-temps à l'active et implacable vengeance de Ghazi. La citadelle fut emportée aux yeux d'une multitude immense qui assistait froidement à ce triste spectacle, comme s'il s'était agi d'une lutte entre deux rivaux dont les intérêts auraient été différens des siens. Ghazi reprocha au malheureux Ahmed son ingratitude et sa folle crédulité qui, le livrant aux séductions d'un vil flatteur, l'avaient armé contre un sujet *fidèle* dont toute la pensée n'était tournée que vers le bien de l'état. Après avoir fini de parler, il l'envoya en prison sous la garde d'un officier dont il était sûr; le lendemain on lui brûla les yeux avec un fer chaud, suivant la coutume orientale. Le même jour le vizir fut envoyé à l'échafaud, et Ghazi resté maître du gouvernement plaça sur le trône un prince plus faible encore qu'Ahmed; il régna sous son nom.

Durant la courte et orageuse administration d'Ahmed, l'empire avait vu resserrer considérablement ses limites. La plupart des provinces en avaient été démembrées, et quoique les gouverneurs continuassent d'en faire hommage au souverain, ce n'était là qu'une vaine et stérile formalité qui ne donnait à l'empereur ni argent, ni soldats, ni puissance. Le Guzzerat était presque en entier possédé par les Mahrattes de Pounâh; quelques tribus de Patans s'y étaient aussi rendues

indépendantes; le Bérar et les provinces voisines composaient l'empire des Mahrattes d'orient. Le Dékhan, Golconde et Visiapour appartenaient au successeur de Nizam; le reste de la Péninsule obéissait à de petits princes qui d'anciens tributaires de l'empire l'étaient devenus du soubah d'Aurengabad. La province d'Oude était au pouvoir de Sefdar-Joung, qui la transmit à son fils comme un domaine, une propriété particulière. Les Rohillas et quelques tribus afghanes que Mohammed-Ali avait réunies possédaient Boudaoun et les contrées situées au nord-est de Délhy; les bords de la Djumna étaient habités par les Jauts; les environs d'Agra commençaient même à recevoir leurs établissemens; mais dans leurs incursions fréquentes, les Mahrattes leur disputaient cette riche contrée. Le Malava, le Marwar, l'Ajmère s'étaient divisés entre plusieurs radjahs qui prétendaient descendre des anciens princes du pays; le plus considérable parmi eux était celui des Radjepouts.

Quant aux belles provinces de Bahar, de Bengale et d'Orissa, elles formaient un royaume qui, sous le nom de Soubahbie, était devenu la paisible propriété d'Allaverdi-Khan. Ce prince, à force de courage, d'activité, de persévérance, était enfin parvenu à triompher de tous ses ennemis ou à transiger avec eux, et il serait in-

contestablement devenu le fondateur d'une puissante dynastie, s'il eût été plus heureux dans le choix de son successeur. Son frère Hodji n'était plus depuis plusieurs années; il avait péri même d'une manière tragique (1) dans le Bahar dont il était gouverneur, à la suite d'une révolte excitée et dirigée d'abord par Mustafa-Khan, général des troupes patanes, et après lui par Soumsir-Khan qui l'avait remplacé. Jeindy, fils d'Hodji, était aussi tombé sous les coups des Patans. Allaverdi avait vengé son neveu et son frère; il avait repoussé une armée impériale, obtenu même soit par la crainte qu'il inspirait, soit par des présens corrupteurs, un firman de l'empereur Ahmed qui le déclarait soubah des trois provinces,' ou du moins il en faisait courir le bruit pour calmer les scrupules de quelques anciens serviteurs de l'empire; et pour couronner tant de succès, il se délivra des Mahrattes en leur cédant à perpétuité quelques cantons méridionaux de l'Orissa. Mais il n'avait point d'enfans

(1) Il fut saisi à l'improviste dans son palais, attaché sur un âne le visage barbouillé de fange, conduit par la ville et battu de verges, attaché ensuite à la jambe d'un éléphant et traîné vivant sur la terre. Un soldat patan, touché de compassion à l'aspect de ses cheveux blancs, lui donna clandestinement une dose de poison qui abrégea ses souffrances.

mâles; son neveu Jeindy était mort : il adopta un fils de ce dernier, nommé Mizza Mahmoud, plus connu sous le nom de Souradjah-Dowla. Bien différent de son père en qui brillèrent les vertus les plus douces et les plus aimables, il se montra, dès l'âge le plus tendre, cruel, vindicatif, obstiné, orgueilleux, esclave des passions les plus violentes (1), dépourvu de raison et de justice. Tel fut le successeur d'Allaverdi qui mourut l'année suivante.

§ II. — Règne d'Alloumghire II; suite des affaires du Bengale et du Dékhan.

En élevant Alloumghire sur le trône de

---

(1) L'Hindou Rajiva-Hochana, qui se dit descendant du radjah Chrischna-Chandra-Raya, lequel vivait au temps de Sourajah-Dowla, et qui a écrit l'histoire de l'établissement des Anglais dans le Bengale, dit que ce prince qu'il nomme Séraj-Ouddoulah était si tyran et si barbare, tout jeune qu'il était (il n'avait que dix-sept ans lorsqu'il succéda à son grand-oncle), qu'un de ses divertissemens favoris était de faire sombrer les bateaux pleins de voyageurs qui passaient sous les croisées de son palais, d'ouvrir une femme enceinte pour voir la position de l'enfant, etc. Il rapporte d'autres atrocités que la plume se refuse à écrire. J'emprunterai quelques détails à cet historien pour les temps qui vont suivre. Son ouvrage a été traduit par M. Ward.

l'Hindoustan, Ghazi avait eu l'intention évidente de conserver tout le pouvoir sous un prince faible et sans énergie; et l'on peut présumer que par son activité, sa prudence, son génie fécond, ses belles qualités Ghazi; digne du premier poste, aurait restauré l'empire et ramené ses jours de puissance et de gloire, s'il n'avait pas été troublé dans la jouissance de l'autorité; mais le pouvoir suprême a tant de charmes, que le prince le moins capable de l'exercer veut toutefois le posséder sans partage; Alloumghire devint jaloux de son vizir. Dès que cette disposition de son esprit fut connue, ses courtisans se joignirent à lui, conspirèrent, s'unirent en masse contre le ministre; celui-ci découvrit leurs manœuvres, et il s'en garantit en rivant leurs chaînes. Ghazi se disposait même à de sanglantes exécutions, lorsqu'on reçut la nouvelle qu'Ahmed-Abdallah menaçait l'Hindoustan d'une seconde invasion. On eut beaucoup de peine à lever une armée parce que le trésor était vide; quand on y fut parvenu, Ali Gohar fils aîné de l'empereur prit le commandement des troupes sous la direction de Ghazi.

Cette armée ne s'avança que jusqu'à Sirhind : on prétendit que les Abdallis étaient si bien retranchés qu'il y aurait beaucoup de témérité à les attaquer; mais la véritable cause de l'inaction

du vizir fut dans les avis qu'il recevait de la cour; on lui mandait qu'Alloumghire ne s'occupait que du soin de s'affermir contre lui. Dès lors, Ghazi prévit que s'il risquait une bataille et qu'il fût battu, ses propres affaires seraient ruinées; il négocia avec Abdallah, fit avec lui un traité, ou plutôt conclut un armistice et revint à Délhy. A peine arrivé, il fit mettre à mort plusieurs omrahs, en dépouilla d'autres, enferma l'empereur dans la citadelle et s'empara du pouvoir absolu. Pour se tirer de cet esclavage, le malheureux Alloumghire écrivit en secret au prince des Abdallis, l'invitant à venir à son secours, et lui annonçant que dès qu'il serait près de Délhy la plus grande partie de l'armée impériale, composée de la division de Nidgib-Dowlah, passerait dans ses rangs.

An 1756. De l'hég. 1169. Abdallah partit aussitôt du Kaboul avec une armée nombreuse, et il ne tarda pas à se montrer dans les environs de la capitale. Ghazi de son côté fit les dispositions nécessaires pour le combattre et le repousser. Nidgib-Dowlah servait sous ses ordres. Le vizir, plein de courage et d'espérance, croyait marcher à la victoire; mais à peine les deux armées furent-elles en présence, que les deux tiers de la sienne l'abandonnèrent pour passer dans les rangs ennemis; le reste se dispersa. Le vizir resté presque seul

fut fait prisonnier ou, suivant quelques historiens, se remit de lui-même aux mains d'Abdallah. Ses ennemis, au comble de leurs vœux, comptaient sur son prochain supplice; ils eurent la douleur de voir Abdallah, qui estimait ses talens, lui donner toute sa confiance et le confirmer dans sa charge. Ainsi les imprudentes manœuvres de l'empereur n'eurent d'autre effet que d'entraîner l'appauvrissement de sa capitale par les contributions énormes dont elle fut frappée. Depuis l'invasion de Nadir, cette ville populeuse et commerçante avait presque effacé la trace de ce désastre, et de nouvelles richesses remplaçaient les trésors dont Nadir l'avait dépouillée; pendant deux mois entiers elle fut soumise à un pillage régulier et calculé d'avarice. Ses édifices, ses palais, ses mosquées, les maisons des particuliers, les tombeaux même, tout fut soumis successivement à l'avide rapacité d'Abdallah. Au bout de ce temps il marcha sur Agra, sous prétexte de lever des contributions sur les Jauts du voisinage; mais il fut vigoureusement repoussé par le gouverneur. Il se vengea sur l'antique Mouttra, lieu vénéré par les Hindous; la garnison fut passée au fil de l'épée, la ville détruite de fond en comble, et les habitans massacrés sur les ruines de leurs habitations. Ghazi fut envoyé en même temps dans le Douab,

pays situé entre le Gange et la Djumna, pour lever les contributions. Soujah-Dowla soubah d'Oude, fils de Sefdar, prit les armes pour repousser l'invasion loin de ses frontières. Ghazi, dont les forces étaient de beaucoup inférieures à celles du soubah, transigea pour une somme médiocre et retourna auprès d'Abdallah.

An 1757. De l'hég. 1170. L'Hindoustan épuisé soupirait après le départ de l'avare Afghan et de ses hordes dévastatrices; mais il n'osait encore prévoir le moment de sa délivrance. L'apparition d'une armée persane sur les limites du Kandahar vint heureusement hâter le départ d'Abdallah. Avant de s'éloigner, il épousa une fille de Mohammed-Schah, fit épouser à son fils Timur-Schah une fille d'Ali-Gohar, nomma Nidgib-Dowlah émir des omrahs comptant par là balancer le crédit de Ghazi, et fit plusieurs actes de souveraineté absolue, comme s'il eût voulu préluder au dessein qu'il montrait, par le mariage de son fils et le sien, de s'asseoir un jour sur le trône de l'Indoustan.

En reprenant le timon des affaires, Ghazi devint soupçonneux, méfiant et cruel; la nécessité où il se trouvait d'entretenir près de lui un corps de Mahrattes pour maintenir son autorité, le conduisit à des exactions de tout genre pour se procurer de l'argent; jamais il n'y avait eu tant de pénurie au trésor. Aussi chacun craignait

pour ses biens et souvent pour sa vie. Nidgib-Dowlah, malgré sa charge éminente, ne se crut pas en sûreté à Délhy; il se retira dans son jaghir de Sécundra, ville du Douab. L'empereur et son fils gémissaient dans une humiliante captivité. Ali-Gohar parvint à s'y soustraire par sa bravoure, et après avoir inutilement tenté de lever des troupes il se retira auprès de Nidgib.

Cependant Souradjah-Dowla remplissait de terreur les trois provinces par sa tyrannie toujours croissante. Plusieurs omrahs, dit l'historien Rajiva-Hochana, avaient fait entendre des plaintes mesurées et respectueuses; il les menaça de punition. Alors ils résolurent de se liguer avec les Anglais de Calcuta. Ils commencèrent par s'entendre avec les principaux Hindous de la contrée, et quand tous furent d'accord, Hindous et musulmans, ils firent partir l'un d'eux pour *Kali-Gatha,* lieu de dévotion très-voisin de Calcuta. Ce fut le radjah Chrischna-Chandra-Raya qui fit le voyage. Il eut une conférence secrète avec le gouverneur qui lui donna de grandes espérances. Quelque temps après, le soubah envieux de la prospérité du commerce anglais et ne cherchant qu'une occasion de rupture, fit demander avec beaucoup de hauteur qu'on lui remît deux marchands hindous qui s'étaient réfugiés à Calcuta. Sur le refus qu'il

essuya, il partit en personne pour aller assiéger cette ville; il traînait à sa suite cinquante mille hommes et un train considérable d'artillerie.

Les relations anglaises disent qu'il n'y avait dans la ville qu'une garnison de cinq cent quatorze hommes, dont la moitié environ se composait de milices; elles ajoutent que ce nombre diminua considérablement par la désertion aux approches de l'armée ennemie. La ville fut prise le troisième jour; la garnison se retira dans le fort pour capituler au bout de trois autres jours. Le premier soin du soubah fut de chercher à s'emparer des trésors qu'il supposait que cette ville devait renfermer. Comme il trouva beaucoup moins de richesses qu'il ne s'y était attendu, il s'imagina qu'elles avaient été enfouies par les Anglais, et il les menaça de divers supplices pour les forcer à les découvrir. Soit que l'avarice l'emportât chez les Anglais sur l'intérêt même de leur sûreté, soit que réellement toutes les richesses de la compagnie ne consistassent qu'en deux cent mille roupies, ce qui n'est guère probable, les Anglais ne confessèrent rien, Comme la nuit arrivait, le soubah ordonna qu'on les renfermât étroitement afin de pouvoir recommencer le lendemain ses persécutions. On les fit entrer dans une chambre basse de vingt pieds carrés, obscure et malsaine, ne recevant d'air

que par une lucarne grillée. C'est cette chambre que dans les relations ou plutôt dans les longues déclamations des historiens anglais on désigne par le nom du TROU NOIR. Les misérables qu'on y entassa étaient au nombre de cent quarante-six. La chaleur était étouffante; cent vingt-trois expirèrent pendant la nuit. M. Holwell, l'historien du Bengale, mort depuis à Londres nonagénaire, était le commandant de la garnison, et il eut le bonheur de survivre à cette nuit fatale (1) que les Anglais n'ont que trop bien vengée par de longs massacres. Le soubah laissa dans la ville une garnison de trois mille hommes sous les ordres de Monik-Chound, et reprit avec le reste de l'armée le chemin de sa capitale.

Le désastre de Calcuta causa dans Madras la plus vive sensation. Des forces considérables furent réunies; le colonel Clive en prit le commandement; l'escadre était sous les ordres de l'amiral Watson. La saison contraria pendant quelque temps la marche des vaisseaux; mais étant parvenus à entrer dans l'Hougly, le siége de Calcuta fut commencé. Monik-Chound opposa une vaine défense; le fort William rentra le 2 janvier au pouvoir de ses anciens maîtres. Les Anglais allèrent ensuite canonner et bombarder

(1) Ce fut celle du 20 au 21 juin 1756.

par représailles la ville d'Hougly, qui obligée enfin de se rendre fut livrée aux flammes. De retour à Calcuta, ils reçurent l'importante nouvelle que la guerre avait été déclarée entre la France et l'Angleterre, et la destruction de Chandernagor fut aussitôt résolue. On fit revivre tous les anciens griefs, on en ajouta de nouveaux, on dit tout ce qu'on put imaginer pour motiver une guerre d'extermination. Attaqué par toutes les forces de l'Angleterre dans l'Inde (1), Chandernagor ne put faire une longue résistance. Le plus bel établissement européen de l'Inde, dit un historien anglais, fut détruit et renversé *pour n'être jamais restauré* (2).

Le soubah s'était livré contre Monik-Chound à des mesures de rigueur après la prise de Calcuta; mais à la nouvelle du malheur de Chandernagor il s'abandonna aux plus terribles accès de fureur; il jura d'exterminer tous les Anglais; il écrivit à M. de Bussy qui était encore dans le

(1) Les Anglais avaient fait venir des troupes de tous leurs établissemens. Bombay et Surate avaient contribué.

(2) On ne restitua Chandernagor à la paix que sous la condition qu'on n'y pourrait construire aucune fortification. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'on obtint la permission de creuser autour de la forteresse un petit fossé pour l'écoulement des eaux pluviales.

Dékhan, pour l'engager à se rendre au Bengale avec les troupes qu'il commandait, et bien que ses frontières de l'ouest fussent menacées par les Mahrattes du Bérar, il réunit toutes ses forces pour les conduire vers Calcuta. De son côté le colonel Clive était convaincu qu'avec un prince de ce caractère on n'obtiendrait jamais une paix solide; de là naissait dans son esprit l'audacieux projet de le chasser du trône pour y placer un ami de sa nation, et non-seulement il se prépara pour la guerre, mais il tâcha de renouer les négociations secrètes que le radjah Crischna avait entamées quelques mois avant. Le radjah se chargea sans hésiter de faire revivre la conjuration que les événemens contraires avaient arrêtée dans sa marche. Il gagna d'abord le général Jaffar Ali-Khan par la promesse, ratifiée par les Anglais, de lui donner la dépouille du soubah. Jaffar séduit par cette offre chercha et trouva des complices.

Cependant le soubah, informé que les Anglais montraient l'intention de marcher sur sa capitale, résolut de les prévenir, et il donna l'ordre à son armée de se diriger sur Plassey; elle consistait en cinquante mille hommes de pied et dix-huit mille chevaux; elle traînait à sa suite cinquante pièces de canon de gros calibre. Le colonel Clive n'avait que trois mille hommes, huit canons de

campagne et deux obusiers. Il arriva aux environs de Plassey quelques heures après les Mogols. Le gain de cette bataille fameuse qui décida du sort du Bengale fut dû à la trahison de Jaffar et d'une grande portion de l'armée, autant qu'à la valeur et à l'habileté du colonel Clive. Jaffar avait fait si bien, en disposant les troupes pour le combat, qu'elles devaient se nuire les unes aux autres; ce qui dès le premier choc jeta parmi elles le plus grand désordre; des corps entiers furent placés en des lieux d'où ils ne pouvaient prendre aucune part à l'action, et par cette conduite il servit mieux peut-être ses alliés que s'il avait passé dans leur camp avec la moitié de l'armée.

Mohan-Dara, officier du soubah, avait deviné dès les premiers momens les coupables intentions de Jaffar, et il en avait fait part à son maître qui très-alarmé lui confia son corps de réserve. Mohan fondit sur les Anglais avec tant de vigueur qu'il gagna sur eux du terrain. Jaffar, remarquant ce mouvement, envoya sur-le-champ à Mohan-Dara un messager, qui feignant d'apporter un ordre du soubah lui enjoignit d'aller sur-le-champ lui parler. Mohan résistait à cet ordre inopportun; le messager fit de nouvelles instances, Mohan devina le piége, abattit la tête de ce malheureux et continua de combattre. Jaffar, ne voyant pas revenir son envoyé, se

douta de la vérité, et il donna l'ordre à un serviteur dévoué d'aller se mêler parmi les soldats de Mohan et de le tuer, ce que cet homme exécuta en lui décochant une flèche. Les troupes découragées prirent la fuite, et la victoire demeura aux Anglais.

Sourajah eut beaucoup de peine à se sauver. Les vainqueurs arrivèrent à Mourschédabad en triomphe. Le colonel Clive réintégra dans leurs charges tous ceux que le soubah avait destitués, et il proclama immédiatement à sa place le traître Jaffar. Le soubah proscrit se jeta dans un bateau et s'abandonna au cours du Gange. Pressé par la faim, il s'arrêta devant la cabane d'un fakir musulman, qu'il découvrit sur le rivage; un de ses serviteurs s'y rendit pour acheter des provisions. Le fakir vint lui-même au bord de l'eau, et reconnaissant le soubah sans le donner toutefois à entendre, il l'invita à se reposer dans sa cabane, tandis qu'il préparerait quelques mets. Cette offre étant acceptée, le soubah mit pied à terre et s'assit dans l'humble chaumière. Au bout de quelques instans, des soldats de Jaffar que le fakir avait fait avertir vinrent s'emparer de sa personne. Ce fakir avait été marchand à Mourschédabad, et sur une accusation vraie ou fausse le soubah l'avait fait traiter d'une manière ignominieuse; il trouvait l'occasion de se venger; il la

saisit, remerciant la fortune de l'avoir amenée. Dès qu'on eut appris dans la capitale que le soubah prisonnier était près de ses murs, Miran, fils de Jaffar, craignant en faveur de ce prince un mouvement de la soldatesque ou quelque retour de la faveur populaire, se hâta d'aller à sa rencontre. Sourajah tremblant demanda la vie; Miran lui plongea son poignard dans le cœur, et Jaffar fut reconnu par les trois provinces en la qualité qu'il tenait de ses alliés.

Le service rendu par les Anglais à Jaffar leur fut chèrement payé; outre les cessions de territoire faites à la ville de Calcuta et la confirmation de tous les anciens priviléges, le soubah compta aux Anglais 22 millions de roupies sicca (environ 68 millions de France). Cette somme énorme fit régner l'abondance et la richesse dans Calcuta; par reconnaissance, on célébra de mille manières la gloire des vainqueurs. L'amiral Watson ne jouit pas long-temps de la sienne, étant mort de maladie deux mois après la bataille de Plassey; le colonel Clive devint par-là l'objet unique de l'admiration et du respect du peuple. Au reste, ces deux officiers avaient plus d'un titre à l'estime. C'était à leurs efforts que le commerce devait la destruction d'un dangereux repaire de pirates, établis sur la côte de Malabar, connus sous le nom d'An-

grias, également redoutables aux musulmans, aux Hindous, aux Européens et même aux Mahrattes avec lesquels ils avaient une origine commune.

Ils avaient eu pour premier chef un petit-fils de Sivaji, nommé Comaji-Angria. Chargé d'abord par son grand-père de défendre la côte du Concan contre les vaisseaux mogols, il hérissa cette côte de forteresses, choisit pour sa capitale celle de Ghéria qu'il rendit imprenable, et après la mort de Sivaji se déclara indépendant. Le commerce de Bombay avait fait d'inutiles efforts pour détruire leur établissement; il était réservé à l'amiral Watson de l'anéantir à jamais. Il arrivait alors d'Angleterre, et il se disposait à se rendre à Calcutta avec le colonel Clive qui commandait un corps d'environ deux mille hommes, parmi lesquels huit cents étaient européens. Le fort de Ghéria, battu par mer et du côté de terre, menacé par le brave Clive d'un assaut général, offrit en peu de jours de capituler, et dans moins d'un mois les mers du Malabar furent délivrées de ces pirates qui depuis cinquante ans étaient la terreur et le fléau des marchands européens.

Souradjah-Dowla venait de périr victime de sa haine contre les Anglais, vaincu par la trahison plus que par les armes. Les Français perdirent

en lui un allié, et par la révolution qui mit Jaffar sur le trône ils furent contraints d'abandonner l'espérance de rétablir leur comptoir de Chandernagor. Toutefois la fortune les dédommageait d'un autre côté, et M. de Bussy en possession des Circars menaçait d'extirper la puissance anglaise sur la côte de Coromandel. Obligé de quitter la résidence de Salabat-Jing par les vexations qu'il éprouvait de la part des ministres de ce prince, cet habile officier avait gagné heureusement avec sa petite troupe la ville d'Hidérabad; après quelque temps, se trouvant renforcé par quatre cents hommes partis de Masulipatam, il s'éloigna d'Hidérabad et arriva dans les Circars où il s'établit. Son voisinage déplaisait aux Anglais de Madras, qui résolurent d'appeler sur lui les armes du soubah en lui offrant leur secours. Bussy déjoua ce complot par de nombreux succès, et jamais la France n'eut dans l'Inde plus de puissance réelle qu'à cette époque. Une escadre de douze vaisseaux portant des troupes de débarquement, sous les ordres du fameux comte de Lally, partit vers ce temps des ports de France; mais, par un de ces jeux de la fortune qui fait quelquefois sortir les revers des précautions même qu'on prend pour s'assurer ses faveurs, cet accroissement de forces que reçut la colonie française par l'arrivée de la

flotte fut la source funeste de tous les désastres qui, deux ans plus tard, fondirent sur elle. Lally arrivait plein de désirs de vengeance: il voulait faire subir aux établissemens anglais le sort de Chandernagor; mais pour exécuter ce dessein il oublia les règles de la prudence, et sa présomption ne lui permit pas d'écouter les conseils de ceux qui pouvaient s'appuyer d'une longue expérience; il avait en outre une soif de renommée qui le poussant à la jalousie lui fit commettre bien des injustices. M. de Bussy lui parût un rival dangereux de gloire: il fut rappelé comme Labourdonnais l'avait été par Dupleix, et la même faute eut les mêmes résultats: les Circars ne tardèrent pas à être perdus pour la France.

Lally crut se dédommager par la prise du fort Saint-David qu'il renversa de fond en comble; mais en élevant des monceaux de ruines à la place d'un établissement florissant, il ne rendait point la prospérité aux établissemens détruits qu'il cherchait à venger. Ce premier succès lui inspira d'ailleurs une confiance en lui-même qui ne contribua pas peu aux revers qu'il éprouva par la suite; et, poussé par la vanité à de plus hautes entreprises afin d'obtenir de plus beaux triomphes, il médita la conquête et la destruction de Madras. Comme il ne mettait point d'intervalle entre la conception et l'exécu-

An 1758. De l'hég. 1171.

tion d'un projet, il rassembla sans délai toutes ses troupes, et marcha contre cette ville rivale de Pondichéry. Ses premières tentatives furent heureuses: il parvint jusqu'au pied des remparts, posa des batteries, et bombarda la ville durant tout un jour. Mais au bout d'environ deux mois une escadre anglaise parut devant Madras et, sans raison plausible, sans danger imminent, sans combat, le siége fut levé dans la nuit avec tant de désordre et de précipitation qu'il fallut abandonner une grande quantité de munitions, quarante canons de gros calibre et tous les blessés ou malades qui furent recommandés à l'humanité du gouverneur de Madras. Cette honteuse retraite que rien ne commandait servit de prélude aux événemens que Pondichéry pleure encore.

An 1759. De l'hég. 1172. Dès qu'Ahmed-Abdalla eut rétabli l'ordre dans ses provinces, il tourna de nouveau ses regards vers l'Hindoustan. Il lui semblait que ce pays était inépuisable en richesses, et cette idée souriait à son ame avide. D'un autre côté, il n'ignorait pas que l'intention des Mahrattes était d'exterminer les musulmans dans l'Inde, et de s'emparer des dépouilles d'un trône sur lequel il voulait lui-même s'asseoir; il était donc très-important d'arrêter les Mahrattes dans leurs desseins d'agrandissement et d'usurpation. Ce dou-

ble motif lui fit lever une armée formidable; il ne resta pas dans ses états un seul homme en état de porter les armes qui ne fût sommé de les prendre. Quand toutes ses troupes furent rassemblées, il descendit des montagnes de l'Afghanistan pour entrer dans le Penjab comme un torrent qui tombe dans la plaine. L'alarme fut à Délhy; Ghazi lui-même ne fut point tranquille, parce qu'il s'était conduit d'une manière opposée à ce qu'il avait promis; parce qu'il entretenait à sa solde un corps de Mahrattes, et qu'il avait expulsé de Délhy l'émir Nidgib, protégé d'Abdallah; enfin, parce qu'il tenait l'empereur dans une dépendance absolue. Malheureusement pour ce prince, Ghazi vint à s'imaginer que c'était lui qui pour la seconde fois attirait les ennemis: aussitôt deux misérables, à qui l'on promet de l'or et l'impunité, arment leurs mains d'un poignard; on attire Ahmed chez un fakir prétendu; à peine est-il entré qu'il tombe sous le fer assassin. Son corps reste exposé sur les sables de la Djumna; sa tête est portée à Ghazi qui sans perdre un instant vole à la prison d'état, en tire un prince petit-fils de Kambouksch, et le proclame empereur sous le nom de Jéhaoun II. Le même jour les portes de la ville sont ouvertes aux Mahrattes, qui pendant plusieurs jours pillent, brûlent, égorgent les mal-

heureux habitans. Quand il sait qu'Abdallah est peu éloigné de la ville, Ghazi se retire chez les Jauts.

Abdallah trouva la capitale dans la désolation; le pillage que les habitans venaient de subir les réduisait à la misère et au désespoir. Insensible à l'horreur de leur situation, Abdallah ne craignit point d'ajouter à leurs infortunes le fardeau d'une contribution immense. Ces malheureux voulurent se plaindre, on leur montra des supplices; ils coururent aux armes, et le farouche Abdallah ordonna qu'ils fussent massacrés. L'horrible boucherie dura sept jours entiers. Des troupes nombreuses de Mahrattes, qui se trouvaient dans les environs, s'avancèrent sous les ordres de Mulhar-Row pour avoir part au butin. Abdallah sortit sur-le-champ de la ville, les rencontra à trois quarts de lieue de distance, leur livra bataille, les mit en déroute et les poursuivit pendant quelque temps. Promptement refaits de leurs pertes, on les verra bientôt reparaître avec de plus grandes forces.

Tandis qu'Abdallah occupe Délhy et repose sur des ruines et des cadavres, Ali-Gohar, ignorant encore la mort de son père et ne trouvant pas chez Nidgib les ressources qui lui étaient nécessaires, se sépare de ce serviteur fidèle

mais trop peu puissant, se rend chez le soubah d'Oude qui l'accueille très-bien et s'excuse de le servir, passe enfin dans l'Allahabad dont Mahommed Kouli-Kan est le gouverneur. Celui-ci proteste de son dévouement absolu; c'est qu'il espère qu'en joignant sa fortune à celle du prince, il parviendra aux honneurs et aux emplois si le prince obtient la victoire. Leurs premiers pas se dirigent vers le Bahar et le Bengale. Le prince fait un appel à tous les radjahs, à tous les omrahs des lieux qu'il traverse. Bientôt une armée se forme autour de lui; il compte sous ses drapeaux jusqu'à soixante mille hommes. Avec ces forces il pourra conquérir le Bengale. Mais le colonel Clive est à Mourschedabad; c'est lui qui va défendre un pays que déjà il regarde comme une propriété de la compagnie. Ali-Gohar obtient bien quelques succès dans le Bahar, mais dans le Bengale il est toujours malheureux. Ce fut dans ces circonstances qu'il apprit la mort funeste de son père; il se fit proclamer sur-le-champ empereur à Patna. Muni de ce titre, il essaya d'attirer les Anglais à son alliance, mais il échoua dans ce projet; les Anglais voulurent rester dans les intérêts qu'ils avaient déjà épousés. Alors il fit une tentative nouvelle sur le soubah d'Oude, qui cette fois se montra mieux disposé; mais il refusa de se

rendre aux instances d'Abdallah, qui lui écrivait de Délhy pour lui offrir la couronne impériale.

An 1760. De l'hég. 1173. Cette couronne qu'Ali-Gohar refuse de la main d'Abdallah, les Mahrattes viennent la réclamer pour la placer sur le front d'un Hindou. Ils s'avancent au nombre de cent cinquante mille, et ils se font précéder du bruit qu'ils veulent rétablir l'ancien trône de l'Hindoustan, et chasser à jamais de leur pays les sectateurs de Mahomet. C'était une grande faute, dans l'intérêt des Mahrattes, de publier une telle intention; car évidemment c'était rendre commune à tous les musulmans de l'Inde la cause des Abdallis. On vit en effet tous les princes de cette religion s'unir étroitement et prêter leur secours à Ahmed-Abdallah: pour eux comme pour lui, il s'agissait de conserver ou de perdre la souveraineté de l'Hindoustan, leur propre liberté, leur indépendance, tous les droits enfin qu'ils pouvaient tenir de la conquête.

Les Mahrattes avaient pour général en chef le fils du peischouah, encore très-jeune; d'autres généraux devaient l'assister de leurs lumières; le premier de ceux-ci était Sedhaschéo, appelé aussi le *rou-bouh*, bon administrateur, mais assez mauvais militaire. Après avoir passé quelque temps dans Agra, le Bouh, apprenant

que les Abdallis avaient évacué la capitale, se mit en marche pour en aller prendre possession. Abdallah s'en était réellement éloigné par prudence et afin de faciliter aux princes mahométans la jonction de leurs forces avec les siennes. La saison des pluies étant survenue, les Mahrattes cantonnèrent leur armée à Délhy, où ils étaient entrés sans trouver aucune résistance. Leur séjour dans cette malheureuse cité porta au comble les maux de ses habitans. Depuis quelques mois la fortune semblait se plaire à les accabler: dépouillés par ces mêmes Mahrattes que Ghazi tenait à sa solde, décimés par le fer des Abdallis, en proie à l'anarchie, au vol, au pillage, à la brutalité des soldats, dévorés par la famine et par les plus cruelles maladies, ils avaient éprouvé toutes les misères qui peuvent frapper l'homme sur la terre. Le retour de la belle saison les délivra de la présence des Mahrattes, mais leurs souffrances n'étaient pas encore finies.

L'armée des musulmans avait pris position à Pannipouth, à quarante-cinq milles au nord de Délhy; elle était moins nombreuse que celle des Mahrattes, mais elle avait l'avantage de la discipline et de l'expérience de ses chefs. Les Mahrattes campèrent dans les plaines de Karnal, déjà fameuses par la victoire que Nadir y avait remportée

sur Mohammed Schah, et ils s'y retranchèrent avec beaucoup de soin. Trois mois se passèrent sans qu'il y eût de part ni d'autre aucun engagement sérieux. Enfin pressés par la disette, ainsi qu'Abdallah l'avait prévu, les Mahrattes se décidèrent à quitter leurs retranchemens pour livrer bataille à leurs ennemis. Abdallah connaissait leur tactique et leur manière de faire la guerre qui consistait à combattre par partis, à voltiger sans cesse autour de leurs ennemis et à éviter une action générale; il s'était donc sagement abstenu de toute tentative inutile, de toute attaque infructueuse où ses forces se seraient épuisées sans aucun avantage; il avait attendu que les Mahrattes vinssent d'eux-mêmes lui présenter le combat et s'offrir à ses coups. Entourés d'ennemis, au milieu d'un pays ruiné, les Mahrattes se trouvaient réduits aux plus grandes privations, et tandis qu'Abdallah faisait régner l'abondance dans son camp par les secours qu'il tirait du Dékhan et de l'Oude, il mettait tous ses soins à intercepter les convois qui arrivaient pour ses ennemis.

An 1761. De l'hég. 1174. Ce fut le 7 janvier suivant le général Malcolm, le 14 suivant d'autres écrivains, qu'eut lieu cette grande bataille où les Hindous et les musulmans croyaient combattre pour un empire que la fortune capricieuse ne destinait ni aux uns ni aux

autres. Dès le point du jour les Mahrattes se mirent en marche, leur front hérissé d'artillerie; Abdallah avait fait ses préparatifs pour les recevoir. L'action était complétement engagée un peu après le lever du soleil, et le combat, l'un des plus sanglans et des plus opinâtres qui depuis plusieurs siècles se fussent livrés dans l'Hindoustan, se prolongea des deux côtés avec un acharnement toujours croissant jusqu'à quatre heures du soir. Un boulet de canon qui emporta la tête du Bouh décida la querelle. Les Mahrattes, découragés par la mort de leur général, commencèrent à plier; en cet instant les Jauts, au nombre de cinquante mille, désertèrent leur poste et découvrirent le flanc des Mahrattes; les musulmans firent de nouveaux efforts, et la victoire vint enfin s'attacher à leurs drapeaux. La perte des vaincus fut immense; tous leurs généraux périrent à l'exception de Mulhar-Row qui s'était enfui dès le premier choc; cinquante mille soldats couvrirent de leurs cadavres les champs de Pannipouth; un nombre presque égal périt dans la poursuite; leur artillerie, leurs tentes, leurs éléphans, leur bagage, tout le butin qu'il avaient recueilli, tombèrent dans les mains des vainqueurs. Le pandit Casi-Raja, qui prétend avoir été témoin oculaire, dit que cinq cent mille individus de tout sexe

périrent dans cette bataille ou furent faits prisonniers (1).

Abdallah fut conduit en triomphe à la capitale, où il reçut les hommages de tous les princes musulmans et des omrahs du pays. Maître de l'empire, il pouvait le garder; il aima mieux avoir un empereur au nombre de ses tributaires, et il invita de nouveau Ali-Gohar, que désormais nous appellerons Schah-Alloum, à rentrer dans Délhy; avant son départ qui eut lieu peu de temps après, il nomma régent de l'empire le propre fils de Schah-Alloum, Jéhaoun-Boukht. Soujah-Dowlah, soubah d'Oude, qui venait de se couvrir de gloire à la bataille de Pannipouth, fut confirmé dans son emploi de vizir perpétuel ou à vie, titre qu'il tenait de Schah-Alloum; Nidgib eut le commandement de Délhy, et fut spécialement chargé de veiller à la sûreté de la famille impériale.

Avant d'entreprendre de parler du règne désastreux de Schah Alloum, il importe de rappeler les événemens mémorables qui s'étaient

(1) Il faut se souvenir que, d'après un usage qui date de temps immémorial, les armées des Hindous ont outre les soldats, une immense multitude de serviteurs, de femmes, d'enfans, d'individus de tout sexe et de tout âge.

passés dans le courant de cette année et de l'année précédente sur la côte de Coromandel et dans le Bengale; je veux dire : la prise et la ruine de Pondichéry; les commencemens de la domination anglaise dans l'Inde.

La retraite précipitée, presque honteuse, de nos troupes devant l'escadre anglaise venue au secours de Madras devait avoir naturellement des suites funestes: elles furent bien plus terribles qu'on ne pouvait le craindre. Déjà la perte des Circars avait jeté l'alarme à Pondichéry; la possession de ces riches provinces et du poste important de Mazulipatam assurait aux Français la prépondérance sur Madras, et leur aurait fait conserver leur ancienne influence à la cour d'Hidérabad. Tous les colons français gémirent du rappel de M. de Bussy, et leur douleur fut au comble lorsqu'ils virent son successeur le marquis de Conflans, envoyé par Lally, baisser ignominieusement ses drapeaux devant quatre compagnies anglaises (1). Ce nouvel échec de nos

(1) Un Patan, dit-on, interrogé par Lalli sur ce qu'on pensait de la situation des Français à la cour du soubah, lui répondit avec sa grossière franchise : On dit publiquement dans le Dékhan que Mouza-Conflans est un traître qui fera sauter le pays, et que Mouza-Lally le fera sauter bien mieux encore avant qu'il soit six mois.

armes, après la destruction du fort Saint-David, ne pouvait manquer d'une part de porter le découragement dans les cœurs français, d'exciter de l'autre l'implacable ressentiment de leurs ennemis.

Les Anglais se mirent de suite en campagne, sous les ordres du major Brereton. Conjévéram et Masulipatam tombèrent successivement en leur pouvoir, et toute cette côte, si riche en comptoirs et en manufactures, fut interdite aux Français. Peu de temps après, le colonel Coote, tristement célèbre dans les annales de nos colonies, investit et prit Wandewasch que Lally tenta vainement de reprendre. Coote était accouru pour faire lever le siége, et Lally battu complétement ne rentra qu'avec peine à Pondichéry. Brereton fut tué dans cette affaire, mais s'il faut en croire M. Orme, la perte des Français fut cinq fois plus forte que celle des Anglais. La guerre sur mer n'était pas plus heureuse; la flotte française fut dispersée par l'amiral Pocock. La ville de Karical, sur un bras du Cavéri, ne tarda pas à partager le sort des autres établissemens. En un mot, de toutes les vastes possessions que les Français tenaient du roi de Tanjaour, de Salabat-Jing, de Ghounda-Saheb ou de leurs prédécesseurs, il ne leur restait, à la fin de 1759, que la seule ville de Pondichéry.

Durant le demi-siècle qui venait de s'écouler, cette ville fameuse était rapidement montée au plus haut degré de prospérité. Sa population et son étendue, sa forte citadelle, ses belles promenades, ses palais, son bazar, ses édifices, les solides remparts qui l'entouraient, tout la rendait digne de la grande nation qui l'avait choisie pour présider à ses établissemens. Elle avait jusque là bravé tous les efforts de l'Angleterre; après quarante jours de tranchée ouverte, elle avait vu ses fiers ennemis s'enfuir loin de ses murs; mais l'heure fatale était arrivée, et bientôt cette ville superbe n'eut plus à montrer que des monceaux de ruines. Le siége dura sept mois; on prétend qu'il n'y avait plus de vivres que pour dix jours; d'autres disent que les munitions de guerre étaient épuisées. Les uns, ajoute-t-on, voulaient capituler, les autres voulaient se défendre; le colonel Coote offrit à Lally des conditions honorables; Lally ne capitula point, il se rendit à discrétion (1).

Le gouverneur de Pondichéry a été jugé diversement; plusieurs écrivains n'hésitent point à l'accuser de trahison. L'arrêt qui le condamna à son retour en France semble autoriser cette

---

(1) Le 16 janvier 1761

imputation, mais cet arrêt a été rapporté par celui qui a réhabilité sa mémoire. L'un et l'autre sont peut-être peu justes. Un général, un fonctionnaire, un ministre peuvent commettre des fautes; mais des fautes ne sont point des crimes, elles ne méritent point la mort, et Lally n'aurait pas dû rencontrer l'échafaud au bout de sa carrière: il fallait seulement lui laisser subir le juste supplice que ses torts auraient trouvé dans l'opinion publique.

La destruction du fort Saint-David fournit aux Anglais, sous le prétexte spécieux de représailles, l'occasion d'assouvir leur haine: ils en profitèrent. Pondichéry fut renversé de fond en comble; il fallut plusieurs mois pour finir les travaux de démolition. La chute de cette ville entraîna la ruine du commerce français dans l'Inde; lorsqu'après la paix de 1763, il fallut rendre à la France ses possessions d'Asie, Pondichéry fut remis démantelé; Chandernagor, Mahé sur la côte occidentale, se trouvèrent dans le même état.

Quelques Français, habitans de Pondichéry, restés sans asile et sans moyens d'existence, se rendirent dans le Mysore, où ils furent accueillis avec joie par Hyder-Ali qui, de simple officier devenu général en chef et régent du royaume, exerçait sous ce dernier titre toute l'autorité sou-

veraine. Hyder avait juré aux Anglais une haine implacable parce qu'ils l'avaient empêché d'occuper Tritchinopoli qui lui avait été cédé deux ou trois ans auparavant pour prix des secours qu'il avait donnés au nabab du Carnatic contre Chaounda-Saheb. Des Européens, des Français qui partageaient sa haine étaient pour lui de précieux auxiliaires, surtout dans un moment où il travaillait à plier ses soldats à la tactique de l'Europe. Quant aux proscrits de Chandernagor, ils s'étaient réfugiés dans le Bengale, ayant à leur tête l'irlandais Law, et ils avaient pris du service dans l'armée de souràdjah Dowla. Une quarantaine d'entre eux avaient dirigé une batterie à la fameuse bataille de Plassey. Après la mort de souradjah ils éprouvèrent des désagrémens de la part de l'usurpateur Jaffar, et ils se jetèrent dans le parti de Schah-Alloum qui, soutenu ainsi qu'on l'a vu par Mohammed-Kouli-Khan gouverneur d'Allahabad, et par quelques autres omrahs, tenta mais inutilement de faire des conquêtes dans le Bengale.

Ce prince essaya aussi de gagner par des offres le colonel Clive. Celui-ci, qui était sur le point de repasser en Europe, ne voulut probablement pas changer les intérêts politiques de sa nation, en lui donnant pour allié le prince légitime à la place du prince créé par la révolte; il se contenta

d'alléguer les traités conclus avec Jaffar. Alors Schah-Alloum, protégé dans l'opinion par l'ombre d'autorité qui s'attachait encore au titre d'empereur qu'il venait de prendre, leva de nouvelles troupes et rentra dans le Bengale. Les colonels Knox et Calliaud, qui remplaçaient Coote, eurent sur lui de l'avantage et le forcèrent à la retraite. Les Anglais vainqueurs cessèrent de dissimuler leurs véritables intentions, qui étaient d'établir leur domination dans le Bengale, le Bahar et l'Orissa. Ils se plaignirent de Jaffar et de son fils, qu'ils accusaient de plusieurs excès envers les naturels et du dessein de nuire à leur commerce. Aussitôt le conseil de Calcuta s'assemble, délibère, décide que Jaffar est indigne du trône, et envoie une armée pour le déposséder. Jaffar se livre à de tardifs regrets sur la confiance aveugle qu'il a donnée à ses *alliés;* il cherche à se défendre, succombe, est chargé de fer et traîné à Calcutas.

An 1761. De l'hég. 1174. Kossim ou Kassam-Ali-Khan, gendre du soubah, fut placé sur le trône de Mourschédabad. Les Anglais comptaient sur un esclave soumis à leurs volontés; mais Kossim les avait trompés par l'apparence d'un dévouement qui était bien loin de son cœur et de sa pensée. Il n'eut pas plus tôt le pouvoir en ses mains qu'il voulut s'en servir pour se soustraire au joug; du moins les Anglais l'alléguèrent et lui en firent un crime;

ils ne lui pardonnèrent pas d'avoir transféré le siége de son gouvernement de Mourschédabad à Monghir; ils prétendirent que leur commerce avait reçu des entraves, et pour les faire lever ils envoyèrent des députés à la nouvelle capitale; en même temps et sous divers prétextes ils renforcèrent les garnisons qu'ils entretenaient dans quelques villes de l'intérieur (1).

M. Ellis qui commandait les troupes en station à Patna, pensant que la guerre serait tôt ou tard déclarée au soubah, crut que son opinion ou ses probabilités sur ce point justifiaient suffisamment l'agression, et il s'empara de Patna en massacrant les troupes qui gardaient cette ville. Les vainqueurs, ainsi que l'auraient fait les Mahrattes, se répandirent dans les maisons pour les piller. Les Mogols profitèrent de ce désordre et de l'imprévoyance anglaise; ils se rallièrent, tuèrent quelques Anglais, firent les autres prisonniers de guerre. Le soubah indigné donna l'ordre d'attaquer les Anglais partout où ils seraient, afin de purger son pays de ces *amis* incommodes et

An 1762. De l'hég. 1175.

(1) Gholaoum-Hossain, qui a fait une histoire particulière du Bengale, dit que le soubah avait imposé sur les marchandises anglaises un droit de neuf pour cent, et les Anglais voulaient une exemption entière en leur qualité de *protecteurs* du pays.

dangereux; de son côté, le conseil de Calcuta, s'arrogeant le droit de faire des souverains dans un pays qui ne lui appartenait pas, prononça la déchéance de Kossim-Ali-Khan; et Jaffar, cessant de paraître coupable, fut solennellement réélu en faveur des conditions auxquelles il souscrivit.

An 1763. 1176. L'armée anglaise commandée par le major Adams se porta sur Mourschédabad, dont elle s'empara. Jaffar y fut installé de nouveau. Cependant Kossim avait réuni des troupes. Elles furent défaites dans la plaine de Gériah; les Anglais les poursuivirent et arrivèrent à Monghir presque en même temps qu'elles. La place fut aussitôt investie, mais pour s'en rendre maîtres les Anglais durent commencer un siége régulier. Kossim les menaça de faire égorger les prisonniers qu'il avait en son pouvoir s'ils ne s'éloignaient. Cette menace ne put les arrêter et les malheureux prisonniers furent immolés. Monghir capitula, Patna fut emportée d'assaut, d'autres villes se rendirent et le soubah, voyant que la fortune l'abandonnait et craignant de tomber dans les mains de ses ennemis, passa sur un bac la Caroumnassa et se réfugia dans les états d'Oude où, sous le titre de soubah, Soujâh-Dowlah continuait de régner en despote. Ainsi les Anglais se mirent en possession des trois provinces au nom

de Jaffar, qui n'était plus que l'instrument de leur ambition.

§ III — Du règne de Schah-Alloum ; chute de l'empire mogol ; guerres du Mysore ; état de l'Inde à la fin du dix-huitième siècle.

Schâh-Alloum avait hérité de l'empire en des circonstances critiques. Son territoire, couvert d'ennemis nombreux et puissans, changeait souvent de maître, et ses habitans savaient à peine s'ils avaient encore un empereur. La Péninsule entière en avait été détachée ; le Bengale passait sous une domination étrangère ; toute la partie centrale de l'Hindoustan appartenait aux Mahrattes ; les Jauts infestaient les environs d'Agra ; les Sickhs, les Rohillas, les Afghans ou les Abdallis se disputaient les provinces du nord ; enfin Soujâh-Dowlah, bien que vizir de l'empire, était souverain absolu dans sa province d'Oude. Il tenait depuis quelque temps l'empereur captif sous couleur de le protéger, et abusant de l'ascendant que lui donnait la fortune sur le malheureux prince il l'obligeait toujours de souscrire à ses volontés ; comme il haïssait l'Angleterre, il n'eut pas de peine à le faire consentir à déclarer la guerre. Le prétexte était évident : c'était la reprise du Bengale et le rétablissement de Kossim.

Pendant qu'il levait des armées pour l'exécution de ce grand dessein, Nidgib, le seul omrah

qui fût resté fidèle à son maître, repoussait les Jauts qui dans leurs excursions arrivaient jusqu'aux portes de la capitale. Souraj-Mull, leur radjah, se laissa même prendre par un corps de cavaliers de Délhy; mais, comme en se défendant il leur avait causé une assez grande perte, ils se vengèrent sur sa personne et lui coupèrent la tête. Nidgib donna sur-le-champ l'ordre à toutes ses troupes de fondre sur les Jauts dont il voyait au loin se former les nombreux escadrons. Au moment de l'attaque, un cavalier mogol, s'avançant au galop jusqu'à la ligne ennemie, jeta au milieu d'elle la tête du radjah : à cet aspect, les Jauts saisis d'épouvante s'enfuirent sans combattre.

Johair-Singh, fils de Souraj-Mull, voulut venger la mort de son père; il joignit à ses troupes un corps nombreux de Mahrattes, et chassant devant lui la faible armée mogole, il l'enferma dans Délhy dont le siége fut commencé. Nidgib eut recours aux négociations; il gagna par des largesses le général mahratte Mulhar-Row. Abandonnés de leurs alliés, les Jauts furent obligés de traiter à leur tour, et de rentrer dans leurs cantons sur la Djumna (1).

(1) Quelques historiens placent ces événemens vers l'an 1180 de l'hégire, c'est-à-dire trois ou quatre ans plus tard.

Saisissant le moment où les Jauts attaquaient l'empire du côté du midi, les Sickhs avaient fait dans le nord des tentatives nouvelles pour s'étendre dans le Penjab. Abdallah, qui dans ce moment méditait une troisième invasion dans l'Inde, cherchait de son côté à s'assurer la paisible possession du Penjab et le libre passage des cinq rivières. Il fit la guerre aux Sickhs, les battit et les rejeta dans les montagnes du Sirhind. Là, se croyant en sûreté, le Sickhs cherchèrent à rallier leurs bataillons désorganisés; Abdallah, par une de ces manœuvres rapides qui lui étaient familières, les surprit, les enveloppa, et remporta une seconde victoire. La ville d'Amritsar fut encore détruite et la moitié de ses habitans impitoyablement égorgés; pour épouvanter les autres, on éleva sur la place publique une horrible pyramide toute composée des têtes des victimes. Les troubles du Kaboul ayant rappelé Abdallah, les Sickhs revinrent en nombre, reprirent Lahore, et soumirent le pays d'alentour; ils vengèrent sur les musulmans par de terribles représailles le désastre d'Amritsar. Bientôt après le retour d'Abdallah leur coûta leur conquête; ils y rentrèrent de nouveau après son départ.

L'armée impériale, ou plutôt l'armée des sou- An 1764.
bahs de l'Oude et du Bengale se mit en marche De l'hég.
dès le commencement de la belle saison. « Ses in- 1177.

nombrables bataillons, dit le même historien Gholaoum-Hossain, couvraient une vaste étendue de terrain; c'était une nation entière plutôt qu'une armée. » Les officiers les plus expérimentés conseillaient à Soujâh-Dowlah de choisir dans cette multitude les escadrons mogols et rohillas qui avaient déployé contre les Mahrattes un courage que la victoire avait couronné, et de ne point employer d'autres troupes. Le soubah méprisa ce sage conseil; il voulait accabler l'ennemi de ses masses, et ne comptait pour rien la tactique et la discipline. L'armée anglaise, sous les ordres du major Carnac, se retira sous les murs de Patna et s'entoura de fossés et de retranchemens. La campagne précédente avait réduit le nombre de ses combattans; ceux qui restaient étaient épuisés de fatigue, et en attendant qu'il leur arrivât des renforts, ils ne pouvaient guère que se tenir sur la défensive.

Soujâh-Dowlah vit dans la retraite des Anglais une preuve de leur faiblesse, et il n'en devint que plus ardent à les poursuivre. Campé à Phulwauri, à deux lieues de Patna, il se croyait déjà sûr d'exterminer ses ennemis. Trois assauts dans un jour furent livrés aux retranchemens anglais, et repoussés avec beaucoup de perte pour les assaillans; Soujâh rentra dans son camp, indigné contre Cossim qui durant l'action s'était

toujours tenu à une grande distance. Une blessure assez grave qu'il avait reçue le força de suspendre ses opérations, et comme la saison des pluies était fort prochaine, il se retira peu de jours après vers la plaine de Bouxar, où il comptait attendre le moment de recommencer les hostilités. Durant le cours de cette expédition, il avait traité l'empereur avec tant de hauteur et d'indifférence, que ce prince infortuné essaya de traiter en particulier avec les Anglais qui rejetèrent ses propositions, sur le motif qu'il n'était point libre. Rien ne montrait mieux que cette allégation quelles étaient les véritables intentions des Anglais; mais n'y avait-il pas une dérision trop cruelle à dire à Schah-Alloum qu'on ne pouvait traiter avec lui parce qu'il n'était pas libre, tandis que c'était précisément parce qu'il n'était pas libre qu'il voulait traiter avec eux afin qu'ils rompissent ses fers?

Le colonel Munro était venu remplacer le major Carnac; il amenait des renforts considérables qui mirent l'armée en état de prendre l'offensive. Les pluies n'eurent pas plus tôt cessé qu'elle se dirigea sur Bouxar (1); elle ne s'arrêta

---

(1) Cette ville est située sur les frontières du Bahar et sur le bord de la Caroumnassa, à quarante lieues de Patna.

qu'en présence des ennemis, dont elle n'était séparée que par un marais. La bataille commença le troisième jour et la victoire y fut pendant quelque temps balancée par huit bataillons de Cipayes, disciplinés par Cossim à l'européenne. Une charge de cavalerie faite à propos par les Anglais, au moment où les Mogols laissaient leur flanc à découvert, décida de cette journée et cette journée elle-même décida pour toujours de l'empire (1). Soujâh Dowlah arriva presque seul à Allahabad; six mille de ses meilleurs soldats étaient restés morts dans les champs de Bouxar; tout le reste s'était débandé. Le butin fut immense.

L'empereur resté maître de sa personne par la dispersion de ses alliés, et par conséquent devenu libre, envoya de nouveaux députés au camp des Anglais pour demander une entrevue à leur général. Le colonel Munro l'accueillit avec assez d'égards, et lui alloua une pension provisoire en attendant que le conseil suprême de Calcuta statuât sur son sort. Soujâh Dowlah poursuivi sans relâche, et contraint d'abandonner Allahabad, se retira auprès des Mahrattes; secouru par eux, parvenu même à rallier quelques troupes,

(1) La bataille est du milieu du mois d'octobre.

il voulut tenter encore le sort des armes. Vaincu de nouveau, il repassa la Djumna, et s'enfuit à Féroukhabad dont le gouverneur, Ahmed-Khan Bounghiz, lui conseilla de traiter avec les Anglais. La dure nécessité le contraignit à suivre cet avis, et malgré les souffrances de son orgueil humilié il fit parvenir aux Anglais l'offre de se soumettre.

Il fut mieux reçu qu'il ne s'y attendait, et il ne tarda pas à conclure un traité tant pour lui même en sa qualité de Soubah d'Oude, que pour l'empereur comme son vizir; traité dont les conditions *très-douces*, suivant l'expression d'un historien anglais, furent les suivantes : « qu'il paierait pour les frais de la guerre cinquante lacks de roupies (douze millions); que la province d'Allahabad serait assignée à l'empereur pour en jouir à titre de souveraineté, et que la ville même lui servirait de résidence; qu'un corps de troupes anglaises formerait la garde de l'empereur; qu'il y aurait à l'avenir alliance réciproque entre le soubah et les Anglais; que ce traité serait soumis ultérieurement à la sanction de lord Clive. » Celui-ci qu'on attendait d'un instant à l'autre était parti d'Angleterre avec des pouvoirs illimités. A ces conditions, Soujâh-Dowlah fut réintégré dans ses domaines, et lord Clive, considérant que la soubahbie d'Oude serait pour le Ben-

An 1765. De l'hég. 1178.

gale une utile barrière contre les incursions des Mahrattes ou des Rohillas, n'hésita pas à ratifier le traité. De son côté l'empereur ne se vit pas plus tôt en possession d'Allahabad, que par un firman auquel les Anglais n'attachaient quelque prix que parce qu'il légitimait leur possession aux yeux du peuple, il leur donna à perpétuité le Dewanny du Bengale, du Bahar et de l'Orissa; c'est-à-dire le droit d'asseoir l'impôt et d'en faire le recouvrement, sous la réserve d'une pension annuelle de vingt-six lacks de roupies (260,000 livres sterl.) pour son entretien dans Allahabad.

An 1767. De l'hég. 1180. Pendant que l'empire mogol s'avançait à grands pas vers sa dernière et inévitable catastrophe, une puissance nouvelle, création d'un seul homme, s'élevait au centre de la Péninsule, et ses progrès étaient d'autant plus rapides que ses commencemens, presque inaperçus, avaient excité peu de jalousie parmi les princes voisins. Cet homme, l'un des plus extraordinaires que l'Inde ait produits, était le régent de Mysore, Hyder-Ali-Khan (1). Vainqueur du prince de Calicut et de

(1) Comme je ne puis ici parler qu'en passant d'Hyder et du fameux Tippou, son fils, et que l'histoire du Mysore, courte mais féconde en événemens, est extrêmement curieuse,

plusieurs radjahs du Malabar, Hyder ne voulut pas jouir en paix de ses triomphes; le repos n'était point fait pour son ame, et après avoir été l'allié des Anglais quand il s'était agi de rendre le Carnatic à Mohammed-Ali, devenu maintenant leur ennemi, il aspirait à les dépouiller des provinces qu'ils venaient d'acquérir sur l'empire mogol; mais comme le courage n'excluait pas en lui la prudence, il se ligua d'une part avec les Mahrattes et de l'autre avec le soubah du Dékhan. Les Anglais, sous les ordres du général Smith, opposèrent une vive résistance, et remportèrent même sur lui une grande victoire. Hyder était incapable de céder au découragement; cherchant au contraire à profiter de sa défaite même pour éviter les fautes qui l'avaient causée et dérobant sa marche à ses ennemis, il se jeta dans le Carnatic, fit un butin immense, trompa de nouveau les Anglais par une fausse marche, et parut sous les murs de Madras; de là, il dicta la paix à ses ennemis humiliés.

Après avoir terminé cette glorieuse campagne où le génie avait triomphé de la fortune, Hyder, de retour dans le Mysore, eut à repousser l'invasion des Mahrattes occidentaux. Persuadé que les An 1769. De l'hég. 1182.

---

j'en donnerai un léger aperçu dans l'un des articles de l'Appendice.

Anglais lui suscitaient ces ennemis, il sentit que sa haine contre eux redoublait; dès ce moment il ne chercha plus qu'un prétexte pour rompre. Mais avant de s'engager de nouveau dans la guerre, il voulut s'assurer la possession du trône qu'il avait fondé par des victoires, et reléguant à Séringapatan la famille du radjah, il se fit solennellement reconnaître par la nation, et il établit sa résidence à Bednore. Vers le même temps, l'empereur Schah-Alloum, qui durant un séjour paisible de cinq ans dans Allahabad n'avait pu s'accoutumer à la dépendance dans laquelle il vivait, forma le projet de rentrer à Délhy.

An 1770. De l'hég. 1183. Cette ville avait continué d'être gouvernée en son nom par le fidèle Nidgib; malheureusement ce dernier mourut vers cette époque, et Zabétâh-Khan qui lui succéda ne possédait ni les talens ni la loyauté de son père : l'anarchie et le désordre avaient suivi la mort de Nidgib. Schah-Alloum prétendait faire revivre son autorité à Délhy; les Anglais, blâmant ses projets, refusèrent de les seconder; alors il s'adressa aux Mahrattes qui lui fournirent une armée de trente mille cavaliers. Avec cette formidable escorte, Schah-Alloum prit dans les derniers jours de l'année suivante la route de Délhy où il fut reçu sans aucune opposition. Zabétâh-Khan s'était retiré dans ses domaines, à Séhaurounpour, à trente lieues

de Délhy vers le nord-est, dans le voisinage des monts Sewalik. Il avait réuni un corps nombreux de Rohillas, et comme il s'attendait à être attaqué, il s'était mis état de défense; mais l'empereur conduisait contre lui des forces infiniment supérieures : Zabétâh fut contraint à passer le Gange pour se réfugier dans les états de Soujâh.

L'empereur ne le poursuivit pas au-delà de ce fleuve; satisfait d'avoir subjugué la contrée, il retourna à Délhy. Il y arriva pour assister au partage du butin avec ses alliés, qui lui donnèrent l'occasion d'apprécier leur bonne foi. Les Mahrattes ne se contentèrent pas de se l'approprier presque tout entier; ils demandèrent avec beaucoup de hauteur le rétablissement de Zabétâh qui avait corrompu leurs généraux. On dit qu'ils étaient excités en secret par le ministre même de l'empereur, jaloux de la faveur naissante de Noudjouf-Khan, général des armées de l'empire. Contre son attente, Noudjouf attaqua les Mahrattes, les battit et les contraignit à s'éloigner. Ils ne tardèrent pas à revenir avec de si grandes forces que toute résistance parut inutile; ils étaient conduits par Bissaji et le fameux Holcar; Zabétâh accompagnait ces deux chefs. Délhy ouvrit ses portes; Bissaji et Holcar se présentèrent sur-le-champ devant l'empereur auquel ils imposèrent pour conditions la réintégration

An 1772. De l'hég. 1185.

de Zabétâh, la cession de plusieurs cantons du Douab, et la restitution aux Jauts du terrain qu'on leur avait pris. Ils demandèrent encore qu'on leur remît la province d'Allahabad; mais les Anglais s'en étaient emparés après le départ de Schah-Alloum, et ils la gardaient comme étant leur propriété.

An 1773. De l'hég. 1186. On apprit vers le même temps la mort d'Abdallah ; la nouvelle en fut reçue par les Mahrattes avec transport ; cet événement leur ouvrait le chemin des provinces du nord; c'était au moins leur opinion, car les Sickhs n'étaient pas à leurs yeux des ennemis redoutables; mais ils craignaient Abdallah, ses talens militaires, son courage indomptable supérieur aux revers. Ce prince eut pour successeurs son fils Teimour-Schah; les Mahrattes connaissaient le naturel doux et paisible du nouveau souverain; ils comptaient de sa part sur une longue paix, et ils ne se trompèrent point. Aussi, tandis que les Sickhs, délivrés de leur plus mortel ennemi, s'emparaient de nouveau de Lahore et de son territoire avec les contrées adjacentes, les Mahrattes prirent les armes, firent quelques courses au nord de Délhy, et tentèrent d'envahir le Rohilcound où ils espéraient trouver beaucoup de richesses. Mais les Rohillas avaient sollicité le secours des Anglais et du Soubâh d'Oude, et quand

les Mahrattes furent informés de l'approche de l'armée des alliés, ils s'enfuirent avec précipitation. Ce que les Mahrattes ne firent point, ce fut Soujâh lui-même qui l'accomplit; la contrée qu'occupaient les Rohillas était abondante et fertile, elle touchait ses états : il prétendit que ces peuples ou leurs chefs lui devaient quarante lacks, stipulés comme indemnité pour le secours qu'il leur avait donné contre les Mahrattes, et comme ils ne pouvaient lui payer cette somme la conquête de leur pays fut résolue. La cour de Délhy approuva les prétentions de Soujâh, parce qu'on lui promit une somme d'argent et une part du butin; quant aux Anglais, non-seulement ils consentirent à la destruction des Rohillas, mais ils y coopérèrent très-activement, et le colonel Champion eut la meilleure part de la déplorable gloire que produisit cette guerre d'extermination.

Les Rohillas se défendirent bien, mais l'artillerie anglaise triompha de leur résistance. Hafiz-Rahmout, leur général en chef, périt en combattant; beaucoup d'autres chefs partagèrent son sort, et malgré les efforts de Fizoula-Khan pour contenir les troupes ou les rallier, la déroute devint générale dès le moment où Hafiz eut perdu la vie. Fizoula parvint toutefois à s'enfermer dans le fort de Lolldong avec quelques

An 1774. De l'hég. 1187.

soldats; tous les habitans du pays environnant vinrent s'y réfugier, déterminés à s'y défendre jusqu'à la mort. La résistance qu'ils opposèrent aux premiers efforts des confédérés leur valut par la suite une capitulation assez avantageuse. Fizoula fut laissé en possession de Rampour et de ses dépendances, mais avec clause expresse que le nombre des individus de cet établissement ne pourrait jamais excéder celui de cinq mille; le corps de la nation rohilla fut condamné à se retirer à l'ouest du Gange.

An 1775. De l'hég. 1188. Soujâh-Dowlah jouit peu de temps des brillans succès qu'il venait d'obtenir: la mort le frappa au milieu des triomphes; il eut pour successeur l'aîné de ses fils, Azof-al-Dowlah, dont le premier acte fut une cession de territoire. Il ne manquait aux Anglais, pour posséder tout le Bengale, que Bénarès et la contrée qui l'environne; ils l'obtinrent d'Asof, qui s'estima heureux de conserver à ce prix une alliance par laquelle son indépendance absolue lui paraissait garantie. Les Mahrattes, occupés chez eux par des divisons intestines, laissaient respirer l'Hindoustan, et Hyder mettait à profit ce temps de repos pour introduire parmi ses troupes la discipline européenne et pour en augmenter le nombre. Si à cette époque Schah-Alloum avait eu des ministres fidèles, il aurait

pu rendre quelque lustre au trône impérial; mais son capitaine-général, Noudjouf-Khan, s'était emparé pour son compte de la ville d'Agra et de sa province d'où il avait expulsé les Jauts. D'un autre côté, Moujoud-al-Dowlah, son ministre, fut accusé non sans raison de s'être laissé corrompre par les Sikhs, et d'avoir exposé le salut d'une armée mogole envoyée pour arrêter leurs progrès.

Cependant la guerre continuait sur plusieurs points de la Péninsule, avec plus ou moins de vigueur et d'acharnement. Le peischouah de Pounâh, Maderow, mort depuis cinq ou six ans, avait laissé sa couronne à Narein-Row, son fils. Celui-ci fut assassiné par Ragobouh, son grand-oncle. La guerre civile était près d'éclater, mais tout à coup le peuple se déclara contre l'assassin qui prit aussitôt la fuite. Des troubles du même genre agitaient les Mahrattes orientaux. Ragoji avait laissé quatre fils qui se disputèrent la couronne; Madaji finit par l'emporter sur ses frères. Ragobouh n'avait pas renoncé à ses prétentions, et la présidence de Bombay les soutint par ses armes. Le conseil suprême du Bengale blâma ce procédé, mais la cession aux Anglais de l'île de Salcette leur fit prendre des faits une opinion différente; car non-seulement Ragobouh eut des secours de Bombay, mais encore il partit An 1774. De l'hég. 1191.

du Bengale, sous les ordres du général Goddard, une armée qui traversa les états des Mahrattes depuis la Djumna jusqu'au Malabar, et fit plusieurs conquêtes dans le Guzzerat et le Concan. Ces conquêtes auraient été probablement poussées bien plus loin si, avertis qu'une coalition se formait entre les Mahrattes, Hyder-Ali, le soubah du Dékhan et les Français, les Anglais ne s'étaient pressés de revenir à des idées moins ambitieuses. Ils sentirent qu'un grand danger menaçait leur puissance, et toutes les ressources de la politique furent mises en œuvre pour diviser et rendre ennemis ceux qu'on n'espérait pas vaincre par la force des armes.

An 1779. De l'hég. 1192. Les Mahrattes de Pounâh occupaient dans le Guzzerat toutes les forces de Bombay et du général Goddard; Hyder-Ali se disposait à envahir le Carnatic; le soubah (1) du Dékhan devait attaquer les Circars; les Mahrattes du Bérar étaient chargés de faire des incursions dans le Bengale. En même temps, le bailli de Suffren menaçait avec son escadre les côtes de l'Orissa, et Bussy, malgré son grand âge, allait reprendre le commandement des troupes, commandement qu'il aurait dû toujours

(1) C'était Nizam-Ali, quatrième fils de Nizam-al-Moulouk, lequel avait succédé depuis peu à son frère.

conserver pour l'avantage de nos colonies dans l'Inde, et pour l'honneur des armes françaises. Les Anglais portèrent les premiers coups. Avant que la coalition eût déployé toutes ses forces, ils avaient attaqué et pris Pondichéry; mais Hyder, qui n'avait pas moins d'activité, entrait dans le Carnatic, battait et dispersait les meilleures troupes du Bengale, et forçait les Anglais à s'enfermer dans leurs places fortes. Mais plus leur situation semblait désespérée, plus ils montrèrent de résolution et déployèrent d'énergie. Qui ne sait d'ailleurs que le propre des coalitions, c'est de se dissoudre par le défaut d'unité dans les vues? Si la coalition de l'Europe contre la France en 1814 a réussi, c'est parce qu'elle était dirigée contre un gouvernement oppresseur qui, n'étant pas soutenu par l'affection du peuple, devait s'appuyer sur l'arbitraire et la violence; c'est parce qu'elle a combattu avec la nation française contre un parti; c'est surtout parce qu'elle montrait à la France des princes qui promettaient de lui donner le repos en conservant sa gloire. Les Mahrattes orientaux, gagnés à prix d'argent, se tinrent immobiles dans leur camp; Nizam-Ali suivit l'exemple des Mahrattes; ceux de Pounâh restèrent sur la défensive; la France retint les secours qu'elle avait promis: Hyder seul fit la guerre; il avait con-

quis tout le Carnatic quand il apprit la défection de ses alliés, ce qui le força d'exécuter sa retraite.

An 1782. De l'hég. 1195. On prétend que le chagrin qu'éprouva Hyder fut si vif, qu'augmentant la gravité d'un mal dont il souffrait depuis quelque temps il lui causa la mort en fort peu de jours. Ce triste événement privait la Péninsule de son plus courageux défenseur, en délivrant les Anglais de l'ennemi qu'ils craignaient le plus. Son fils Tippou qui lui succédait avait le même courage, la même ardeur pour la guerre, mais il ne réunissait à la bravoure ni la prévoyance, ni la sagesse, ni les talens qu'avait montrés son père; et la bravoure seule dans l'Inde, quand elle luttait contre la tactique européenne, était insuffisante pour donner la victoire.

Dans le nord, les Rohillas avaient subi leur destinée; ils ne comptaient plus au rang des peuples; les Jauts existaient encore, mais très-affaiblis et en petit nombre depuis la mort de Souraj-Mulh; au contraire, les Sikhs devenaient de jour en jour plus puissans et plus redoutables; ils s'étaient emparés de la plus grande partie du Penjab, commençaient à s'étendre dans le Moultan, et dans leurs irruptions fréquentes s'avançaient quelquefois du côté de Délhy. Dans l'une des dernières années qui venaient de

s'écouler, ils avaient battu complétement une armée de vingt mille hommes qu'on avait envoyée à leur rencontre, ce qui avait jeté la consternation dans la capitale; le danger parut même si pressant, que l'empereur se détermina à écrire à Noudjouf qui continuait de jouer, dans Agra, son rôle de souverain. Flatté de cet hommage rendu à ses talens, touché peut-être du péril de son ancien maître, sensible à la confiance qu'on lui témoignait, Noudjouf accourut, ranima, excita le courage des troupes, chercha les Sikhs, les attaqua presque à l'improviste et en fit le plus grand carnage.

L'empereur acheta par la perte de son autorité, presque de sa liberté, le secours apporté par Noudjouf; celui-ci, de retour à Délhy, se saisit du pouvoir et le conserva jusqu'à sa mort, arrivée six mois avant celle d'Hyder. Mais une destinée cruelle semblait dominer sur l'infortuné Schah-Alloûm; ce prince ne sortait d'une tutelle que pour entrer dans une autre. Les principaux omrahs de Délhy se disputaient la dépouille de Noudjouf. Mirza-Schouffi, qui l'obtint le premier, fut assassiné par Ismaël-Beg; ce crime fut inutile à ce dernier, car Afrasiah lui fut préféré. Afrasiah, qui craignait le sort de son prédécesseur, demanda du secours aux Anglais; ne pouvant l'obtenir, il s'adressa à Madhaji-Scindiâh, chef des

Mahrattes de Malava. Scindiâh se rendit immédiatement à Délhy, et eut plusieurs conférences avec Afrasiah, qui toutefois ne put éviter le coup suspendu sur sa tête : il fut assassiné comme Mirza-Schouffi. Scindiâh ne se laissa point surprendre par cet événement; il se transporta auprès de Schah-Alloûm, et il lui fit des offres si séduisantes que le faible prince, s'abandonnant à sa foi, lui donna le commandement de l'armée avec le gouvernement de Délhy et d'Agra. Les omrâhs montrèrent d'abord de la répugnance à se placer sous les ordres du Mahratte; mais le Mahratte sut trancher toutes les difficultés en répandant l'or à propos. A compter de ce jour, Schah-Alloûm eut un traitement de soixante mille roupies par mois, mais il eut aussi une garde mahratte qui veillait sur lui comme sur un prisonnier. Cet état de choses dura cinq ou six ans sans subir aucune altération; depuis un demi-siècle les Mogols n'avaient pas joui d'un aussi long intervalle de paix et de calme; calme trompeur qui précède la tempête! Par une fatale compensation, le sang coulait alors à grands flots dans la Péninsule.

Le général Mathews, informé que Tippou était dans le Carnatic, saisit ce moment pour s'emparer de plusieurs villes qu'il livra au pillage, surprit Omapour résidence de la famille royale, y

porta le fer et la flamme, força Bednore à se rendre, et violant sans pudeur la capitulation qu'il avait accordée, détruisit de fond en comble la capitale du Mysore. Tippou s'avançait à grandes journées, et les Anglais songèrent à se retirer; mais la division s'étant mise parmi eux au sujet du partage du butin, ils donnèrent à Tippou le temps d'arriver, et Tippou les surprit au milieu de leurs ignobles débats. Quinze cents Anglais restèrent sur le champ de bataille; le reste se sauva dans Bednore où il n'y avait plus ni vivres ni provisions. Les Anglais demandèrent à capituler. Mais que devaient-ils attendre de leur vainqueur, quand il aurait vu de ses propres yeux les ruines accusatrices de sa capitale, toutes fumantes encore du sang des habitans? Mathews et vingt de ses principaux officiers furent empoisonnés au moyen d'un breuvage qu'on leur versa dans la gorge; le reste de la garnison tomba dans l'esclavage.

La guerre continua de se faire avec acharnement, soit dans le Carnatic soit sur les frontières du Mysore. La nouvelle de la paix conclue entre la France et l'Angleterre, sauva les Anglais enfermés dans Mangalor. Tippou avait juré de les exterminer, mais cette paix le priva de sa principale force en lui enlevant son allié. M. de Bussy fut obligé d'abandonner le siége, le bailli de

An 1783. De l'hég. 1197.

Suffren qui pressait la place du côté de la mer de suspendre ses efforts et de s'éloigner de la côte, Tippou d'écouter les propositions de paix qu'on lui fit. Les prisonniers et les conquêtes furent restitués de part et d'autre, et cette guerre, où la puissance anglaise s'était vue si près de sa ruine, se termina par un traité qui lui rendit toute son influence sur les plus belles régions de l'Asie (1).

An 1787. De l'hég. 1200. Tippou dégagé des pénibles embarras de la guerre parut se livrer avec ardeur aux soins de l'administration. Il restaura les manufactures du Canara, favorisa l'agriculture, protégea le commerce, encouragea tous les genres d'industrie. Resté allié de la France, il faisait à tous les Français un accueil distingué; afin de les engager à

(1) Quelques voix accusatrices s'élevèrent contre le gouverneur-général Hastings. On lui reprochait avec aigreur d'avoir provoqué cette guerre sanglante par la violation des traités, de s'être emparé du Bengale par la trahison et la perfidie; et, chose assez ordinaire, on aurait voulu briser l'instrument et néanmoins profiter du mal qu'il avait fait. On demandait l'expulsion d'Hastings, mais on ne parlait pas de réparer les injustices, de rendre le Bengale à Cossim, d'indemniser Tippou, ni de restituer aux Français toutes les possessions dont ils avaient été dépouillés par une vraie guerre de Mahrattes.

se fixer auprès de lui, il leur donnait du service dans ses armées ou leur confiait la direction de ses établissemens. Il fit même partir des ambassadeurs pour Versailles. Mais cette ambassade, de laquelle Tippou avait attendu les plus grands résultats, ne produisit que des promesses vagues pour lui et des fêtes pompeuses pour ses envoyés. La France touchait alors à la crise terrible où sa propre existence allait être compromise; que pouvait-elle faire pour le roi de Mysore?

Cependant les Mogols, qui devaient au Mahratte Scindiâh la tranquillité de leur pays, la sûreté même de leurs personnes et de leurs biens, commençaient à se plaindre et à murmurer. Ce joug ignominieux pesait à leur orgueil. Dans les momens de danger et d'orage, ils avaient reçu le bienfait sans demander de quelle main il sortait; maintenant que l'orage était apaisé, ils s'apercevaient que cette main était celle d'un *infidèle*, d'un aventurier, et passant de cette observation à l'indifférence, de l'indifférence à l'oubli et à l'ingratitude, ils appelèrent de leurs vœux les révolutions, comptant sortir par elles de leur dépendance. Ce qu'ils demandaient n'arriva que trop tôt. Un détachement de troupes mahrattes avait été envoyé au pays des Radjepouts afin de recouvrer le montant des contributions. Le rad-

jah de Jeipour tenta le premier le sort des armes pour soutenir ses refus, et il défit et dispersa le détachement. Aussitôt d'autres radjahs s'unirent à lui, et quand on sut que Scindiâh s'avançait avec son armée, les Radjepouts exaltés par leurs chefs jurèrent de combattre et de se défendre jusqu'à la mort.

L'armée de Scindiâh se composait de ses propres troupes et des troupes mogoles que commandaient Ismaël-Beg et son frère Mohammed; au moment de combattre, les deux omrahs désertèrent pour aller grossir les rangs ennemis; ils entraînèrent avec eux tous leurs soldats. Les Mahrattes, attaqués immédiatement par les Radjepouts sur un plan concerté d'avance avec Ismaël, furent mis en désordre. Peu de jours après les cipayes disciplinés à l'européenne imitèrent les Mogols, et cette double défection contraignit Scindiâh à évacuer Agra et Délhy, pour rentrer dans le Malava avec le peu de soldats qu'il avait ralliés.

L'infortuné Schah-Alloûm ne fit que changer de gardiens et de maîtres; mais par un concours extraordinaire de circonstançes malheureuses, Ismaël ne recueillit point le fruit de sa révolte, l'empereur tomba d'un mal dans un mal plus grand, et les Rohillas seuls profitèrent de l'expulsion des Mahrattes. On se souvient que Nidgib-

al-Dowlah qui fut un modèle, trop rare à cette époque, de fidélité envers son maître, était Rohilla d'origine, et que Zabétâh-Khan son fils s'était jeté dans la révolte pour devenir indépendant. Quand le soubah d'Oude expulsa la nation rohilla, Zabétâh fut laissé en possession de ses domaines. On comptait qu'attaché à l'empire par reconnaissance, il userait de son ascendant sur les tribus rohillas pour les maintenir dans l'obéissance. Zabétâh avait respecté les frontières de l'Oude parce qu'il craignait Soujâh et les Anglais, mais il avait souvent dévasté celles de l'empire. Mort depuis deux ans, il avait laissé pour héritier et pour successeur son fils Gholaoum-Caudir, de mœurs corrompues, d'inclinations perverses, d'un naturel sanguinaire et féroce. Celui-ci n'eut pas plutôt appris la révolte des Radjepouts, la défaite des Mahrattes et le départ de Scindiâh, qu'il conçut le projet de s'emparer du gouvernement. Il savait que les Mogols haïssaient les Mahrattes à cause de leur religion, mais les Rohillas sont musulmans : il avait un préjugé de moins à combattre, de moindres obstacles à renverser. Comme il entretenait un corps considérable de troupes et qu'il avait fortifié avec le plus grand soin son château de Ghoseghour, il se trouvait toujours prêt pour une invasion, et en cas de revers il avait une retraite assurée.

An 1787. De l'hég. 1201.

Avant de rien entreprendre, Caudir avait pris d'avance les précautions qui pouvaient garantir le succès et le rendre durable; et lorsqu'il parut à l'improviste sous les murs de Délhy, au lieu d'éprouver de la résistance comme il aurait pu s'y attendre puisque la garnison mahratte y était encore, il trouva les portes ouvertes par les soins du nazir ou surintendant du palais, son complice. Les Mahrattes, trop faibles pour repousser les Rohillas, abandonnèrent leur poste et la ville, Caudir s'en mit incontinent en possession, et se fit conférer par l'empereur le titre et les fonctions d'émir des omrahs ou boukschi de l'empire, ce qui mettait à sa disposition les troupes mogoles. Caudir avait plus d'avarice encore que d'ambition; il désirait les richesses plus que la gloire et la renommée; on peut même dire qu'il n'aimait le pouvoir qu'afin de satisfaire sans obstacle sa cupidité, et qu'il n'avait aspiré à la possession de Délhy que pour s'y charger de ses dernières dépouilles. Toutefois, avant de se livrer aux spoliations qu'il avait méditées, il voulut se prémunir contre l'inconstance de la fortune en chassant les Mahrattes des forts qu'ils occupaient dans la province, et en s'unissant avec Ismaël-Beg qui avait eu les mêmes intentions que lui et s'était encore une fois laissé prévenir. Il réussit dans ce double dessein, et Ismaël qui venait d'essuyer une dé-

faite totale sous les remparts d'Agra qu'il assiégeait, s'estima heureux dans ce moment de crise de trouver un appui contre les Mahrattes dont il redoutait la vengeance.

Le farouche Caudir ne tarda pas à exercer sa tyrannie contre le malheureux empereur. Il commença par lui demander à plusieurs reprises une somme d'argent suffisante pour payer ses troupes et celles d'Ismaël-Beg. Les refus qu'il essuya excitèrent au plus haut point ses ressentimens, et après avoir fait part à Ismaël de ses desseins ultérieurs afin d'obtenir la coopération de ce chef qu'il craignait, le 26 juillet dans la matinée, suivis d'une bande de scélérats armés, ces deux misérables entrèrent dans la salle d'audience, s'assirent insolemment près du trône, firent renouveler leur demande par le nazir, et n'obtenant pour réponse que l'allégation *d'impossibilité absolue* d'y satisfaire, ils firent descendre Schah-Alloûm de son trône, y placèrent immédiatement un fils de l'empereur Ahmed-Schah, nommé Bédar-Boukt, qu'ils avaient amené, et jetèrent dans une prison l'empereur avec tous les membres de sa famille, sans distinction de sexe ni d'âge. Alors, pour obtenir ces trésors objet de tant de vœux, cause de tant de crimes, commencèrent les recherches inquisitoriales, les vexations de tout genre, les menaces, les mauvais traitemens, les

An 1788. De l'hég. 1202.

tortures et les supplices; il n'y eut pas de lieu, quelque caché qu'il pût être, qui ne fût ouvert, violé, fouillé; pas d'individu que son âge, son rang, son crédit, son sexe pussent garantir de ces violences atroces. Les femmes du harem, les princesses de la famille impériale, les épouses des omrahs et des riches hindous furent brutalement dépouillées de leurs joyaux et de leurs parures, tandis qu'on taxait les hommes à de fortes sommes qu'ils devaient sans délai verser dans les mains de Caudir; chaque jour, chaque heure de retard les exposait à subir de douloureux supplices. Quant à l'empereur, plus à plaindre encore que le dernier de ses sujets moins maltraité que lui, il n'est point de souffrances, d'humiliations, d'outrages qu'il n'ait dû dévorer. Ses femmes les plus chéries, ses enfans et ses filles, traînés en sa présence, étaient dépouillés de leurs vêtemens et frappés de verges jusqu'à ce que leur chair tombât en lambeaux.

Quand l'infâme Caudir eut épuisé toutes les ressources pour arracher à ses victimes l'or qu'elles possédaient, et soumis aux mêmes épreuves tous les banquiers et marchands de la ville; que le nazir lui-même, pour prix de ses lâches trahisons, eut été rendu responsable sous des peines corporelles d'une forte contribution imposée au fantôme d'empereur créé par Caudir,

contribution qu'évidemment ce prince ne pouvait payer, puisqu'il avait passé dans la captivité tout le temps du règne de Mohammed; que le palais eut été dépouillé de tous ses ornemens, le trône des lames d'or et d'argent (1) qui le couvraient, les voûtes de leurs dorures, les caisses publiques de tout ce qu'elles contenaient jusqu'à la dernière roupie, et qu'il ne resta plus rien à dévorer; lorsqu'enfin il fut arrivé ce jour terrible choisi par les rebelles pour consommer leur crime, jour fatal pour plus d'un peuple, jour où des factieux, de leurs mains sacriléges, portèrent les derniers coups à d'antiques et nobles monarchies; où les héritiers de soixante règnes de force, de prospérité ou de gloire virent se briser sur leur front leur couronne souillée, avilie par la révolte : lorsque LE DIX AOUT FUT ARRIVÉ, Caudir escorté de cinq Afghans cruels comme lui entra dans la chambre de l'empereur, le fit saisir par ces hommes, et se jetant sur lui avec fureur lui creva les deux yeux avec

(1) Depuis long-temps, les trônes d'or massif enrichis de perles et de pierres précieuses, et dont Bernier, Tavernier, Thévenot et vingt autres donnent de si brillantes descriptionns avaient cessé d'exister. Ils furent la proie de Nadir et d'Abdallah; on y avait suppléé par des plaques minces d'or qui recouvraient le bois.

la pointe de son poignard. Ensuite il donna l'ordre de faire subir le même traitement à tous les princes de la famille impériale; mais un de ses officiers parvint à lui en arracher la rétractation.

Quatre jours après cet horrible attentat (le 14 août), des partis mahrattes parurent aux environs de Délhy; ils composaient l'avant-garde de Rana-Khan, général de Scindiâh qui devait lui-même se mettre en marche avec des renforts considérables pour délivrer Délhy de la tyrannie de l'exécrable Caudir. On prétend que les Mahrattes agissaient d'accord avec Ismaël-Beg, mais que celui-ci avait retardé de plusieurs jours le signal convenu, dans l'espérance d'avoir une plus forte part dans la distribution du butin recueilli par Caudir. Comme les Mahrattes ne se montraient qu'en petit nombre, les Rohillas ne furent point effrayés; ils continuèrent le pillage de la ville, tandis que leur maître, sans remords comme sans alarmes, passait les jours dans la débauche et les plus sales orgies, laissant l'empereur et sa famille en proie aux privations et aux atteintes du besoin; le malheureux Schah-Alloûm vécut plusieurs jours de riz cru et d'eau.

Vers le commencement de septembre, le bruit se répandit à Délhy que la grande armée mahratte s'avançait à grandes journées. Les Rohillas songèrent alors sérieusement à s'éloigner de

Délhy : ils ne devaient pas regretter la possession de cette ville, puisqu'ils n'y laissaient rien qui pût exciter leurs désirs. Le 14 septembre, Caudir reçut l'avis positif qu'Ismaël avait joint les Mahrattes, et qu'il existait un projet de le livrer lui-même à Rana-Khan. Son armée avait déjà passé la Djumna, emmenant les éléphans, les chevaux, les bagages; Caudir effrayé monta aussitôt sur son éléphant, traversa le fleuve à la nage, et n'eut quelque repos que lorsqu'il se trouva au milieu des siens. Deux ou trois jours après, décidé à combattre les Mahrattes mais sachant par ses espions qu'ils étaient encore éloignés, il revint à Délhy, fit entrer de force dans un bateau tous les princes de la famille de Schah-Alloûm, n'oublia pas d'emmener le nazir, et dit au monarque, après l'avoir rudement frappé de ses propres mains, que s'il était vaincu tous ses enfans seraient massacrés. A ces mots, il sortit du palais et de la citadelle où il fit mettre le feu, repassa de nouveau la Djumna et prit avec ses bandes féroces le chemin de Mhirta.

Heureusement on put arrêter les progrès de l'incendie, et sauver Schah-Alloûm. Les Mahrattes, qui entrèrent au même instant, lui prodiguèrent toute sorte de secours. Rana-Khan ayant enfin reçu au bout de quelques jours les renforts qu'il attendait, se mit à la poursuite des Rohil-

las. Gholaoum-Caudir s'enferma dans Mhirta, et passant tout d'un coup de l'audace et de la présomption aux transes et aux angoisses de la peur, il fit demander une capitulation. Le général mahratte, repoussant avec horreur sa demande, n'y répondit qu'en ordonnant l'assaut. Les Rohillas se défendirent avec beaucoup de courage et de résolution ; mais à peine la nuit fut-elle venue que, tremblant pour sa vie, Caudir monta furtivement sur un cheval rapide, attacha sur la selle une lourde cassette pleine de diamans et de pierres précieuses, et sortit de la ville par une fausse porte. Ce fut aux terreurs de Caudir que les enfans de Schah-Alloûm durent la vie; il craignit que l'ordre de les mettre à mort ne fît soupçonner son projet d'évasion et que ses soldats ne s'y opposassent. A peine eut-il fait une lieue ou deux que son cheval s'abattit; il resta si froissé de la chute qu'il lui fut impossible de faire aucun mouvement; le cheval, se relevant aussitôt, prit le galop et continua sa course emportant les trésors de Délhy (1). Au point du jour, des passans

(1) On croit que le cheval de Gholaoum-Caudir tomba au pouvoir de M. Lostonneaux, officier français au service de Madhaji-Scindiâh. La selle précieuse qui renfermait toutes les pierreries que Gholaoum avait volées à l'empereur était encore intacte et devint aussi sa propriété. Lostonneaux,

rencontrèrent Caudir gisant sur la route, et pour son malheur ils le reconnurent. Transporté au camp des Mahrattes, il ne tarda pas à recevoir la punition due à ses forfaits. Rana le fit charger de chaînes, après quoi on l'enferma dans une cage de fer qu'on plaça sur un piédestal, afin que chacun pût voir ce tigre à face humaine; quand Scindiâh fut arrivé, on lui coupa les membres, le nez, les oreilles, et on le livra dans cet état aux horribles douleurs d'une lente agonie; le monstre expira avant d'arriver à Délhy où on le transportait. Le nazir périt foulé aux pieds des éléphans.

Avant d'entrer à Délhy, Scindiâh voulut soumettre la forteresse de Ghosegour, subjuguer la contrée qu'occupaient les Rohillas et anéantir tous ceux qui avaient pris part à la révolte de leur chef. Ghosegour se rendit après un court siége; toutes les autres places ouvrirent leurs portes à la première sommation, et les soldats demandèrent quartier. Scindiâh se contenta de désarmer tous les habitans, et de pourvoir à la tranquillité du pays en laissant dans les forts des

---

ajoute-t-on, s'enfuit en Europe chargé de ce riche butin, auquel il ne dédaigna pas de joindre même la caisse militaire qui lui était confiée.

garnisons nombreuses et de bons commandans; il se rendit ensuite à la capitale, où il fut reçu comme un libérateur. Pour donner aux habitans une preuve de sa modération et gagner leur confiance, peut être par pitié pour le malheureux prince, il fit la vaine cérémonie de le replacer sur le trône, quoiqu'il sût très-bien que d'après une loi antique et toujours observée, commune à la Perse et à l'Hindoustan, *tout prince qui a perdu la vue*, même naturellement, *est incapable de régner*. Quant à Bédar-Schah, il fut ramené à sa prison de Sélimgour.

La chute d'un empire peut ébranler la terre : l'empire mogol tomba, et la secousse fut à peine sentie. C'était là un événement prévu, attendu depuis long-temps; chacun se tenait préparé pour le moment où il arriverait. D'ailleurs cet empire ne consistait plus réellement qu'en deux villes et leurs territoires extrêmement bornés. Toutes ses anciennes et vastes provinces étaient possédées par des soubahs héréditaires ou par des peuples ennemis tels que les Sikhs, les Mahrattes, les Jauts; les premiers s'étaient rendus indépendans, les seconds jouissaient par droit de conquête. La capitale même était au pouvoir d'un chef mahratte qui, sous le nom de ministre, usait largement de tous les attributs de la souveraineté; l'empereur, avant l'attentat de Caudir, n'a-

vait qu'un titre sans pouvoir; depuis le moment où Caudir l'avait privé de la vue, tous, musulmans ou hindous, jugèrent son règne fini, et l'empire, qui déjà n'existait plus de fait, anéanti de plein droit; et comme ce résultat n'était point le produit d'une révolution subite et sanglante, d'une lutte opiniâtre entre divers prétendans, ou de la conquête étrangère; qu'il naissait au contraire de causes déjà existantes, dont l'effet se faisait sentir avant de paraître; qu'enfin l'idée de la chute prochaine et inévitable du trône s'associait dans tous les esprits aux idées habituelles, et que personne n'avait ni le pouvoir ni la volonté d'empêcher cette catastrophe, elle ne dut causer quand elle arriva ni agitation ni surprise. Les Anglais, qui seuls auraient pu soutenir Schah-Alloûm, ne le voulaient point; ils avaient tiré de lui un titre pour le dewanni des trois provinces de l'est, et avec ce titre ils exerçaient légitimement les droits de la souveraineté; la chute, l'anéantissement de l'empire, de leur suzerain, leur faisait gagner la souveraineté elle-même; car en qui l'auraient-ils reconnue, au défaut de Schah-Alloûm? Ainsi, loin de prendre aucune part au maintien de la puissance mogole, leur intérêt était de la voir s'éclipser à jamais. Leur attention d'ailleurs était toute tournée vers le roi de Mysore, qui avait profité de la paix pour re-

cruter ses armées et qui, plus audacieux, plus brave que politique et prudent, annonçait hautement ses projets de rentrer en campagne.

An 1789. De l'hég. 1203. Hyder-Ali avait pris sur les Hollandais la ville de Cranganor, mais un peu avant sa fin ceux-ci s'en étaient de nouveau emparés : ce fut par le siége de Cranganor que Tippou commença les hostilités. Moins guerriers que marchands, les Hollandais vendirent leurs droits au radjah de Travancore, allié des Anglais; ceux-ci répondirent à l'appel que leur fit le radjah. Deux armées, sous les ordres de Cornwallis et d'Abercrombie, d'abord contrariées dans leurs opérations par les pluies et les poussant ensuite avec vigueur, entrèrent dans le Mysore et prirent plusieurs places; de son côté Tippou s'empara de la ville de Combétore. Mais la prise du château de Savandrog, entre Séringapatam et Bengalore, jeta le découragement dans l'armée royale. Les soldats, qui regardaient Savandrog comme imprenable, virent dans cette perte le présage des revers qui les attendaient.

An 1791. De l'hég. 1206. De nouveaux dangers vinrent rendre plus embarrassante la position de Tippou; les Anglais, dans l'intention non-seulement de le vaincre mais encore de l'accabler, avaient employé plusieurs mois à négocier avec les Mahrattes et le soubah du Dékhan; ils avaient eu peu de peine

à déterminer les premiers : d'amples subsides et la faculté de piller qui leur fut promise les firent entrer dans la ligue; l'espoir de recouvrer les provinces que le père de Tippou lui avait enlevées décida le soubah. Le rendez-vous général des confédérés avait été indiqué à Houlidrog, ville frontière du Mysore; la jonction s'y opéra dès le mois de janvier; l'armée se porta aussitôt sur la capitale. En vain Tippou voulut-il disputer le passage, il fut obligé de se replier sur la ville menacée, et peu de temps après de souscrire aux conditions de paix qu'on lui proposa.

Tippou céda plus de soixante places ou forteresses, et paya d'énormes contributions de guerre; on dit qu'il perdit durant les trois campagnes qu'il venait de faire huit cents pièces de canon et cinquante mille hommes. Ces revers auxquels il ne s'était pas attendu amenèrent un changement total dans sa conduite et ses habitudes. Devenu sombre et rêveur, il n'avait qu'une seule pensée, un seul désir : la vengeance, passion cruelle qui le tourmenta le reste de sa vie et qu'il ne put satisfaire. Après cinq ans passés dans une inaction forcée qu'il regardait comme une tache à sa réputation, il essaya de renouveler avec les Mahrattes l'alliance qui avait existé entre eux et Hyder, et ses efforts échouèrent; il ne fut pas plus heureux dans ses tentatives auprès de Zé-

man-Schah, roi de Candalhar, fils et successeur de Teimour. Ce prince était musulman et ennemi des Anglais, mais il travaillait à contenir les Sikhs dans le Pendjab et à repousser les Persans au nord et à l'ouest : il ne put entrer dans les vues de Tippou qui pensa de nouveau à obtenir le secours des Français, puisque tout autre ressource lui était interdite. Il n'ignorait pas les événemens arrivés en France ; il savait qu'on avait voulu y fonder une république ; mais comme il avait à sa cour un assez grand nombre d'aventuriers, rebut de Pondichéry, et que ces *républicains* lui prodiguaient les hommages et les marques de soumission, il n'imaginait point que les républiques fussent nécessairement ennemies des rois.

An 1798. De l'hég. 1212. Des ambassadeurs mysoriens partirent vers la mi-janvier pour l'île de France ; ils en rapportèrent la nouvelle des événemens du 18 fructidor ; deux ou trois cents *républicains* de cette île les suivirent pour aller offrir leurs services à un *despote* d'Asie ; ils annoncèrent l'arrivée de grands secours. Tippou conçut quelques espérances ; des lettres qu'il reçut de Bonaparte, alors en Égypte, les augmentèrent ; il se prépara pour la guerre. Le moment était favorable ; les Mahrattes vivaient divisés entre eux par les prétentions de leurs chefs, et ils venaient de rompre avec le soubah ; celui-ci, contraint de se défendre dans ses pro-

pres états, ne pouvait rien pour la coalition. Le marquis de Wellesley, gouverneur-général du Bengale, déploya dans cette circonstance autant de vigueur que d'activité, et tout en préparant ses armes il négocia auprès des Mahrattes et du soubah. Après avoir contribué à pacifier les troubles du Dékhan, il obtint du soubah un corps de troupes; quant aux Mahrattes, ne pouvant les décider à le seconder, il leur fit promettre qu'ils garderaient la neutralité. Une expédition était préparée contre Manille et Batavia; il employa les vaisseaux qu'on y destinait à croiser sur les côtes de la Péninsule pour en défendre l'accès à l'escadre française qu'on disait partie d'Europe. Tous ses préparatifs étant faits, deux armées sortirent l'une de Bombay, l'autre de Calcutta.

Tippou fit les plus grands efforts pour arrêter la marche de ces armées, et se transportant rapidement d'une extrémité de son royaume à l'autre, il les attaqua séparées. Mais ses troupes peu aguerries se débandèrent dès le premier choc dans l'une et dans l'autre de ces actions, et les Anglais de Bombay se réunirent à ceux du Bengale sous les remparts de Séringapatam. Le siége commença aussitôt après cette jonction; au bout de deux mois, tous les ouvrages extérieurs ayant été emportés, on commença de battre en brèche les remparts de la ville; quatre jours après l'as- An 1799. De l'hég. 1213.

saut fut livré et la place emportée le 4 mai. Tippou fut trouvé parmi les morts; il était couvert de blessures, et une balle reçue dans la tête avait probablement mis fin à son existence.

La prise de Séringapatam et la mort de Tippou terminaient la guerre; il ne s'agissait plus que de régler pour l'avenir les destinées du royaume de Mysore. Le soubah demandait qu'on en fît le partage, mais les Anglais qui ne voulaient pas avoir les Mahrattes pour voisins immédiats, qui d'un autre côté craignaient que le soubah ne devînt trop puissant, insistèrent pour que le royaume de Mysore, réduit à ses premières limites, fût rendu à ses anciens souverains. Les alliés adoptèrent cette base; les Mahrattes eurent quelques districts au-dessus de Bednore, Nizam reçut une longue portion de pays contigu à ses possessions; les Anglais, qui firent les lots, ne se traitèrent point mal: ils gardèrent le Canara et tous les districts qui séparaient leurs possessions de Bombay de celles du Carnatic; ils prirent en outre les forteresses qui défendent les divers passages des Gattes. Par là ils acquirent une communication sûre et facile entre la côte du Malabar et celle de Coromandel, en passant toujours sur leurs terres.

Le prince qu'on mit sur le trône n'avait que cinq ans; il était fils du radjah Schiaoum, mort

très-jeune trois ans auparavant. Il s'appelle Kisra-Oadiaver. Le lieutenant-général Harris qui avait dirigé cette guerre présida au couronnement. A la suite de cette cérémonie un traité fut signé entre les Anglais et les ministres du prince, par lequel les premiers s'engageaient à *protéger* contre tous l'état de Mysore et à entretenir garnison à Séringapatam, et les seconds à payer pour prix de cette protection un subside annuel d'environ sept millions.

Ainsi après la guerre de Mysore qui finit presque avec le dix-huitième siècle, l'Inde se trouvait partagée entre trois grandes puissances, trois du second ordre, et plusieurs petits souverains alliés ou feudataires des autres. Les Anglais possédaient le Bengale, le Bahar et l'Orissa; les Circars, une grande portion de la côte de Coromandel; le Canara sur la côte opposée, les territoires de Bombay et de Surate, et les provinces de l'intérieur de la Péninsule entre le Dékhan et le Mysore.

Les Sikhs, maîtres du Pendjab, du Moultan et du vaste territoire qui s'étend des montagnes du Kaschmir à l'ouest de Délhy jusqu'au Rohilcound, cherchaient encore à se rapprocher de Délhy et rencontraient les terres du soubah d'Oude et du Mahratte Scindiâh. Ce qui rendait ces peuples très-dangereux, c'était le traité

d'alliance offensive et défensive qu'ils venaient de conclure avec Zéman-Schah, roi des Abdallis. Ce prince, ambitieux et puissant, était alors vainqueur de toutes les factions qui avaient troublé la paix de ses états; on dit qu'il forma le projet de s'emparer de Délhy, d'y rétablir l'empire et d'y placer une dynastie nouvelle dont il serait lui-même le fondateur; les Anglais qui pénétraient ses vues faisaient tous leurs efforts pour lui susciter des ennemis du côté de la Perse et de la Tartarie.

Les Mahrattes possédaient une étendue immense de terrain partagée en deux grandes portions, subdivisées elles-mêmes et servant d'apanage à plusieurs chefs. Parmi ceux-ci, les principaux étaient Holcar qui résidait à Indore dans le Malava (1), Scindiâh qui avait choisi Ougein pour sa capitale et dont les domaines s'étendaient jusqu'à Délhy et le Douab, et Fouttey-Singh-Gouikkar qui possédait une grande partie du Guzzerat.

---

(1) Holcar laissa en mourant ses domaines à Toukoji-Holcar, son neveu, qui s'est montré très-attaché au peischouah; Toukoji est mort en 1797, et a eu pour héritier Jessouound son fils naturel, d'un caractère audacieux et entreprenant.

Scindiâh était mort en 1795 et avait eu pour successeur son neveu Dowlat-Row-Scindiâh qu'il avait adopté.

Au premier rang des puissances du second ordre on trouve le soubah du Dékhan, ensuite celui d'Oude, puis le nabab du Carnatic. Les rois de Myssore et de Travancor forment la troisième classe avec les Radjepouts d'Ajmère. Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis la fin du dix-huitième siècle ces divisions ont souffert diverses modifications ; la nababie du Carnatic a disparu, et les possessions anglaises ont reçu beaucoup d'extension au midi et au nord. (1)

(1) Je renvoie le lecteur au nº 1 de l'Appendice.

# APPENDICE N° I.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'INDE DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XIX$^{e}$ SIÈCLE.

Depuis la chute de l'empire mogol et le renversement de cette puissance colossale qui, poussée au plus haut degré par le politique Aureng-Zeb, déclina si rapidement sous la faible main de ses successeurs; depuis surtout la catastrophe terrible qui brisa le sceptre de Mysore, et fit des vainqueurs de Tippou les modérateurs de l'Inde, l'histoire de cette vaste portion de l'Asie n'est plus que celle de la compagnie anglaise du Bengale.

« Il est curieux, dit un écrivain anglais (1), de suivre les progrès de cette compagnie; de voir comment de simples marchands, s'élevant audessus des spéculations commerciales, sont devenus souverains de plusieurs royaumes. » On

(1) Malcolm, *Essai sur l'histoire politique de l'Inde*.

devrait être peu surpris en effet que la conquête de l'Inde eût été l'ouvrage d'une nation puissante et guerrière, principalement à une époque où ce malheureux pays, déchiré par vingt factions rivales, voyait de toutes parts se développer les germes de destruction que d'anciennes révoltes, comprimées et non étouffées, avaient semés dans ses provinces, depuis les rives du Nilab jusqu'au cap Comorin. Mais est-il vrai que ces marchands, uniquement investis dans les premiers temps d'une charte de commerce avec le droit de défendre leurs propriétés contre les attaques ennemies, n'ont été portés, comme on le prétend, au-delà de leurs institutions primitives et des limites *présumées* qu'elles devaient avoir, que par des circonstances fortuites ou indépendantes de leur volonté, telles que l'ambition particulière des agens qu'ils devaient employer, la rivalité des autres nations européennes, la faiblesse ou même la perfidie des princes du pays, pour qui les richesses de la compagnie et la prospérité de ses établissemens étaient devenues des objets de convoitise ou de jalousie?

« Il est certain, dit encore le même écrivain, que des étrangers n'auraient pu s'établir sur les rivages indiens sans éprouver la plus vive résistance, s'ils avaient voulu y parvenir à l'aide

de moyens violens, tandis que des marchands sans prétentions (au moins apparentes) devaient s'attendre à la bienveillance des naturels et à des encouragemens. Ce fut là ce que les Anglais trouvèrent dans l'Inde; mais lorsqu'on les vit défendre leurs possessions avec autant de courage que de talent contre tous leurs ennemis, on fit succéder à la bienveillance l'estime et l'admiration; ceux-là même en qui leur présence avait fait naître l'envie ou la haine sollicitèrent leur alliance et le secours de leurs armes. Il aurait été imprudent de la part des agens de la compagnie, souvent même impossible de rejeter ces demandes; en y adhérant, ils obtenaient des priviléges, des immunités, des concessions de terrain. Ce fut donc par le désir d'agrandir leur commerce et même de pourvoir à leur sûreté personnelle qu'ils entrèrent dans la carrière des relations politiques avec les naturels.»

Que les agens de la compagnie se soient déterminés par ces motifs ou par d'autres raisons plus ou moins spécieuses, les directeurs de Londres ne se prêtèrent pas sans peine à ces innovations. Le commerce tel qu'il s'était fait jusque là avait produit des avantages réels; ils s'alarmèrent d'une révolution qui augmentait leurs charges et leurs dangers, sans laisser voir aucune chance bien positive de faire croître les

bénéfices; aussi tentèrent-ils d'entraver les opérations de leurs agens dans l'Inde, et résolus d'anéantir en eux cet esprit d'agrandissement qui mettait en péril ce qui existait pour des espérances assez incertaines, ils appelèrent à leur secours la législature du royaume. Celle-ci les seconda de tout son pouvoir; elle mit pour ainsi dire la loi dans leurs mains, en les investissant d'un pouvoir discrétionnaire.

Mais, dit M. Malcolm, si les membres du parlement et les directeurs eux-mêmes, renonçant à des principes trop abstraits, avaient consulté la nature des choses et les intérêts locaux, plaçant ainsi l'expérience au-dessus des théories, ils se seraient montrés plus modérés et n'auraient pas essayé d'arrêter dans ses progrès la prospérité d'un état naissant, qu'une force irrésistible entraînait à chercher son accroissement. Il est de fait que le jour où les troupes de la compagnie ont fait un premier pas en dehors des factoreries, l'agrandissement du territoire et de la force militaire est devenu nécessaire pour la conservation de ses établissemens. A chaque contestation avec les peuples voisins, quelle qu'en ait été la cause, l'utilité des mesures rigoureuses s'est fait sentir; il n'y avait pas d'autre moyen pour éloigner les dangers.

Tout ce qu'on a fait en Angleterre pour le

gouvernement de l'Inde, continue le même auteur (1), est donc inconvenant et impropre. Le principal vice du système qu'on suit consiste dans l'adoption presque aveugle d'un principe dogmatique auquel on veut tout subordonner; mais comment limiter et fixer ce qui change à tous momens et ne peut recevoir ni fixité ni limites? On cherche à régler les affaires de l'Inde sur la base établie pour celles de l'Angleterre; c'est qu'on a presque toujours un sentiment exclusif de préférence pour les idées qu'on voit régner autour de soi; c'est qu'on ne s'intéresse qu'à la mère patrie, et qu'on regarde avec assez d'indifférence le sort des possessions éloignées. Mais un empire, une souveraineté n'est pas une substance qu'on puisse modeler sur une autre; il lui faut des règles, des lois, un régime particulier; car ce qui est bon dans un lieu peut être très-mauvais en changeant de place.

Cela est si vrai que lord Cornwallis, naturellement porté à la paix et au repos, fut constamment obligé de faire ou de soutenir la guerre en dépit de ses propres inclinations et des instructions qu'il avait apportées d'Europe. John Shore,

(1) Nous devons faire observer que nous ne traduisons pas; nous analysons l'ouvrage du savant anglais.

qui lui succéda dans le gouvernement du Bengale, voulut suivre à la lettre les volontés de ses commettans, et malgré toute la sagesse de son administration, il a fourni plus d'une preuve des inconvéniens attachés au système des directeurs de Londres; car on peut remarquer que les Anglais n'abandonnèrent jamais volontairement l'occasion d'un avantage, qu'elle ne fût à l'instant saisie par leurs rivaux, et que leur renonciation à l'exercice d'une influence directe ne renfermait pas seulement une abdication du pouvoir, mais qu'elle plaçait ce pouvoir en des mains ennemies.

En résultat, la constitution politique de l'Angleterre ne saurait convenir à l'Hindoustan, car la bonté d'un principe de gouvernement est moins en lui-même que dans l'exactitude de ses rapports avec les besoins de ceux qu'on gouverne. L'administration dans l'Inde est beaucoup trop compliquée, ses ressorts trop nombreux s'embarrassent dans leur action, les pouvoirs mal distribués se contrarient et se paralysent, l'autorité du gouverneur-général n'a point assez de prépondérance (1); elle devrait s'étendre avec le

(1) On sait que l'Inde anglaise est divisée en trois présidences : Calcutta, Madras et Bombay ; chacune a un conseil et un gouverneur dont les pouvoirs s'exercent dans l'étendue

même effet à toutes les possessions anglaises de l'Inde. La responsabilité du gouverneur serait plus grande, mais la concentration des pouvoirs dans ses mains produirait unité de vues, célérité dans l'emploi des moyens, avantage réel pour l'expédition des affaires.

Ces observations sur le gouvernement anglais de l'Inde ont été dictées à leur auteur par le désir, bien légitime en lui, de voir s'affermir dans ces riches contrées, la souveraineté de la compagnie qu'il a long-temps servie de son épée et de ses talens; mais il faut convenir que si, dans son opinion, il a raison de se plaindre de l'administration de John Shore, celle de lord Wellesley a parfaitement répondu à ses voeux; car presque tous les actes de cette *administration brillante* sont des actes d'envahissement de territoire. C'est en effet pendant sa durée que la compagnie a augmenté du double ses possessions déjà si étendues. La moitié de la soubabie d'Oude, une partie du Dékhan, le Carnatic, les

---

de sa juridiction avec une indépendance absolue. Le président du conseil de Calcutta porte seulement le titre de gouverneur-général de l'Inde, ce qui ajoute peu à ses attributions. Il y a en outre un commandant en chef de la force militaire, qui ne reçoit guère que des invitations, non des ordres, du gouverneur-général.

Circars, les provinces d'Agra, d'Allahabad, de Délhy, le district de Surate, d'autres provinces encore sont tombées dans le domaine des possesseurs du Bengale. Je vais parcourir rapidement les événemens qui ont produit ce grand résultat, et faire en même temps mention de ceux qui ont eu lieu dans les provinces restées au pouvoir des naturels.

An 1800. Les Anglais avaient obtenu des empereurs mogols le droit de conserver une garnison dans Surate, sous le plausible prétexte de protéger leurs établissemens de la côte. Les anciens radjahs du pays avaient profité de la faiblesse de Schah-Alloûm pour rétablir leur autorité, tout en confirmant en faveur des Anglais les concessions qu'on leur avait faites. Ceux-ci se fatiguèrent d'un partage qui les gênait; ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour envahir le pouvoir tout entier, sans avoir l'air de commettre une usurpation. La mort du nabab la leur fournit: il ne laissait point d'héritiers directs. Ils firent nommer pour lui succéder un de ses parens, d'un esprit faible et timide; il s'appelait Nasser-Oddin. A peine ses droits, soutenus par les armes anglaises, eurent-ils été reconnus, qu'il fit avec la présidence de Bombay un traité d'alliance par lequel il céda aux Anglais l'administration militaire et civile de Surate et de son

territoire, se contentant de recevoir en échange une pension annuelle d'un lack de roupies, transmissible à ses héritiers.

Pendant que la compagnie gagnait vers l'occident une ville importante, une émigration considérable de l'Arakan venait à l'orient augmenter la population de Chittagong, au-delà des bouches du Gange. Cette émigration était causée par les vexations que le Birmah exerçait sur ses sujets d'Arakan. Il faisait en ce moment d'immenses préparatifs de guerre contre les Siamois qui de leur côté se disposaient à la défense, et les Arakanais, surchargés d'impôts et de levées, prenaient le parti de s'expatrier.

Vers le même temps il y eut quelques troubles dans la contrée voisine de Sérampour; ils s'étendirent jusqu'aux portes de Délhy. Un fakir, plus ambitieux encore que fanatique, avait rassemblé autour de lui une armée de bandits qui, sous couleur de servir l'islamisme, se livraient à toute sorte d'excès. Ce fakir, qui se faisait appeler sultan Schah, avait passé plusieurs années à la Mecque, et il se vantait d'avoir reçu du prophète la mission de chasser les Mahrattes de l'Hindoustan et d'y rétablir la foi musulmane. Pendant quelque temps la fortune parut d'accord avec ses discours; il vainquit un général mahratte et s'empara successivement de plu-

sieurs forts garnis d'artillerie. Déjà il menaçait la ville danoise. Le capitaine Smith accourut avec quelques bataillons; il rencontra le fakir sur le bord de la rivière Cauli-Nouddi, l'attaqua et le défit complétement. Il suffit pour cela de quelques décharges de mitraille. Sultan Schah voyant son armée rompue et dispersée au premier choc, ne tenta point de la rallier; il s'enfuit sans combattre et se retira chez les Sikhs.

Les Mahrattes furent plus heureux dans leur expédition contre le radjah de Jeypour qu'ils ne l'avaient été contre les bandes du fakir; mais ils ne durent la victoire qu'ils remportèrent sur le radjah qu'aux secours que les Anglais leur fournirent; les vaincus perdirent leur bagage et leur artillerie.

Cependant le gouverneur-général Wellesley préparait, par ses négociations, un traité qui devait lui donner dans la Péninsule des provinces nouvelles. Le Nizam du Dékhan s'était soumis au paiement annuel d'un subside; en échange de ce subside, destiné à l'entretien d'un corps auxiliaire de troupes anglaises dans Hydérabad, le Nizam fit l'abandon à la compagnie de tout ce qu'il avait acquis des anciennes conquêtes d'Hyder-Ali par les deux partages de 1792 et 1799. Le pays cédé produit un revenu de six

millions de roupies. La publication du traité (1) fut accompagnée de fêtes et de réjouissances; elle suivit de deux mois la fondation, dans Calcutta, d'un collége principalement destiné à l'étude des langues orientales.

L'année suivante ne fut pas moins féconde en événemens importans que celle qui venait de s'écouler. Une armée d'environ sept mille hommes fut envoyée de Bombay en Égypte sous les ordres du major-général Baird. Les Anglais voulaient avoir la gloire de ravir aux Français leur conquête; ils ne l'avaient point tenté, quand l'*heureux* général qui l'avait faite pouvait la défendre, ils ne l'avaient point tenté quand le brave Kléber, encore vivant, pouvait soutenir dignement l'honneur du nom français; ils le tentèrent quand l'armée eut perdu tous ses généraux, quand la main inhabile d'Abdallah-Menou eut semé la désorganisation dans ses rangs, quand la guerre et les maladies eurent emporté les trois quarts de nos troupes : les Anglais sans doute espéraient que la postérité leur tiendrait compte du succès, et qu'elle ignorerait combien il aurait peu coûté à leurs armes. An 1801.

Les Anglais ne fuyaient pas des triomphes fa-

(1) Ce traité est du 20 octobre 1800.

ciles. La ville de Fréderiksnagour, plus connue sous le nom indien de Sérampour, avait une faible garnison de cinquante ou soixante hommes. Les Danois, toujours en paix avec les naturels, modérés dans leurs entreprises et bornés aux soins de leur commerce, vivaient sans défiance et ne croyaient pas que la liberté de leur ville fût menacée parce que les feux de la guerre embrasaient l'Europe; ils se trompaient et les Anglais profitaient de tout : un nombreux détachement de la garnison de Calcutta partit sous les ordres du colonel Dickson et alla s'emparer de Sérampour qui ne fit et ne pouvait faire aucune résistance.

Peu de temps après cet événement, le gouverneur de Madras, Clive, auquel on devait déjà la possession du Bengale et du Bahar, fit la vaine cérémonie de proclamer et d'installer sur le trône du Carnatic le nabab Azof-oul-Dowla; mais deux mois s'étaient à peine écoulés, qu'effrayé des prétentions que firent voir des parens de l'ancien nabab, excités secrètement, dit-on, par les agens même de l'Angleterre, il ne crut pouvoir se sauver du danger imaginaire qu'on avait soin d'exagérer à ses yeux que par un traité d'alliance (1) ou plutôt d'asservissement avec ceux

(1) Daté du 31 juillet.

qu'il regardait comme ses amis et ses protecteurs. Par ce traité il se dépouilla en faveur de la compagnie de toute espèce d'administration, et pour le titre de nabab qu'il conserva et le revenu de quelques districts ajoutés à son titre, il céda aux Anglais la possession de ses villes, la perception de l'impôt, la nomination aux emplois, en un mot tous les attributs de l'autorité souveraine.

Un traité du même genre (1) mit sur la fin de l'année au pouvoir des Anglais une bonne partie de la riche province d'Oude. Comme cette acquisition a donné lieu par la suite à une accusation grave contre lord Wellesley et à de violens débats au parlement d'Angleterre, je crois devoir faire connaître les faits qui l'ont précédée.

Le nabab-vizir (2) Azof-oul-Dowla livré à la débauche et au goût des plaisirs les plus infâmes, et négligeant pour eux tous les soins de l'administration, s'était rendu extrêmement odieux à ses sujets; ses provinces même restaient exposées sans défense à l'invasion des Abdallis. Les

(1) Du 10 novembre.

(2) On se souvient que Soujâh, tout en se déclarant indépendant dans sa soubabie d'Oude, avait gardé le titre de vizir de l'empire; il le transmit à son successeur, qui est souvent désigné par le nom de nabab-vizir.

Anglais usant du droit d'intervention qu'ils s'étaient arrogé dans les affaires des gouvernemens alliés, invitèrent plusieurs fois le nabab à réformer les abus qui naissaient de sa conduite et surtout à mettre ses frontières en état de repousser l'agression ennemie. Le gouverneur-général se rendit même à Loucknow pour exercer une influence plus active; tout ce qu'il put obtenir d'Azof-oul-Dowla, ce fut qu'il recevrait à sa solde deux régimens anglais de cavalerie; Azof mourut peu de mois après cet accord (en 1797). La haine que ce prince avait toujours eue pour les membres de sa famille l'avait porté à s'attacher par l'adoption un grand nombre d'enfans étrangers; pour y parvenir, il faisait enlever des femmes enceintes qu'il enfermait dans son harem; souvent les maris lui vendaient leurs épouses; quelquefois il se contentait d'acheter les enfans à naître. Mirza-Ali, qu'il avait introduit dans sa famille par cette voie, fut déclaré son héritier et son successeur. Cette élection fut d'abord attaquée par Sadoul-Ali, frère aîné du défunt; mais ses prétentions échouèrent par la protection dont les Anglais entourèrent les droits de Mirza.

Celui-ci, peu reconnaissant, tenta dès les premiers jours de se soustraire à la tutelle anglaise. Houssein-Reza-Khan, son ministre, était dévoué au gouverneur-général; Mirza diminua son pou-

voir, et n'osant rompre ouvertement avec lui, il arma plusieurs fois des assassins contre sa vie; mais Houssein était sur ses gardes, il sut la garantir de tous les dangers qui la menacèrent. Mirza montra plus de vices encore que son prétendu père, et comme il ne tenait aucun compte des remontrances ni des reproches, le gouverneur-général se rendit pour la seconde fois à Loucknow. Mirza prévoyant qu'il s'agirait de restreindre et peut-être même d'anéantir son autorité, avait eu soin de faire entrer des troupes dans sa capitale; il pensait que ses profusions précédentes lui répondraient de leur fidélité; mais cette précaution lui fut inutile; l'ascendant des Anglais l'emporta et les soldats du nabab ne firent aucun mouvement.

Plusieurs conférences eurent lieu entre lord Wellesley, le ministre Houssein, la bégoum douairière et d'autres personnages. Il y fut établi que le nabab Mirza était fils d'un homme du peuple, et qu'Azof l'avait acheté pour cinq cents roupies. La naissance de tous les autres enfans d'Azof fut pareillement soumise à une enquête, et l'on obtint à peu près les mêmes résultats. Il fut alors décidé qu'aucun d'eux n'avait droit à la couronne; en conséquence, le nabab Mirza fut déposé, et Sadout-Ali élu et proclamé à sa place (le 21 janvier 1798). Par un traité conclu le même

jour, il fut convenu que les Anglais auraient dans Oude une armée de dix mille hommes effectifs et que le nabab payerait tous les ans à la compagnie pour cet objet la somme de neuf cent douze mille livres sterling. Une clause du même traité renfermait la cession définitive aux Anglais de la ville d'Allahabad et l'allocation d'une somme pour en réparer les fortifications; le nabab s'obligea de plus à payer douze lacks de roupies pour les frais de son rétablissement (apparemment le voyage de son excellence de Calcutta à Loucknow); à faire une pension de cent cinquante mille roupies au nabab déposé, et à entretenir convenablement les autres enfans supposés d'Azof-oul-Dowla. Mirza-Ali se retira à Bénarès.

Le nouveau nabab essaya de réformer les abus de son gouvernement; mais il ne voulait pas plus que son prédécesseur Mirza rester subordonné à l'intervention étrangère. Il attacha auprès de Houssein-Reza un officier dévoué, chargé de le surveiller; il ne tarda pas à se convaincre de la partialité de ce ministre pour les intérêts de la compagnie, et prenant prétexte de la marche de Zéman-Schah prince des Abdallis vers ses frontières septentrionales, il imputa cet événement à son incapacité, lui ôta par ce motif la plus grande partie de ses attributions et prit sur

lui-même les soins du gouvernement. Les Anglais qui craignaient cette invasion, moins pour le nabab d'Oude que pour leurs propres provinces, envoyèrent à Loucknow un corps de troupes considérable. Cette mesure fut d'autant plus utile qu'un nouveau danger menaçait la soubahbie.

Mirza-Ali s'agitait sourdement à Bénarès. Des mécontens de Loucknow vinrent lui offrir leur secours; quelques zémindars du pays se joignirent à eux, et Mirza conçut l'espérance de recouvrer sa couronne, mais ses intrigues furent éventées; le gouverneur-général lui envoya l'ordre de se rendre à Calcutta. Alors, jetant le masque, Mirza fit assassiner le résident anglais de Bénarès et quelques personnes de sa suite, et il se sauva, suivi de ses partisans, dans le bois de Bhotoual. Deux bataillons furent envoyés contre lui par Sadoul-Ali; mais le premier bataillon tout entier passa dans ses rangs; le second fut contraint de se retirer. Mirza se voyant à la tête d'environ neuf mille hommes ne délibéra pas long-temps sur ce qu'il devait faire : il entra dans la soubahbie par la plaine de Gourakpour. Ses bandes ne tinrent pas contre les troupes anglaises; Mirza, presque seul, chercha un asile dans les états d'un radjah radjepout qui, peu de temps après, le livra aux Anglais; ceux-ci l'en-

fermèrent dans le fort William où il fut étroitement gardé.

Les Abdallis, informés des préparatifs immenses que les Anglais avaient faits pour défendre les terres du nabab, renoncèrent à l'invasion qu'ils étaient sur le point d'effectuer, et ils retournèrent dans le Kaboul où des troubles sérieux commençaient d'ailleurs à se faire sentir.

La retraite des Abdallis était due aux Anglais. Ce nouveau bienfait en légitimant aux yeux du peuple leur *protectorat*, ajoutait un chaînon à la chaîne qui pesait déjà sur Sadoul-Ali; et plus la puissance de ces alliés trouvait l'occasion de se développer, plus il voyait s'éloigner l'espérance qu'il avait eue de secouer le joug. Il en conçut tant de mécontentement qu'il résolut d'abdiquer en faveur de son fils encore enfant. Il en fit faire la proposition au gouverneur-général par le résident de Loucknow; la compagnie aurait eu la régence durant la minorité. Le gouverneur-général refusa l'administration *temporaire* d'Oude; il exigeait une cession perpétuelle, sous l'offre d'allouer pour l'entretien du nabab-vizir et de sa famille une somme annuelle suffisante. Le nabab à son tour refusa; mais les désagrémens qu'on lui fit éprouver devinrent si insupportables qu'il ne tarda pas à renouveler ses propositions; les Anglais facilitèrent l'arrangement en

bornant leurs demandes à la cession d'une portion de territoire. Sadoul-Ali résista quelque temps, mais il finit par souscrire à ces prétentions : les provinces cédées produisaient un revenu net d'environ quatorze millions de roupies. Pour dédommager le nabab de cet immense sacrifice, la compagnie prit l'engagement de le protéger et de le défendre contre tous ses ennemis. Le malheureux nabab essaya d'oublier ses chagrins dans un pieux pélerinage; il partit pour la Mecque.

La fortune favorisait alors les Anglais : à peine quelques mois s'étaient-ils écoulés qu'on apprit que des préliminaires de paix (1) avaient été signés à Londres entre la France et l'Angleterre; les souverains de Calcutta se consolèrent de la clause qui les obligeait à restituer toutes les colonies par celle qui leur faisait garder l'île espagnole de la Trinité et les possessions hollandaises de Ceylan; on célébra cet événement par des réjouissances publiques. Elles furent troublées à Bombay par un accident funeste qui aurait pu avoir des conséquences fâcheuses. Un ambassadeur persan, Hadji-Khoulil-Khan, venait d'arri- An 1802.

(1) Du 1er octobre 1801, confirmés par le traité d'Amiens du 27 mars 1802.

ver dans cette ville. La présidence lui fit la plus brillante réception, et pour l'honorer davantage elle lui donna une garde de cypayes. Une rixe vint à s'élever entre les gens de l'ambassadeur et quelque soldat de la garde; elle prit même le caractère le plus sérieux puisque de part et d'autre on courut aux armes. Hadji se présenta au milieu des mutins pour apaiser la querelle; il reçut un coup de feu qui le blessa mortellement. Les autorités de Bombay prirent sur-le-champ toutes les mesures capables de satisfaire la cour de Perse et de prévenir une rupture; de son côté le gouverneur-général, partageant la sollicitude des membres de la présidence de l'ouest, fit les plus grands efforts pour maintenir la paix entre les deux nations.

La conservation des relations amicales entre Ispahan et Calcuta paraissait alors d'autant plus importante, que les Français semblaient exercer une assez grande influence à la cour de Perse, et que tout annonçait une guerre prochaine avec les Mahrattes et le fameux Rao-Scindiâh. Mahadji-Scindiâh son prédécesseur avait eu à son service un officier savoyard nommé de Boigné; cet officier avait organisé dix-huit bataillons à l'européenne; il leur avait donné des chefs européens, principalement français. Un corps assez nombreux de cavalerie avait reçu une organisation

du même genre. De Boigne était devenu le généralissime de Scindiâh, qui non-seulement lui avait confié la garde de l'empereur Schah-Alloûm et l'administration principale des affaires, mais lui avait cédé pour l'entretien de son corps d'armée le revenu de plusieurs provinces s'élevant à la somme de seize cent trente-deux mille livres sterling. Aussi avait-il porté son infanterie jusqu'à trente-huit mille hommes, et sa cavalerie jusqu'à huit mille, sans parler de l'artillerie qui était nombreuse et bien servie. Peu de temps avant la mort de Mahadji, de Boigne demanda et obtint son congé : il voulait aller jouir de sa fortune en Europe; mais avant de partir, il mit à sa place un officier français nommé Perron, qui n'avait qu'une instruction commune mais que la nature avait créé général d'armée. Perron acquit la confiance entière de Dowlat-Rao-Scindiâh, fils adoptif et successeur de Mahadji. Rien de ce qui concernait l'armée et les relations extérieures ne se faisait que par le conseil de Perron; l'armée mahratte, toute commandée par des officiers français, était pour ainsi dire devenue une armée française. Ce qui augmentait le danger aux yeux des Anglais, c'étaient les rapports fréquens qui s'établissaient entre le roi de Perse et le prince mahratte; d'un autre côté on ne pouvait guère se méprendre sur les intentions de ce dernier, pro-

nonçant l'expulsion de tous les officiers anglais qui servaient dans ses rangs. Cette mesure, prise par Scindiâh vers le milieu de l'année, fut considérée par le gouverneur-général comme un acte véritable d'hostilité; et le résident anglais d'Oujein (1) le confirma par ses rapports secrets dans cette opinion, ce qui devint probablement la source de ses succès, parce que prévoyant la guerre il se prépara de bonne heure à la soutenir.

---

(1) La ville d'Oujein, ancienne capitale du célèbre Vicramaditya, était devenue celle du Scindiâh. Mahadji y avait fait construire le fort de Behroghour; il y fit sa résidence ordinaire. Un peu au-dessus de ce château, sur la rivière de Siséra, on remarque un édifice très-singulier. C'est un palais bâti dans un canal creusé à côté de la rivière, et comme on peut le penser d'un aspect très-sombre. Tous les appartemens se trouvent au niveau de l'eau qui baigne toute l'enceinte. Dans la saison des pluies, l'édifice entier est sous l'eau; mais il est si solidement construit que depuis environ trois cents ans qu'on lui donne, il résiste sans recevoir le moindre dommage à ces inondations périodiques. On dit qu'un prince du Malava, Nadir-oul-Dien-Gighi qui s'empara du trône d'Oujein, avait l'habitude de prendre beaucoup de mercure, substance à laquelle les habitans de l'Inde attribuent les propriétés les plus merveilleuses; ce qui l'avait tellement échauffé que ne pouvant supporter la température ordinaire, il avait fait construire cet édifice pour l'habiter durant la saison des chaleurs.

Les Anglais venaient de perdre un précieux auxiliaire qu'ils auraient pû opposer au général Perron : c'était un aventurier irlandais nommé George Thomas, qui par son activité, son courage et ses talens, était parvenu à se faire souverain d'un petit état au milieu des régions mahrattes. Simple matelot à son arrivée dans l'Inde, il s'était mis successivement au service de plusieurs princes mahrattes. L'un d'eux lui donna quelques terres; il s'y rendit indépendant; il devint même assez fort pour attaquer avec succès les Sickhs du Penjâb. Il avait formé des établissemens sur le Satalége, et il s'était même fortifié dans Hamsi, à trente-cinq lieues environ à l'ouest de Délhy. L'accroissement trop rapide de son pouvoir donna de la jalousie et de l'inquiétude aux Mahrattes : ils lui firént la guerre. Ne pouvant le vaincre, ils eurent recours à la corruption. Ses troupes se vendirent : George Thomas s'enferma dans Hamsi avec une poignée de soldats fidèles. Les Mahrattes lui offrirent cinquante mille roupies et la liberté de se retirer où il voudrait. L'impossibilité où il se voyait de pouvoir opposer une longue défense le força d'accepter cette offre.

Malgré tous ses embarras politiques, lord Wellesley ne négligeait point l'administration intérieure; une école militaire fut établie par ses

soins à Calcuta; des dispositions furent prises pour réformer parmi les Hindous quelques coutumes cruelles, fruit de leurs funestes superstitions, en évitant toutefois de heurter trop ouvertement leurs préjugés religieux. La plus remarquable de ces mesures philosophiques fut l'ordonnance de Calcuta, du mois de mars de cette année, par laquelle fut déclaré coupable de meurtre et punissable comme tel, tout individu qui aurait abusé sur un autre individu de sa force physique ou de son ascendant moral pour le porter à faire le sacrifice de sa vie. Ces dispositions prohibitives et pénales furent rendues nécessaires par le grand nombre d'enfans que des parens religieusement barbares sacrifiaient au Gange en les noyant dans le fleuve.

An 1803. Cependant le traité d'Amiens recevait son exécution dans l'Inde, et les Anglais, maîtres des possessions hollandaises de Ceylan, faisaient voir par le soin qu'ils avaient de fortifier leurs places nouvelles et d'y mettre des garnisons, qu'ils avaient l'intention de s'y maintenir, non-seulement contre les naturels mais encore contre les Hollandais, dans le cas où la guerre éclaterait de nouveau. Bientôt même ils songèrent à étendre leur domination sur l'île entière, et sous les pretextes les plus frivoles ils firent la guerre au roi de Candi. Les Chingulais, battus et chassés

de leurs postes, abandonnèrent la ville et se sauvèrent avec leur prince dans les montagnes. Les Anglais occupèrent Candi, mais ce ne fut pas pour long-temps; les naturels revinrent en force, massacrèrent la faible garnison que le général anglais y avait laissée, reprirent leurs anciennes positions et menacèrent même les villes anglaises de la côte (1).

Une lutte non moins opiniâtre s'était engagée entre les Anglais et les habitans de quelques districts cédés de la Soubahbie d'Oude. Ceux-ci avaient refusé de recevoir de nouveaux maîtres, et puisque le nabab-vizir renonçait à régner sur eux, ils voulaient recouvrer leur indépendance. Le radjah de Sasni et Bidjegour se mit à la tête des mécontens ou des rebelles, et il triompha d'abord de quelques détachemens anglais envoyés contre lui. Bougount-Sing (c'était le nom de ce radjah), fier de ce premier succès, travailla aussitôt à faire de ses places fortes autant de retraites sûres, d'où il pût braver tous les efforts des Anglais en cas de revers. Cette précaution lui servit peu; le général Lake fut chargé de sou-

(1) Cette guerre de Ceylan fut longue et cruelle. Ce ne fut qu'au bout d'environ trois ans, après beaucoup de ravages, de dévastations réciproques et de sang versé que les Anglais firent la paix avec le roi de Candi.

mettre ce pays, et il s'acquitta de cet ordre avec autant de zèle que de bonheur. Les rebelles, contraints de se renfermer dans Sasni, n'opposèrent qu'une courte résistance. Se voyant sur le point d'être forcés dans leur dernier asile, ils l'évacuèrent pendant la nuit, le radjah à leur tête. Lake envoya quelque cavalerie à leur poursuite; mais ils avaient déjà gagné les montagnes, et il fut impossible de les joindre. C'était ainsi que le général Lake préludait aux brillantes victoires qui, cinq ou six mois plus tard, devaient arrêter pour toujours les progrès gigantesques de la puissance mahratte.

Au surplus, les circonstances semblaient préparées par la fortune pour amener ce résultat, car d'un bout à l'autre l'Inde était divisée en deux partis toujours en guerre, les Hindous et les Musulmans. Les uns et les autres étaient à leur tour dominés par des factions plus ou moins puissantes et presque toujours ennemies. Il existait dans le nord une ligue de plusieurs radjahs contre les Mahrattes, quoiqu'ils fussent Hindous comme eux; le radjah de Jeypour, chef de cette ligue, fut assassiné. Les Mahrattes eux-mêmes ne s'accordaient pas mieux. Chaque chef puissant ne reconnaissait guère dans le Peischouâh qu'une suprématie de nom. Scindiâh et Holkar vivaient dans une grande indépendance; de plus,

ils se regardaient l'un l'autre avec une jalousie extrême. Chacun voulait exercer à la cour de Pounâh la première influence. Scindiâh semblait en ce moment l'avoir usurpée, et non-seulement cela lui donnait Holkar pour ennemi, mais encore il soulevait ainsi contre lui l'orgueil du peischouâh ; celui-ci favorisait en secret tous les complots qui se tramaient pour abattre son pouvoir, ou même pour le renverser du trône en lui ôtant la vie. Une conjuration de ce genre fut découverte et déclarée par le colonel Sutherland, commandant anglais à la station de Pounâh. La mort de Ballaji, surnommé Nana-Fournavèse, ministre du Peischouâh, délivra Scindiâh d'un ennemi dangereux.

Les Patans de Rottagour et les Sickhs de Lahore se faisaient aussi une guerre opiniâtre. Roujeit-Sind, radjad de Bhourtpour, obtenait des triomphes sur les premiers, mais la révolte éclatait dans ses propres états et le forçait à n'employer ses armes que pour sa propre défense. Dans le midi, la paix n'était point troublée par les discordes civiles, mais le gouvernement passait des mains d'un prince faible en celles d'un prince plus faible encore. Le nizam venait de mourir, il avait pour successeur son fils Mirza-Secunder-Jah, avec qui montaient sur le trône la paresse et l'inexpérience. Ainsi les Anglais ne

voyaient autour d'eux aucune grande puissance qui pût faire avorter les desseins de leur politique ambitieuse; les Mahrattes, seuls capables de résister, étaient désunis. Seulement sur la côte du nord-ouest, au-dessus de Bombay, il existait des tribus audacieuses qui s'étaient adonnées à la piraterie, infestaient les mers jusqu'aux rivages de l'Afrique, s'emparaient des vaisseaux marchands qui voyageaient sans escorte, et faisaient le plus grand tort au commerce. Une expédition fut préparée à Bombay; elle eut un succès complet; la flotte des pirates fut entièrement détruite, et le fort de Batte, leur principal repaire, ruiné de fond en comble. Dans le même temps la présidence de Bombay négociait avec le radjah de Travancore qui avait laissé voir des dispositions peu amicales, et elle obtenait du radjah Anound-Rao, qui possédait une partie du Guzzerat, la cession de plusieurs districts et du port de Rotta-Blava, sur le golfe de Cambaye.

Cependant le Mahratte Scindiâh prenait une attitude menaçante; les Anglais demandaient en vain des explications par l'organe de leur résident à la cour de ce prince; il ne répondait que par des phrases évasives. Le gouverneur général s'attendait à la guerre; on peut dire même qu'il la désirait; et ne voulant pas être prévenu par les ennemis, il mit quatre armées sur pied,

afin que leurs opérations sur quatre points différens pussent tenir divisées les forces des Mahrattes. Avant de suivre ces armées dans leur marche, il est bon de jeter un coup d'œil rapide sur les événemens antérieurs, ainsi que sur les causes de cette guerre que, avec moins d'ambition, les Anglais n'auraient certainement pas entreprise.

Scindiâh n'était pas plus tôt monté sur le trône que, jeune, plein d'ardeur, de courage et de grandes vues, chef d'une armée nombreuse et disciplinée qui devait lui donner l'avantage sur tous ses rivaux, il tâcha d'acquérir à la cour du peischouâh une influence exclusive; on prétend qu'il n'aspirait pas à moins qu'à devenir souverain de tous les états mahrattes. Les Anglais qui de leur côté voulaient dominer à Pounâh, ne virent dans le prince mahratte qu'un ennemi d'autant plus à craindre que son armée, commandée et dirigée par Perron et des officiers français, était animée contre eux d'un esprit de ressentiment et de haine qui triplait ses forces. L'expulsion des Anglais qui servaient dans les troupes de Scindiâh ne pouvait manquer, dans ces circonstances, d'amener une rupture. Toutefois pour laisser croire aux Européens, principalement aux Français, qu'ils ne faisaient la guerre à Scindiâh qu'avec une cause suffisante, ils voulurent attendre une occasion où ils pussent dire

qu'ils ne commençaient les hostilités que pour des intérêts légitimes : ils l'auraient fait naître, si la fortune ne la leur avait pas présentée.

Holkar, chef des Mahrattes d'Indore, n'avait point vu sans envie l'accroissement de pouvoir du prince d'Oujein. Il résolut dans son cœur de lui faire une guerre à outrance; mais, avant de s'engager dans la lutte, il tâcha, pour la soutenir avec avantage, d'organiser son armée à l'européenne : ses largesses lui procurèrent un assez bon nombre d'officiers français, hollandais, anglais et portugais. La plus grande partie des Européens qui avaient servi dans un corps de quatorze mille hommes que les Français avaient formé à Hydérabad et que les Anglais détruisirent sans coup férir en semant la discorde entre les soldats et les officiers, entrèrent dans les rangs de Holkar. Celui-ci aurait désiré entraîner à une ligue armée contre son rival Scindiâh, Boundslâh du Bérar, chef des Mahrattes d'orient, Guikouar le plus puissant prince du Guzzerat, et le peischouâh lui-même. Mais Boundslâh effrayé par la chute récente de Tippou ne voulut pas rompre avec les Anglais; Guikouar fit avec eux un nouveau traité par lequel il promit de rester neutre, et le peischouâh, indécis, irrésolu, craignant également l'ambition de Holkar, le pouvoir croissant de Scindiâh et l'intervention étran-

gère d'un peuple qui finissait par se rendre maître partout où il était reçu, attendait pour se décider que la fortune se fût déclarée en faveur de quelqu'un des prétendans. La conduite ouvertement hostile de Holkar le força de prendre un parti.

Ce dernier avait déclaré la guerre à Scindiâh; mais après quelques escarmouches avec les troupes d'Oujein, changeant soudain le plan de ses opérations, il se dirigea vers Pounâh à marches forcées, dans l'intention d'y détruire d'un seul coup le crédit de Scindiâh et de s'emparer de l'autorité. Scindiâh se hâta d'envoyer une armée au secours de cette ville, et les troupes du peischouâh se joignirent aux siennes. Une action générale eut lieu en octobre (1802), presque sous les murs de la ville; Holkar fut vainqueur. Le peischouâh s'était retiré dans la forteresse de Mhurt (1). A la nouvelle de cet échec, il se détermina à rechercher l'alliance des Anglais qu'il avait d'abord refusée, et ceux-ci accueillirent avec une secrète joie les propositions qu'il leur fit de le secourir. On assure que le peischouâh qui naturellement aimait peu les Anglais, ne se décida pas à traiter avec eux, sans avoir consulté provisoirement le *Déo* ou Dieu vivant de Pou-

(1) Dans le Konkan.

nâh (1). La réponse du prophète au peischouâh fut favorable aux Anglais.

Le major-général Wellesley reçut l'ordre de marcher immédiatement sur Pounâh avec toutes les troupes qui se trouvaient dans le Mysore; celles du Dékhan, avec les bataillons auxiliaires que le nizam devait fournir, passèrent aussi sous les ordres de cet officier. Cependant Holkar était

---

(1) Ce Déo réside à Chinchoura, non loin de la capitale ; il y a un temple dont il est le dieu et le ministre. Le peuple regarde cet homme comme le descendant de celui en qui s'incarna le dieu Gonpoutti ; les brahmines et les gens plus instruits disent simplement qu'il y avait (l'an 1640 de l'ère vulgaire) un brahmine vivant dans la contemplation et l'abstinence. Le dieu Ganésha, ajoutent-ils, se manifesta à lui et se laissa même toucher, ce qui communiqua au brahmine une partie de l'essence divine ; le don des miracles et la faculté de prédire l'avenir lui furent donnés de même qu'à ses descendans jusqu'à la septième génération.

Le premier Déo s'appelait Mouraba-Gossein. Il a eu pour successeurs Chinto-Mun Ier, Narrain, Chinto-Mun II, Dourni-Dour, et Gabaji qui a hérité de la divinité en 1770. Celui-ci l'a transmise à son fils Baoua, qui est une espèce d'idiot ; c'est dans Baoua qu'elle doit s'éteindre. Les bramines même qui le voient si peu semblable à un Dieu, disent que le don divin s'est affaibli de génération en génération. Le Déo a un revenu de quarante mille roupies, dont une grande partie est levée sur la crédulité publique.

entré dans Pounâh sans éprouver de résistance, et prétendant que la fuite du peischouah emportait abdication, il élut et fit reconnaître à sa place Amrout-Rao, prince de la famille royale, qu'il attacha ainsi à ses intérêts; dans le même temps, il tentait de se réconcilier avec Scindiâh qui, de son côté, préférait l'alliance d'Holkar à l'amitié des Anglais. Toutefois quand il eut appris que Wellesley s'avançait rapidement, il laissa dans Pounâh Amrout avec quinze cents hommes, et il se remit en campagne plutôt pour éviter d'en venir aux mains que pour offrir le combat à ce nouvel ennemi. Amrout n'entreprit pas de défendre la ville; il se sauva en toute hâte après y avoir mis le feu. Les Anglais arrivèrent à temps pour l'éteindre. Des exprès furent immédiatement expédiés au peischouah qui fut ramené et rétabli dans sa capitale.

En leur qualité d'alliés et défenseurs du peischouah, les Anglais ouvrirent des négociations avec Scindiâh par le canal de M. Collins leur résident; loin de se prêter à ces avances, Scindiâh pressait Boundslâh de s'unir à lui contre ces ambitieux Européens qui, disait-il, prétendaient dicter des lois aux Mahrattes. En cherchant à gagner le radjah du Bérar, Scindiâh avait un double but; il savait par son général Perron qu'on attendait à Pondichéry l'amiral Linois, et l'on croyait que

cet amiral amenait des officiers et des troupes qui viendraient renforcer les Mahrattes, et pourraient aisément pénétrer dans le Bérar : c'était donc sur un double secours qu'il comptait. Il fut trompé dans une partie de son attente. Les Anglais, informés de l'apparition de Linois, gardèrent si bien les côtes et les alentours de Pondichéry qu'il fut impossible aux Français débarqués de sortir de la ville. Il arriva même que la nouvelle de la rupture du traité d'Amiens étant survenue, Pondichéry fut assiégé et pris bientôt après; tous les Français qui venaient d'Europe furent faits prisonniers de guerre.

Scindiâh n'en persista pas moins dans ses projets; il eut avec le radjah du Bérar une entrevue dont les résultats furent de le décider à la guerre, et non-seulement les deux princes s'y préparèrent en convoquant toutes leurs troupes, mais ils envoyèrent des émissaires à plusieurs autres chefs mahrattes pour les exciter à prendre les armes contre l'ennemi commun. Instruit de toutes ces manœuvres, M. Collins quitta la cour de Scindiâh. Le gouverneur-général ne resta pas oisif; j'ai dit qu'il avait formé quatre armées. La première, dans le Dékhan sous les ordres du major-général Wellesley, consistait en une vingtaine de mille hommes sans compter des corps de réserve stationnés en divers lieux; dans ce nombre

étaient comprises les troupes auxiliaires du nizam. La seconde, dans le Guzzerat, prit position sur la Tapti au-dessus de Surate; elle obéissait au colonel Murray. La troisième, commandée par le colonel Campbell, devait agir dans le Kuttack, province dépendante du Bérar; elle n'avait que des soldats d'élite. La quatrième, confiée au commandant en chef Lake, se dirigea vers le nord. Ce général avait dans ses instructions l'ordre 1° de détruire l'établissement prétendu français du général Perron; 2° d'étendre les limites du territoire de la compagnie jusqu'à Délhy et Agra, ces deux villes incluses; 3° de rendre au vieil empereur Schah-Alloûm une liberté illusoire dont il ne pouvait plus jouir; 4° de former des alliances avec tous les petits princes dont les domaines s'étendaient sur la rive droite de la Djumna, depuis Joinagor jusqu'au Bondelcond; 5° d'ajouter cette dernière province aux possessions britanniques, afin de former un rempart à Bénarès contre les incursions mahrattes.

Les hostilités commencèrent vers les premiers jours du mois d'août. Décrivons en peu de mots les opérations des quatre armées.

Wellesley ouvrit la campagne par le siége et la prise d'Ahmednagour, d'où il se dirigea vers Aurengabad. Scindiâh qui commandait en personne de ce côté, évitant la rencontre de l'armée

anglaise, tenta de se porter par un long circuit sur la capitale du nizam. Les Anglais le suivirent de près et l'atteignirent non loin du village d'Assye, entre Bokerdren et Jaffierabad. Malgré la supériorité du nombre, les Mahrattes essuyèrent une défaite complète; douze cents d'entre eux restèrent morts sur le champ de bataille; presque tous leurs bagages, leurs munitions et quatre-vingt-dix-huit pièces d'artillerie tombèrent aux mains des Anglais. La ville de Bourhanpour ouvrit immédiatement ses portes; le fort d'Assirghour fut enlevé d'assaut. Une seconde victoire remportée dans la plaine d'Argoum entraîna la perte de Gaouilphour, l'une des plus fortes places du Bérar. Boundslâh épouvanté se hâta de demander la paix sans attendre le consentement de Scindiâh : il l'obtint par des sacrifices. Le traité fut conclu vers le milieu du mois de décembre; ce prince déclara renoncer à l'alliance de Scindiâh ainsi qu'au droit de recevoir à son service des étrangers, des Français surtout, et pour indemniser les Anglais des frais de la guerre, il leur céda à perpétuité le Kuttack, Balazor et plusieurs districts de l'ouest.

Pendant que le major-général obtenait ces brillans avantages, les autres armées n'étaient point restées dans l'inaction. Le colonel Harcourt, successeur du colonel Campbell qui était

malade, avait envahi le Kuttack et pris la plus grande partie de ses villes. Les pluies et la dégradation des chemins ne retardèrent que de quelques jours la marche des troupes; la capitale se rendit à discrétion; le fort de Baraboutti qui voulut se défendre fut pris et démantelé; la garnison rendit les armes, et les brahmines de la grande et fameuse pagode de Jaghernaut, craignant le même sort pour leur temple, envoyèrent des députés aux Anglais pour qu'ils vinssent prendre possession de ce poste important, d'où les Mahrattes qui le gardaient se retirèrent à leur approche.

Dans le Guzzerat, les triomphes n'étaient pas moins rapides. Un détachement de l'armée de Murray emportait d'assaut le fort de Baroach, tandis que d'autres corps s'emparaient de Pouhangour et de Champanir. En moins de deux mois Scindiâh se trouvait dépouillé de toutes ses possessions du Guzzerat, et l'armée victorieuse pouvant manœuvrer sans obstacle sur ses derrières, menaçait de couper ses communications avec sa capitale et même avec l'armée de Perron.

Mais c'était surtout dans le nord et contre cette armée, dernière ressource de Scindiâh, que se portaient les plus grands coups; dans une campagne courte mais féconde en grands résultats, le général Lake et sa petite troupe se couvrirent

de gloire. Ce fut le 7 août que, muni par le gouverneur-général de pouvoirs illimités, lord Lake partit de son cantonnement de Cawnpour, et se dirigea vers les positions qu'occupaient les Mahrattes. Le général Perron avait établi sa principale place d'armes dans Allighour, forteresse qui s'élève au milieu d'une plaine découverte, et dont l'enceinte, flanquée de plusieurs bastions, se trouve environnée d'un fossé large de cent à deux cents pieds, profond de trente, ayant dix pieds d'eau dans le fond. Cette forteresse n'avait qu'une seule entrée à laquelle on parvenait par une chaussée longue et étroite: un pont-levis en ce lieu aurait rendu ce fort imprenable. Les troupes de Perron, consistant à peu près en vingt mille hommes dont le quart était de cavalerie, campaient dans une position très-avantageuse entre Allighour et la ville de Coël; elles étaient en outre protégées sur leurs derrières par un marais et plusieurs villages qu'on avait fortifiés.

Lord Lake fit en arrivant les dispositions d'attaque, et sans laisser presque à ses troupes le temps de prendre haleine, il se porta sur Coël afin de prendre en flanc l'armée ennemie. Mais, par un événement qu'on n'aurait pu prévoir, les Mahrattes ne soutinrent pas même le premier choc, et après qu'ils eurent eu fait une décharge de

mousqueterie, ils se retirèrent ou plutôt s'enfuirent avec précipitation, laissant les Anglais étonnés de leur facile victoire. La ville de Coël se rendit immédiatement; Allighour fut enlevé dans une heure. Une colonne anglaise s'avança par la chaussée, culbuta les Mahrattes, parvint aux portes de la forteresse, les enfonça sous un feu très-vif à coups de canon et à coups de hache, et força la garnison à poser les armes. Ce qui dut paraître plus extraordinaire encore que le succès qu'on venait d'obtenir, ce fut le message envoyé par Perron à lord Lake. Perron faisait dire au général anglais qu'à compter de ce jour, il avait cessé d'être au service de Scindiâh qui l'avait remplacé par un autre général; il ajoutait que dans ces circonstances, et l'ordre de Scindiâh étant connu de l'armée, il ne pouvait compter ni sur ses officiers ni sur ses soldats, ni par conséquent entreprendre de résister; il finissait par demander la permission de passer à Loucknow avec sa famille, ses biens et quelques officiers de sa suite. Lake accéda volontiers à sa demande, et lui accorda même une escorte (1) pour le protéger dans sa retraite.

---

(1) Plusieurs écrivains anglais conviennent que les allégations de Perron étaient vraies, de sorte que ce fut précisé-

L'armée anglaise ne tarda pas à se diriger vers l'ancienne capitale de l'empire mogol; elle y arriva le 11 septembre; quelques escarmouches peu importantes avec des partis mahrattes avaient à peine retardé sa marche. On était presque sous les murs de Délhy, quand une armée de dix-neuf mille hommes, sous les ordres du Français Bourguien qui succédait à Perron, se montra tout d'un coup rangée en ordre de bataille. Les Anglais n'étaient que cinq mille, mais presque tous Européens. L'action fut vive, longue et meurtrière. La cavalerie anglaise fut d'abord repoussée, et les Mahrattes comptant sur la victoire sortirent de leurs retranchemens pour la poursuivre; ils traînèrent même leurs canons après eux. Ce fut une faute dont Lake sut profiter. Se mettant lui-même à la tête d'un régiment, il fit une charge si vive qu'il rompit la ligne ennemie; dès ce moment la bataille fut gagnée; les Mah-

---

ment au moment de la crise que Scindiâh, égaré par de faux rapports, par ses propres soupçons ou par tout autre motif, destitua le général qui depuis tant d'années possédait sa confiance. Perron se plaint dans son message de l'ingratitude de ses officiers, il craint de s'en voir trahi; cela fait supposer qu'il avait été desservi par eux auprès de Scindiâh. Quoi qu'il en soit, jamais prince ne prit de mesure plus intempestive, ni plus fatale à ses intérêts.

rattes découragés se débandèrent, trois mille furent tués; leur artillerie, leurs caissons, leur bagage, tout fut pris par les Anglais. Bourguien et une grande partie de ses officiers, désespérant sans doute des affaires des Mahrattes, se rendirent prisonniers.

La possession de Délhy fut le prix de la victoire. Le vieil empereur Schah-Alloûm recouvra sa liberté. Lake alla le voir et reçut ses remercîmens (1). Il le trouva dans un état de faiblesse et de langueur extrêmes : c'était le fruit de ses longues souffrances physiques et morales. Lake affecta une conduite généreuse qui lui gagna l'amitié de tous les musulmans. Il ne laissa pas d'exiger qu'une somme de six lacks de roupies qu'après la prise de Délhy le commandant avait fait verser dans le trésor de Schah-Alloûm, lui fût restituée comme appartenant à l'ennemi qu'il

(1) Il est toutefois à présumer que l'empereur n'aimait pas trop les Anglais et qu'il était peu satisfait de la *protection* qu'on lui accordait; car peu de temps avant l'ouverture de la campagne il avait écrit au nabab-vizir des lettres très-pressantes pour l'engager à venir à son secours; il se plaignait des prétentions des Anglais, qui voulaient se rendre maîtres absolus. Dans une autre lettre adressée au gouverneur-général, il reprochait aux Anglais d'avoir cessé de lui payer sa provision depuis son départ d'Allahabad, quoiqu'ils en fussent tenus pour tout le temps de sa vie.

avait vaincu; l'empereur se contenta d'exprimer le désir qu'elle fût partagée entre les soldats; mais en même temps le général stipula au nom de la compagnie en faveur du monarque une somme annuelle de six lacks de roupies pour l'entretien de sa maison.

Pour témoigner sa reconnaissance à son libérateur, Schah-Alloûm lui conféra les ordres de *Mahi* et de *Moratib*, qui ne se donnaient qu'aux premiers personnages de l'empire, tels que le vizir, le boukschi, et l'héritier présumé de la couronne. Les marques du premier consistent en un poisson de cuivre doré au haut d'une perche ou d'une lance ; le second se distingue par un globe du même métal, placé pareillement à l'extrémité d'un bâton. Le poisson et le globe sont soutenus par des hommes montés sur des éléphans; ils sont portés devant la personne qui est revêtue de ces ordres. Le plus beau privilége qu'ils donnent est, aux yeux des musulmans, la faculté d'avoir des tambours qu'on bat régulièrement cinq fois par jour chez le mahi-moratib, ou qu'on porte devant lui sur des éléphans.

Lord Lake ne s'endormit point dans l'ivresse de ses triomphes; il songeait à continuer la guerre contre les Mahrattes tandis qu'il entamait des négociations avec Rounjeit-Sing, radjah de Bhour-

roûtpour, le plus puissant prince de cette partie de l'Hindoustan; il conclut avec lui un traité de paix et d'alliance peu de jours après la prise de Délhy. Il s'occupa ensuite des moyens de faire jouir le vieil empereur de la liberté qui lui était rendue et d'améliorer sa condition; quand il eut fait tout ce que les circonstances permettaient, il partit pour Agra. En passant près de Moüttra, il y envoya un détachement pour détruire une belle fonderie qui s'y était établie par les soins de Perron; un second détachement, réuni aux troupes de Himmout-Bahader, général du peischouah, s'empara de la ville et du territoire de Boundelcond. Agra et sa forteresse ne tinrent que jusqu'au 18 octobre. On y trouva des munitions de guerre et de bouche, de l'artillerie, et à peu près trois cent mille livres sterling qui furent remises aux soldats.

Il ne restait aux Mahrattes dans le Haut-Hindoustan qu'une armée d'environ quinze mille hommes; c'était une partie de celle du Dékhan, que Scindiâh en avait détachée pour aller au secours de Délhy. Le général qui la commandait ne croyant pas possible de rétablir les affaires et ne voulant pas s'exposer à une responsabilité fâcheuse, prit le parti d'abandonner ses troupes entraînant après lui ses deux principaux officiers. Malgré cette défection ce corps mahratte,

après s'être donné lui-même d'autres généraux, tenait la campagne, parcourait les environs de Délhy, menaçait cette ville et semblait épier l'occasion d'y rentrer. Lord Lake partit d'Agra avec toutes les troupes dont il put disposer, se mit à la recherche des Mahrattes, et les rencontra près des villages de Lasswari et de Méhaulpour. Les Mahrattes opposèrent une très-vive défense. Lake fut encore obligé de charger en personne à la tête d'une division. Ce mouvement décida la victoire. Les Mahrattes perdirent sept mille hommes, morts ou prisonniers, leurs bagages, leur caisse militaire et leur artillerie; ceux qui survécurent à cette journée furent totalement dispersés.

On rapporte en l'honneur du général anglais que son fils ayant été grièvement blessé sous ses yeux, il sut commander à sa douleur et à ses affections pour ne point nuire à l'intérêt de l'armée, et que recommandant son fils aux personnes de sa suite, il prit la courageuse résolution de se mettre à la tête des troupes. La fortune le récompensa de ce dévouement. Quand il retourna vainqueur auprès de son fils, il trouva sa blessure pansée et il reçut l'assurance qu'elle n'était point dangereuse (1).

(1) Le général Lake eut en cette occasion un cheval tué sous lui.

La nouvelle de tous ces désastres jeta l'épouvante dans l'ame de Scindiâh; ceux qu'il éprouva lui-même, et la défection du radjah de Bérar achevèrent de le décourager. Son orgueil dut fléchir devant des ennemis qu'il détestait, et non-seulement il se vit contraint à demander la paix mais encore à l'acheter par des cessions de territoire. Le traité fut signé le 30 décembre. Par une de ses clauses les Anglais ont acquis à perpétuité la fertile province du Douab (1) avec toutes les villes et forteresses qu'elle renferme, de même que certains territoires limitrophes de Jeypour et de Joudpour, la ville et le district de Baroach dans le Guzzerat, la forteresse et le canton d'Ahmednagour dans la Péninsule, tout le pays enfin qui est situé entre les montagnes et le cours du Godavéry. Scindiâh a promis de ne point s'immiscer à l'avenir dans les affaires de l'empereur Schah-Alloûm, et il s'est engagé formellement à n'avoir à son service aucun Français ou Américain. On lui a laissé quelques cantons dans les provinces cédées; il doit les tenir à titre de vassal ou feudataire.

Scindiâh avait avant la guerre cent mille hommes de troupes réglées, six cents pièces de canon, un corps d'artillerie, des ingénieurs;

(1) Tout le pays entre la Gange et la Djumna.

mais sa force militaire a été bien réduite par l'effet de la guerre. Les anciens bataillons de Deboigne et de Perron, composés originairement de mille hommes, n'en ont conservé que quatre cents tout au plus. Quant à la discipline européenne à laquelle on les avait soumis, il n'en reste plus que de faibles traces. Tout tend chez les Mahrattes à rentrer dans les anciennes habitudes. Cependant ils regrettent beaucoup leurs officiers français moins par attachement pour ceux-ci que par intérêt pour eux-mêmes, parce que, disent-ils, ces officiers les formaient aux combats et les protégeaient dans les camps; ils ne laissent pas d'en dire beaucoup de mal, surtout de Perron, et ils se montrent persuadés que si leurs officiers n'avaient pas été corrompus et gagnés par les Anglais, ceux-ci n'auraient jamais réussi à les vaincre.

Tous les princes dont les états se trouvaient ou devenaient contigus à ceux des Anglais se hâtèrent de négocier avec ces redoutables voisins. Le maha-rao de Macherri, le maharadjah de Jeypour, celui de Narwar (Ambajirao englih) firent leurs traités particuliers d'alliance; ce dernier fut obligé de céder le fameux fort de Goualior et plusieurs districts dont le revenu se montait à vingt-six lacks de roupies (environ sept millions).

Le traité avec Scindiâh, du 30 décembre, ne faisait que mettre fin à la guerre, mais il ne remplissait pas entièrement les vues du gouverneur-général qui, prévoyant une prochaine rupture avec le chef Holkar ou peut-être voulant y donner lieu lui-même, devait chercher à lui ôter l'appui de Scindiâh. Un second traité avec ce dernier fut conclu et signé à la fin de février: il est d'alliance défensive. Les Anglais s'y obligent à fournir au Mahratte, pour sa défense ou celle de ses états, un corps auxiliaire de six mille hommes, et de son côté il contracte une obligation à peu près semblable. Tous ces traités furent successivement approuvés par le nizam et par le peischouah, ce qui acheva de consolider la puissance des Anglais. Un coup d'œil jeté en passant sur l'état militaire de l'Inde à cette époque prouvera combien peu la compagnie avait à craindre de la part des princes du pays. An 1804.

Scindiâh avait été le plus puissant de tous, et une campagne de trois mois avait suffi pour l'abattre. Après lui venait Kaschi Rao Holkar. Ses forces, en y comprenant celles de Jeswount Rao Holkar, consistaient en trente mille cavaliers sans compter les Pindaris ou cavalerie irrégulière, véritables miquelets à cheval; ceux-ci étaient au nombre de quinze à seize mille.

Quant à l'infanterie, elle n'arrivait pas à quatorze mille hommes; encore se composait-elle, en très-grande partie, de Rohillas abâtardis et indisciplinés. Les Sikhs, dont les principaux établissemens étaient Lahore et Sirhind, pouvaient avoir soixante mille cavaliers bien montés, et cinq mille fantassins, mais ils manquaient d'artillerie; d'ailleurs ces troupes, appartenant à plusieurs chefs souvent peu d'accord bien que confédérés, ne pouvaient agir en masse, ni opposer une résistance compacte à un ennemi fort et habile. Ali-Béhandir et Himmout-Béhandour, princes de Callinger et d'une partie du Boundelcond, ont ensemble environ trente six mille hommes, cavaliers ou fantassins. Le radjah de Jeypour en a quarante mille; le quart de ce nombre est d'infanterie; ses soldats sont presque tous Jauts ou de la religion de Brahma. Celui de Joudpour, souvent en guerre avec le précédent, porte le titre de ratorradjâh; il se vante d'être de la plus pure race des Radjepouts; il a vingt-quatre mille cavaliers et cinq ou six mille fantassins. Le radjah d'Oudipour ou *ranah* de Chitore a dix-huit mille hommes dont les deux tiers sont de cavalerie; ils sont tous Jauts, Radjepouts ou Hindous. Il y a encore plusieurs petits radjahs, Jauts ou Radjepouts, tels que ceux de Karoli, Alour Kischen-Ghour, etc., qui

ont chacun de trois à six mille soldats. Il y en a d'autres, tels que ceux d'Hissar et de Beikanir, qui n'ont que fort peu de troupes; leurs sujets sont Jauts, mêlés de Radjepouts et de Sickhs, et même de *Roungours*, c'est-à-dire de Radjepouts devenus mahométans.

Pour ce qui concerne les princes ou souverains de quelques portions de la Péninsule, ils étaient encore moins dangereux pour les Anglais que les premiers. Le soubâh du Dékhan, le peïschouah, le radjah de Mysore, celui de Travancour étaient plutôt des tributaires que des *alliés*; on avait soin d'ailleurs d'empêcher, au moyen des corps auxiliaires qu'on leur fournissait, que leur état militaire ne sortît de la médiocrité. Le nabab d'Arcat avait été dépouillé; tout le reste appartenait à la compagnie: qui donc aurait pu lui causer le moindre ombrage? Jalouse de tous les pouvoirs, son autorité ne voyait plus dans l'Inde d'autorité rivale. Holkar seul paraissait être encore un ennemi digne de ses armes; Holkar abattu, l'Inde était soumise: on marchait à grands pas vers ce résultat.

Les troubles qui vers ce temps agitaient le royaume des Abdallis favorisaient les projets de l'Angleterre, en faisant disparaître les craintes qu'on avait eues à plusieurs reprises d'une

invasion de ces peuples, depuis cinquante ans fléaux de l'Inde. Au moment où la guerre des Mahrattes se terminait si avantageusement pour la compagnie, le Kaboul était en proie à toutes les horreurs de la discorde et de la haine des partis. Le trop fameux Ahmed-Abdallah avait en mourant laissé la couronne à son fils Timour, et celui-ci, après un règne assez paisible de dix-neuf ans, avait divisé ses états entre ses deux fils Houmaïoun et Zéman. Ce dernier dépouilla son frère, devint très-puissant et se fit redouter des Anglais qui trois ans auparavant, ainsi qu'on l'a vu, avaient conçu de vives alarmes et fait passer une armée dans l'Oude pour repousser l'agression. J'ai dit aussi que les Abdallis s'étaient hâtés de reprendre le chemin du Kaboul, où des troubles avaient éclaté: ils venaient de Mahmoud, frère germain de Houmaïoun qui s'était révolté. Au bout de deux ans d'une guerre opiniâtre, Mahmoud se saisit de la personne de Zéman, et le priva de la vue. Soujah-oul-Mouloukn, frère de Zéman, s'enfuit dans les montagnes, vécut quelque temps avec les tribus sauvages des Kibours , les disciplina, fit la guerre à Mahmoud, le vainquit et s'empara du trône. Durant trois jours entiers, Kaboul fut le théâtre des plus horribles désordres; les rues furent jonchées de cadavres; un grand nombre

édifices furent abattus ou brûlés, et Soujah n'arriva au pouvoir suprême qu'à travers des ruines toutes teintes du sang des sujets de son frère.

Les Anglais ne pouvaient trouver de moment plus favorable pour agir contre Holkar. Dès la fin de l'année précédente, le gouverneur général avait donné des instructions secrètes au général Lake. Il prétendait que Holkar (1) était usurpateur des droits de Kaschir-Rao-Holkar, et qu'il fallait travailler, sinon à la restauration de ce dernier, du moins à l'affaiblissement de l'autre dont l'ambition allait toujours croissant. Une correspondance assez active s'était établie, d'après ces instructions, entre lord Lake et Holkar; mais tandis que le Mahratte protestait de ses intentions amicales envers les Anglais, le général découvrait une confédération secrète entre Holkar, le radjah Boungall-Sing et quelques chefs sickhs. Cependant Holkar tenait toujours deux vakils ou parlementaires auprès de lord Lake, mais il faisait par leur organe des demandes si exorbitantes qu'il était évident qu'elles seraient rejetées. Il prétendait au droit de prélever le chout sur les états d'Oudipour et sur quelques

(1) Jeswun-Rao-Holkar.

autres, tous alliés des Anglais; à la reconnaissance formelle de ses droits de souveraineté légitime, au préjudice de Kaschi-Rao; à la cession de quelques districts, et enfin à un traité d'alliance fait sur les mêmes bases que celui qu'on venait de conclure avec Scindiâh. Lord Lake renvoya les deux vakils, et en rendant compte au gouverneur général de la rupture des conférences, il énonça son opinion d'agir ouvertement contre Holkar qui, tandis qu'on parlementait, s'emparait de la ville et de la province d'Ajmère. Pour toute réponse, le gouverneur autorisa le commandant en chef à commencer les hostilités, et en même temps il envoya l'ordre au major-général Wellesley qui se trouvait dans le Dékhan de marcher sur Indore, afin d'appuyer par cette diversion les opérations de l'armée du Nord.

Le commencement de la guerre fut signalé par un événement sinistre. Holkar s'était retiré devant une division anglaise, mais son général Amir-Khan, rencontrant peu de jours après sur les frontières de Boundelcond un détachement ennemi, l'enveloppa, l'attaqua, le défit et le tailla en pièces. La nouvelle de ce revers excita dans les troupes anglaises le désir de la vengeance; un corps détaché de l'armée du Midi, commandé par l'intrépide Lucan, le même qui

était entré le premier dans le fort d'Allighour, rencontra quelques bataillons de Mahrattes, les fit prisonniers et s'empara de leur artillerie. De son côté le général Lake sortait de Délhy pour aller à la rencontre de Holkar qui venait d'entrer dans le Douab; il l'atteignit sous les murs de Fourrouckabad: Holkar se laissa surprendre dans son camp. Cinq mille Mahrattes furent tués; c'était le tiers de son armée; les Anglais n'avaient que dix-huit cents cavaliers et environ trois mille hommes d'infanterie.

Après cette victoire, lord Lake se dirigea vers Mouttra pour joindre une division de son armée qui, sous les ordres du général Fraser, venait de battre un corps d'infanterie ennemie, lui avait pris ses canons et l'avait forcé à se réfugier dans le fort de Dig. Cette place appartenait au radjah de Bhourtpour qui, violant son traité d'alliance avec les Anglais, avait uni ses forces à celles du prince mahratte. Ce fut même au feu très-vif qui partit des remparts que les fuyards durent leur salut. Le siége du fort commença aussitôt après l'arrivée du commandant en chef; en peu de jours la brèche fut praticable. La garnison n'attendit point l'assaut; elle évacua la place pendant la nuit. La capitale du radjah ne tarda pas à être investie. Rounjeit-Sing se défendit avec le courage du désespoir; quatre

assauts meurtriers furent successivement repoussés.

An 1805. Holkar voulut tenter de secourir Bhourtpour; il vint camper à trois lieues de cette ville. Lord Lake, laissant devant la place une partie de l'armée, partit sur-le-champ avec l'autre, attaqua Holkar dans son camp et le mit dans une déroute complète. Les Mahrattes se rallièrent à quatre lieues de là. Lord Lake, informé de la nouvelle position qu'ils occupaient, résolut de les surprendre encore; il se mit en marche au milieu de la nuit. Holkar, averti par ses espions de l'approche de cet infatigable ennemi, se mit aussitôt à faire ses dispositions pour décamper et sauver son bagage; mais il ne put éviter d'être atteint par la cavalerie anglaise, qui lui fit encore éprouver une perte considérable.

Au moment où les Anglais vainqueurs reprenaient le chemin de Bhourtpour, ils aperçurent un corps d'infanterie qui semblait se diriger du même côté; on le contraignit à rendre les armes. C'était une partie de l'armée d'Amir-Khan. Celui-ci avait été battu par le major-général Smith, qui l'avait chassé du Douab et du Rohilcund. Ses troupes découragées l'avaient abandonné; celles qu'on venait de surprendre allaient offrir leurs services au radjah de Bhourtpour, ignorant qu'il était en ce moment assiégé dans sa capitale et

réduit à de si fâcheuses extrémités que, perdant tout espoir d'être secouru, il était sur le point de capituler. Il n'obtint la paix qu'à des conditions très-dures; il dut céder le fort de Dig, payer vingt lacks de roupies et donner en otage l'aîné de ses fils.

Cependant quelques débris de l'armée de Holkar avaient pris position entre Bhari et Dholpore. Chassés de ce lieu par un détachement de la garnison d'Agra, les Mahrattes se retirèrent sous les murs d'Adauloutnogor; attaqués de nouveau, ils furent encore obligés de fuir, et il en périt un grand nombre durant la poursuite qu'on en fit, de sorte qu'ils se dispersèrent entièrement. Holkar se trouvait dans la plus grande détresse; il lui restait à peine quelques soldats pour la garde de sa personne. Le général anglais mit alors ses troupes en quartier d'hiver; elles y restèrent jusqu'à la fin de l'année. Holkar et Amir-Khan employèrent ce temps à faire quelques levées; mais à peine se montrèrent-ils au-dessus de Délhy vers le nord-ouest, que le général Lake avec son activité ordinaire sortit de la ville pour aller au-devant d'eux. Ils se retirèrent à la nouvelle de son approche, mais ils furent si vivement poursuivis qu'ils se sauvèrent en désordre dans la province de Lahore. Là, Holkar sans armée, sans ressource et sans espérance, demanda

humblement la paix à son vainqueur et s'estima heureux de l'obtenir; elle fut signée en février 1806.

Lord Lake obtint un prix glorieux de ses brillans services; son nom devint pour tous les habitans de l'Inde un objet de vénération, d'estime et de louange; et quand le roi d'Angleterre lui fit transmettre les témoignages de sa propre satisfaction, il en accompagna l'expression par les titres de lord de Délhy et de Lasswari qu'il lui conféra à perpétuité. Peu de temps après, il le créa vicomte et gouverneur de Plymouth (1).

L'époque de cette paix fut doublement mémorable pour les Hindous sujets à la domination britannique. Aux fêtes générales par lesquelles on la célébra dans les établissemens anglais, se joignirent pour les Hindous les solennités d'un grand poujâh ou fête religieuse qui eut lieu à Madras. Le président-gouverneur ordonna que toutes les boutiques fussent fermées durant trois jours, et le canon fut tiré par intervalles (2), ce

(1) Lord Lake jouit peu de ces honneurs. Il quitta l'Inde en février de 1806 et mourut en Angleterre le même mois de l'année suivante.

(2) La nouvelle qu'un général français, vainqueur des Mamloucks, avait fait célébrer au Caire la fête égyptienne de la crue du Nil, fut accueillie en Angleterre par d'amers

qui produisit chez les Hindous une vive allégresse. Les Musulmans avaient renversé leurs temples, mutilé, brûlé leurs idoles, les Anglais honoraient leur culte : combien le joug des Anglais devait-il paraître préférable à des hommes en qui les idées religieuses sont profondément enracinées! Aussi les Anglais craignaient-ils peu de chose de la part des Hindous qui, pourvu qu'on leur laisse leurs brahmines et leur croyance, sont incapables de se révolter; mais ils ne pouvaient avoir autant de confiance en leurs sujets musulmans. Ceux-ci, intolérans par principe, supportent difficilement une domination étrangère, surtout celle des chrétiens qu'ils méprisent. Une insurrection des Cipayes de Vellore apprit aux Anglais à se tenir en garde contre le fanatisme mahométan.

Deux ou trois régimens de Cipayes avaient reçu l'ordre de mettre un turban pareil à celui que portaient les autres corps de ce genre, et comme il y avait parmi eux des Hindous, on avait pareillement prohibé aux soldats l'usage de toute marque distinctive de caste ou d'origine, pendant la durée des exercices militaires ou le temps du

---

sarcasmes. Mais quelle différence peut-on mettre entre la participation aux fêtes musulmanes du Caire et la participation aux poujâhs hindous de Madras, entre honorer Mahomet et honorer Brahma?

service. On attribua même d'abord l'insurrection qui éclata à ce sujet aux Cipayes hindous dont les esprits avaient été prodigieusement échauffés; mais on ne tarda pas à découvrir le véritable but des conjurés; il ne tendait pas à moins qu'au rétablissement sur le trône des enfans du musulman Tippou, et au massacre de tous les Européens. Ce plan fut heureusement arrêté dans le commencement de son exécution par l'arrivée imprévue de deux régimens de cavalerie qui chargèrent les mutins et les dissipèrent; mais un assez grand nombre d'anglais avaient perdu la vie. Il fut établi par les informations subséquentes que les enfans de Tippou avaient pris au désordre une part très-active, et que la conjuration avait des ramifications assez étendues; elle ne fut plus à craindre dès qu'elle eut été découverte.

Peu de temps après les troubles de Vellore, l'empereur Schah-Alloûm mourut à Délhy, âgé de quatre-vingt-deux ans, dans le nombre desquels il pouvait compter un demi-siècle d'infortunes, de calamités, de misères et de souffrances. Son fils Akbar succéda à son titre. Les Anglais firent la cérémonie dérisoire de proclamer empepereur un homme qui ne possède pas une lieue de terrain, qui vit d'une pension qu'ils veulent bien lui faire, et qui a moins de pouvoir dans la capitale de l'empire que le dernier de leurs agens.

Lord Wellesley avait été remplacé par Cornwallis, mais celui-ci mourut presque en arrivant; lord Minto fut envoyé pour lui succéder. Son avènement à Calcuta devint l'occasion d'un grand nombre de fêtes auxquelles se joignirent celles de l'anniversaire de la bataille de Délhy. Le lieutenant-général Hewilt prenait de son côté la place de lord Lake; elle eût été difficile peut-être à remplir dignement, si les Anglais avaient eu encore des ennemis à combattre tels que Scindiah et Holkar. Ans 1807 et 1808.

La paix ne fut point troublée de quelques mois; seulement vers la fin de l'année, le contre-amiral Pellew partit de Madras avec son escadre, et alla détruire les établissemens hollandais de Griessi et de Sourabaya. A peu près vers le même temps le lieutenant-colonel Carey, à la tête d'un détachement de la garnison du fort William, exécuta l'ordre de s'emparer de Serhampour; tous les vaisseaux danois qui se trouvaient dans le port et sur le cours de l'Hougly furent saisis à la suite de cet acte hostile, par lequel on punissait le Danemarck de son alliance avec Napoléon. Les Anglais au surplus attachaient peu d'importance à la possession de Serhampour. Le projet qui depuis long-temps les occupait, c'était de s'emparer des îles de France et de Bourbon. De ces îles sortaient tous les ans des armateurs audacieux

qui venaient s'emparer de leurs vaisseaux jusque sur leurs côtes; le nom de Surcouff était la terreur des marchands. Elles servaient d'ailleurs d'abri aux escadres françaises; elles pouvaient un jour recéler des armemens destinés contre l'Inde: les Anglais n'étaient point tranquilles tant qu'ils les voyaient au pouvoir de leurs ennemis. Un parlementaire français était à Calcuta, on lui signifia l'ordre de partir et de prendre à son bord tous les Français qu'on expulsait de Chandernagor; le parlementaire obéit et s'éloigna. Les embarras qui survinrent dans l'intérieur suspendirent pendant quelque temps l'exécution du plan d'invasion.

Les ambassadeurs qui avaient été envoyés par la compagnie au roi de Kaboul avaient été obligés de s'en retourner, parce que de nouveaux troubles s'étaient manifestés dans cette contrée et qu'on ne savait pas en quelles mains le sceptre resterait. Comme les Abdallis ne pouvaient guère chercher à s'étendre que vers le Penjab et l'Oude, il pouvait se faire que le prince vainqueur reprît les desseins de Zéman, et la simple probabilité d'un tel événement appelait toute l'attention du gouvernement de Calcuta. Négligeant la politique orientale, Soujah avait laissé à Mahmoud non-seulement la vie mais encore la liberté. Mahmoud que cet acte de clémence n'avait point

corrigé de son ambition, saisit le moment où Soujah se trouvait à Peischoura, préparant une expédition contre le Kaschmir; il envahit le Kandahar, s'avança même jusqu'aux portes de Kaboul, prit plusieurs forteresses et mit Soujah en danger de perdre le trône. Soujah reprit à la hâte le chemin de Kaboul et défit complétement le rebelle; toutefois ses succès ne furent que passagers. Mahmoud, vainqueur à son tour, venait de contraindre son rival à chercher un asile à Lahore; mais comme ce dernier avait sauvé ses trésors, il levait une armée d'Afghans, enrôlait même des Sickhs, et se disposait à rentrer en campagne; ce fut dans ces circonstances que les envoyés anglais crurent devoir retourner à Calcuta.

Le voisinage d'une armée d'Afghans n'était pas le seul motif d'inquiétude qu'avaient les Anglais: la révolte ou du moins une insubordination complète régnait dans une partie de leur propre armée, et d'autre part le radjad de Travancore cherchait à se délivrer des chaînes de l'*alliance* qu'ils lui avaient imposée. An 1809.

Le gouvernement de Madras avait été confié à Sir G.-H. Barlow, et cet officier, par son opiniâtreté, son caractère impérieux et sa rigueur excessive, s'était fait détester des citoyens et de l'armée. Prévenu exclusivement en faveur de ses

propres idées, il voulait être obéi quoi qu'il pût en coûter aux autres, et quand une fois il avait ordonné il ne leur permettait de s'arrêter que devant l'impossibilité absolue d'exécuter l'ordre. Il avait destitué sans motif raisonnable une foule d'officiers et d'employés, ce qui avait excité un mécontentement général. Bientôt l'irritation des esprits fut telle que des soulèvemens éclatèrent en même temps à Hidérabad, à Masoulipatam, à Séringapatam et en d'autres lieux. Sir Barlow fit d'inutiles efforts pour ramener les mutins; il dut recourir à l'intervention du gouverneur-général, et lord Minto eut besoin de toute sa fermeté jointe à la prudence pour rétablir le bon ordre.

Les troubles de Travancore prirent un caractère encore plus sérieux. Il existait entre les Anglais et le radjah un ancien traité suivant lequel les premiers lui fournissaient un corps de troupes qu'il devait entretenir à ses frais; de plus il payait un subside en poivre de la côte. Ce traité avait été exécuté jusqu'en 1808. A cette époque, les Anglais voulurent augmenter le nombre des troupes et exiger le subside en argent. Ces prétentions firent naître la mésintelligence. Le résident anglais demanda le renvoi du déwan ou premier ministre. Le radjah comprit que s'il laissait les Anglais s'immiscer une fois dans l'administration intérieure de ses états, ils le voudraient toujours

ensuite : il refusa. Aussitôt des troupes marchèrent de Trichinopoli sur Travancore; mais avant qu'elles arrivassent, le résident assailli dans sa maison même fut contraint de se cacher, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le moyen de fuir. L'occasion s'en présenta heureusement pour lui dès le surlendemain : une escadre anglaise entra dans le port, et il se sauva sur le vaisseau commandant. Les troupes qui débarquèrent allèrent à leur tour attaquer la maison du déwan et ils s'en emparèrent, mais le ministre leur échappa. Plusieurs corps de naïrs étant arrivés (1), les Anglais se retranchèrent; les assaillans furent repoussés. Le même jour ou le lendemain il arriva des renforts. Les Anglais publièrent alors un manifeste qui n'était dirigé que contre le déwan. L'effet de cette publication répondit à leur attente; beaucoup de défections eurent lieu dans Travancore. Le général Saint-Léger remporta plusieurs victoires et s'empara de plusieurs places; on lui fit des propositions de paix. Il refusa de les écouter, à moins qu'on ne lui remît la personne du ministre; celui-ci, craignant d'être pris ou livré, s'évada furtivement. Cependant la guerre

(1) On donne ce nom, sur la côte occidentale, à la caste militaire.

continuait; Saint-Léger s'avança vers Travancore; le colonel Chalmers battit une division ennemie. Les négociations furent alors reprises, mais les implacables Anglais mirent à prix la tête du malheureux déwan qui, cédant à son désespoir, se donna lui-même la mort. La rage de ses ennemis ne put s'assouvir qu'en faisant attacher son corps à un infâme gibet. La paix fut ensuite conclue aux conditions que les Anglais dictèrent, et que le déwan n'avait refusées que parce qu'il aimait son pays.

Le vainqueur du radjah de Travancore fut envoyé contre les Sickhs de Sirhind qui avaient fait quelque mouvement; ils furent obligés d'acheter la paix par la cession de plusieurs forteresses sur la rive gauche du Satlége. Un accident imprévu manqua de rompre les négociations. Le plénipotentiaire anglais avait une escorte de Cipayes musulmans; ceux-ci voulurent célébrer leur fête du premier jour de Moharram. Les Sickhs, qui détestent les musulmans, les assaillirent avec des pierres et des bâtons; les Cipayes se défendirent avec leurs armes; il y eut plusieurs morts, et ce ne fut pas sans peine que le calme fut rétabli.

De Sirhind, les Anglais pénétrèrent dans l'Hourriana, entre le Satlège et la Djumna; ils assiégèrent et prirent d'assaut la ville de Bhowanni dont les habitans, qui sont Sickhs, soumettaient les

voyageurs à une forte taxe et dépouillaient impitoyablement ceux qui ne pouvaient la payer. La guerre fut ensuite portée dans le Boundelcond, et dirigée contre le radjah d'Adjyghour de qui les Anglais convoitaient depuis long-temps les domaines. Le fort de Regouley et la citadelle de Béhontah qui défendent la ville furent enlevés presque sans coup férir; la place fut aussitôt bloquée étroitement. Loutchmoun-Douâh ignorait pourquoi on l'attaquait, il n'avait point prévu la guerre, il était sans moyens de défense : il se rendit à discrétion. On lui prit ses états pour lesquels il reçut en échange une somme d'argent, et on lui assigna sa résidence à Bandah (1). On trouva dans Adjyghour les ruines de trois anciens temples hindous, construits avec des pierres sans ciment; quelques-unes de ces pierres portaient des inscriptions en caractères incon-

(1) Quatre ou cinq mois après Loutchmoun ayant disparu subitement de Bandah, ses parens crurent qu'il était mort. Un de ses beaux-pères s'enferma chez lui, égorgea ses enfans et ses femmes et consomma le sacrifice en se tuant lui-même sur ce monceau de cadavres. Comme il était entré sans aucune arme, on croit que ce furent les victimes elles-mêmes qui la lui fournirent. Loutchmoun n'était qu'absent; il était allé à Calcuta faire quelques réclamations, et il avait négligé de prévenir sa famille de ce voyage.

nus. Les habitans attribuent la fondation de ces temples à un ancien radjah, nommé Ajigo Paul, qui vivait avant l'ère chrétienne; ils prétendent aussi qu'une source qui se voit au-dessus de Béhontah est celle de la Djumna.

Tandis que ces événemens se passaient dans le nord, un neveu d'Holkar et deux ou trois petits princes musulmans avaient rassemblé un corps de partisans d'environ six mille hommes, et ils menaçaient le Dékhan et les provinces cédées par Scindiâh aux Anglais. Comme ils pillaient et dévastaient tout sur leur passage, la consternation s'était répandue dans le pays. Le colonel Doveton, commandant des troupes stationnées à Hydérabad, se mit à la poursuite de ces bandits, les atteignit, les battit, en tua une partie et dispersa l'autre. Quelques-uns parvinrent pourtant à se rallier, mais ils tombèrent entre les mains du colonel Wallace qui était parti de Pounâh pour seconder les opérations des troupes d'Hydérabad; deux des chefs furent même faits prisonniers.

Cependant la présidence de Bombay préparait une expédition maritime que, pour éloigner tous les soupçons, on disait dirigée contre les pirates qui infestaient la côte occidentale et le golfe Persique. Les premiers coups en effet furent portés contre ces pirates; leur fort de Mallia fut pris et

rasé; leur ville de Rous-oul-Kima, leur principal repaire, fut pareillement attaquée et détruite. Les chantiers de construction, les vaisseaux qui s'y trouvaient, la flotte entière des pirates périrent par les flammes.

Pendant que tous les yeux étaient pour ainsi dire tournés vers les rivages de la Perse, une escadre anglaise faisait voile vers l'île de Bourbon; elle y aborda presque à l'improviste. Attaqué par des forces sextuples, et ne pouvant se défendre, le commandant français Des Brulys se tua de désespoir; Saint-Michel qui lui succéda rendit la ville. Les croiseurs français accoururent, ils s'emparèrent de plusieurs bâtimens anglais, l'île de Bourbon fut provisoirement évacuée, mais elle avait été dévastée comme si elle fût tombée au pouvoir de quelques hordes sauvages. Comment les Anglais auraient-ils traité avec ménagement des possessions françaises, eux qui, cinq ou six mois plus tôt, avaient ruiné l'établissement portugais de Macao et s'y étaient établis, seulement, disaient-ils, pour empêcher les Français de s'en rendre maîtres? Les Chinois, il est vrai, déclarèrent ouvertement qu'ils ne continueraient le commerce de Macao que sous la condition expresse de la part des Anglais de retirer leurs troupes, et les Anglais durent se soumettre à la volonté des Chinois; mais ils ne

crurent pas trop payer à ce prix l'avantage réel qu'ils retiraient de leur double expédition.

Ans 1810 et 1811. Les Anglais auraient cru n'avoir qu'un succès incomplet, s'ils n'avaient détruit que les seuls établissemens français; il s'agissait encore de s'emparer de ceux de la Hollande que les circonstances avaient alors placée sous la dépendance de Napoléon; plusieurs vaisseaux partirent de Madras et se dirigèrent vers les îles Moluques; ils y arrivèrent dans le mois de février. L'île d'Amboine ne fit aucune résistance; on peut même croire que les Anglais y avaient des intelligences secrètes, puisque le gouverneur se plaint amèrement, lorsqu'il capitule, de l'infidélité des habitans et de la mauvaise disposition des esprits. Si ce gouverneur fut réellement obligé par les circonstances à recevoir l'ennemi dans son île, il faut déplorer son sort; car le général hollandais Daendels qui commandait à Batavia le fit fusiller; tous les officiers furent cassés, ceux qui étaient restés à Amboine plutôt que de se retirer à l'île de Java furent déclarés traîtres et pendus en effigie. Amboine offrit aux Anglais un riche butin : deux cent trente-six pièces de canon, et des épiceries pour plus de trois cent mille livres sterling. Les îles de Banda et de Ternate, ainsi que plusieurs autres moins importantes, eurent peu de temps après le sort de celle d'Amboine.

Du côté de Bombay, un musulman fanatique fit quelque diversion à l'exécution des projets ultérieurs de cette présidence. Cet homme, se disant prophète annoncé par le Koran, rassembla aisément des prosélytes, leur donna des armes, et tout en prêchant la paix fit aux Hindous une guerre cruelle. Quelques succès obtenus sur ce peuple timide lui donnèrent même tant d'audace et de confiance en ses forces, qu'il s'avança vers Surate dont il somma le gouverneur d'embrasser l'islamisme ou de quitter la ville. Celui-ci rassembla quelques troupes, s'unit au radjah de Mandwi et, poursuivant le prophète et sa bande, parvint à l'engager dans une action générale où il fut tué, ce qui suffit pour dissiper sa troupe égarée.

La guerre contre les pirates du nord fut aussitôt reprise. Le château de Schinâz, où ils s'étaient renforcés, fut enlevé à la suite d'un assaut meurtrier. Il fallut triompher d'une résistance opiniâtre, car c'était leur dernière retraite; presque tous perdirent la vie en la défendant.

C'était là, comme l'année précédente, le prélude d'une attaque plus sérieuse et plus importante. Des forces navales considérables avaient été réunies à l'île Rodrigue; elles étaient destinées contre l'île Bourbon. Cette fois les Français essayèrent de se défendre; mais qu'auraient-ils

pu faire? Ils avaient, il est vrai, cent quarante-cinq pièces de canon, mais ils n'étaient pas cent quarante-cinq soldats, et près de trois mille hommes les attaquaient. A peine l'île fut-elle soumise qu'un gouverneur anglais y fut installé. Le premier acte de ce gouverneur fut d'envoyer une proclamation à l'Ile-de-France, pour vanter aux habitans le bonheur d'être Anglais en cessant d'appartenir à la France; et ces coupables habitans n'étaient que trop portés au changement ou du moins à l'insouciance et à l'inaction. En vain le général Decaen essaya-t-il de ranimer leur courage ou leur bonne volonté : il ne les tira point de leur apathie. Cependant l'escadre française fit éprouver aux Anglais de grandes pertes; les capitaines Duperre et Hamelin se couvrirent de gloire; mais de toutes parts il arriva des renforts aux agresseurs; Bombay, Ceylan, Madras fournirent des navires et des soldats; plus de trente vaisseaux de guerre bloquèrent le Port-Louis, tandis que onze ou douze mille hommes débarquaient à la grande baie. Le général Decaen fut contraint de capituler, et par son courage il obtint du moins des conditions honorables; mais l'Ile-de-*France* tomba au pouvoir de l'*Angleterre!*

» Avec cette île, dit naïvement un historien anglais, la France a perdu, *et nous espérons que c'est pour toujours*, tout accès sur le continent

indien et surtout sur nos mers, théâtre des désastres de notre commerce...... La possession de ces îles est par elle-même peu importante pour nous; mais, aux mains des Français, elles étaient une source de maux, et il est moins question ici de chercher quel gain nous faisons que de voir le mal que nous évitons. »

Pendant que les Français et les Hollandais perdaient ainsi leurs colonies, les princes hindous achevaient d'user dans des guerres intestines les forces qui leur restaient, comme s'ils eussent voulu laisser les Anglais sans rivaux et sans ennemis dans les belles régions dont ils avaient été dépouillés eux-mêmes par les armes ou la politique de ces étrangers.

Rounjeit-Sing voulait se dédommager des concessions forcées de territoire qu'il avait faites à la compagnie, en étendant ses limites du côté du Moultan; les habitans du pays, grossiers et sauvages mais jaloux de leur liberté, repoussèrent constamment ses efforts et le forcèrent à renoncer à son entreprise. Au-delà du Moultan et dans le Kaboul, c'était encore une guerre opiniâtre où Soujah et Mahmoud épuisaient les ressources de la contrée en argent et en hommes. A la cour de Scindiâh, les chefs militaires excitaient leurs soldats à l'indiscipline et aux murmures : ils voulaient anéantir tout ce qui restait encore des

institutions de De Boigne; Scindiâh qui sentait son tempérament affaibli, et qui n'avait point d'héritier direct de son sang, adoptait un jeune enfant dont la minorité serait nécessairement devenue l'époque d'une décadence rapide, si la mort l'eût frappé lui-même prématurément. Toutefois l'ardeur martiale n'était pas éteinte en lui; le fort de Narwar après un long siége le reçut dans ses murs.

Les deux radjahs de Jeypour et de Joudpour étaient aussi engagés dans un sanglante lutte. Rivaux d'ambition et de puissance, ils l'étaient encore en amour; tous deux prétendaient à la main de la fille du ranah d'Oudipour, moins encore pour sa beauté qu'à cause de l'illustration de sa race. La jalousie les fit courir aux armes, et le sang de leurs soldats fut versé. Le radjah de Jeypour avait obtenu depuis quelque temps l'avantage; Amir-Khan, général et favori d'Holkar qui était l'allié de celui de Joudpour, suggéra, dit-on, l'horrible expédient d'empoisonner la princesse afin de terminer la contestation, et l'on ajoute que le ranah lui-même consentit au sacrifice de son innocente et malheureuse fille.

Quant à Holkar, depuis qu'il avait été battu par les Anglais, son ame s'était affaissée; le découragement s'en était emparé et y avait éteint

peu à peu jusqu'à l'ambition; il ne conserva que le goût des plaisirs et il s'y abandonna sans réserve. Il avait remis son autorité dans les mains d'Amir-Khan, et celui-ci régnait sous le nom de son maître. Le favori avait déclaré la guerre au radjah de Nagpour et il s'était mis à la tête des troupes, dans l'intention d'extorquer par la crainte quelque somme d'argent au radjah plutôt que pour faire des conquêtes. Mais le radjad n'en avait pas jugé ainsi, et persuadé qu'on en voulait à sa couronne il se laissa gagner par la peur. Les Anglais eux-mêmes craignirent que Nagpour ne tombât au pouvoir d'Amir-Khan, et comme ils se souciaient peu de l'avoir pour voisin, ils envoyèrent des troupes dans le Bérar pour secourir le radjah. Amir-Khan se contenta de ravager les frontières et reprit en toute hâte le chemin d'Indore. On apprit plus tard quels intérêts pressans l'y avaient appelé : le ministre d'Holkar avait profité de l'imbécillité du prince et de l'absence d'Amir pour s'emparer du pouvoir, d'accord avec la bégoum. Amir n'eut besoin que de se montrer pour renverser son rival; l'armée lui était dévouée et la bégoum, qui avait soutenu le ministre, fut la première à l'abandonner. L'autorité d'Amir n'eut dès lors plus de bornes.

La guerre se faisait aussi dans le Boundel-

cond, entre Gopaoul-Sing, radjah d'un petit état d'où les Anglais l'avaient chassé, et le nouveau souverain que ces derniers avaient élu à sa place. Gopaoul s'était retiré dans les montagnes quand les Anglaïs l'avait attaqué, parce qu'il n'avait pas alors de troupes à leur opposer; mais à peine eut-il réussi à lever une armée que, descendant des montagnes, il fondit sur l'usurpateur qui battu complètement prit la fuite. Les Anglais étaient accourus; Gopaoul trompa leurs efforts pour l'atteindre, et sans en venir jamais à une action générale, il se contenta de les harceler par des escarmouches où il savait prendre ses avantages et balancer la fortune.

On dit de lui qu'ayant fait quelques prisonniers au capitaine Wilson, il eut soin que leurs blessures fussent pansées, après quoi il les renvoya généreusement. Pour reconnaître ce procédé, Wilson brûla quelque temps après un camp de Gopaoul et les bagages qui s'y trouvaient. Gopaoul eut à son tour l'occasion de fondre sur Terrovah où Wilson possédait quelques propriétés. Ces propriétés furent dévastées, et les Anglais ont accusé Gopaoul de faire la guerre en barbare! Gopaoul-Sing a fini par se retirer dans les montagnes.

Depuis cette époque, les annales de l'Inde offrent peu de faits que l'histoire doive recueil-

lir. Les princes du pays, trop faibles pour rien entreprendre, heureux de posséder ce que les Anglais ne veulent point leur ravir, ne peuvent causer à leurs vainqueurs aucune inquiétude. Si quelquefois ils prennent les armes, c'est pour régler entre eux quelque différend particulier nullement relatif à la sûreté générale. Les Anglais les laissent aller tant qu'ils ne font que s'affaiblir mutuellement; mais si l'un ou l'autre, vainqueur de son rival, paraît vouloir profiter de sa fortune pour augmenter sa puissance, les Anglais interviennent, forcent les deux parties à la paix ou bien secourent le vaincu jusqu'à ce qu'ils aient rétabli l'équilibre.

Les Anglais possèdent les plus vastes, les plus riches, les plus belles contrées de l'Inde; il n'est point de leur intérêt d'augmenter leur territoire par de nouvelles conquêtes, et c'est pour cela qu'ils laissent les Sickhs, les Mahrattes, les princes du Dékhan, de Mysore et de Travancore en possession des provinces centrales ou de quelques cantons de la côte; ce sont des fermiers qui exploitent pour eux des terres ingrates ou d'un accès difficile. Aussi pour satisfaire cette passion d'agrandissement qui les tourmente, et que leur propre intérêt leur défend d'assouvir sur ce qui reste de l'Inde hors de leurs mains, ils ont tourné leurs pas et leurs

armes vers l'orient, se sont étendus sur les immenses rivages du Brahmapoutre, ont conquis une grande partie d'Assam, ont fait la guerre au Birmah et lui ont arraché des villes qu'il avait lui-même conquises. Il n'entre point dans mon plan de les suivre au-delà des anciennes limites du Bengale; car au-delà de ces limites, nous ne voyons plus ni l'Inde des Grecs et de Ptolémée, ni l'Inde des Ghaznevides et de leurs successeurs, ni même celle des brahmines, quoiqu'il semble bien évident que de nombreuses émigrations ont eu lieu en divers temps de l'occident à l'orient. Je dois donc me borner à ce qui concerne l'Inde proprement dite. Je me contenterai d'ajouter quelques mots sur certains points de l'administration intérieure des possessions britanniques, et il faut convenir qu'aucune précaution n'est négligée pour assurer la prospérité de leurs habitans.

Elle dépend en partie de l'instruction et des lumières sagement distribuées. Des colléges ont été fondés à Calcuta, à Madras, à Bombay, à Bénarès et dans plusieurs autres villes, autant pour l'étude des langues orientales dont la connaissance est si nécessaire dans ce pays, que pour les élémens des sciences physiques et morales. La société asiatique de Calcuta, la société littéraire de Bombay fondée en décembre 1804

s'occupent sans cesse de recherches savantes. D'autre part l'étude des lois et de la jurisprudence est fortement recommandée et encouragée; il en est de même de la médecine, et les découvertes faites en Europe ne tardent pas à se voir transplantées sur le sol hindou; c'est ainsi par exemple que la vaccine a été successivement introduite dans le Bengale, de là chez les Sickhs, chez les Mahrattes, dans le cœur de la Péninsule et en dernier lieu dans l'île de Ceylan. La santé même des animaux excite la sollicitude; une école vétérinaire a été fondée à Madras en 1810.

Je ne parle pas ici de ce qui concerne le commerce et l'agriculture, l'implantation des produits exotiques, l'amélioration des plantes indigènes, l'établissement de manufactures nouvelles et d'autres objets de ce genre; j'en ai déjà fait mention en d'autres parties de cet ouvrage, et pour donner des détails sur ces matières il faudrait plusieurs volumes; je dois nécessairement renvoyer le lecteur aux ouvrages statistiques des Anglais; ils contiennent une source abondante de renseignemens. Mais je ne finirai pas sans citer, comme preuve de cet esprit de prévoyance et de sollicitude qui caractérise dans l'Inde le gouvernement de la compagnie, les travaux du port de Bombay et ceux du canal de Délhy.

# APPENDICE N° II.

NAISSANCE, MARIAGE ET AVENTURES DE NOUR-MAHAL.

Tout ce qui concerne cette fameuse favorite de Jéhan-Ghire est si extraordinaire, qu'en lisant l'histoire de sa vie on croit presque lire un conte persân. Le lecteur ne sera point fâché peut-être d'en connaître les principaux traits.

Chaja-Ayas, son père, était d'une famille ancienne mais pauvre de la Tartarie occidentale. Il avait épousé par inclination une jeune fille qui n'était pas plus riche que lui. Dans les premiers jours les époux ne sentirent pas les privations; mais cette douce illusion fut de courte durée. Manquant de tout, ils tournèrent leurs pensées vers l'Inde, ressource ordinaire des Tartares qui voulaient faire fortune. Il ne tardèrent pas à se mettre en marche. Tout leur bien consistait en un mauvais cheval et en quelque argent, produit de la vente d'un mince mobilier; la femme, enceinte de plusieurs mois, voyageait sur le cheval

avec les provisions; Chaja cheminait auprès d'elle. Comme ils ne pouvaient faire que de très-petites journées, leur argent fut bientôt épuisé, et ils se trouvaient tout-à-fait sans ressources lorsqu'ils arrivèrent aux frontières du grand désert qui sépare la Tartarie du Caboul.

Au moment de s'engager dans ces solitudes sauvages, ils éprouvèrent quelque irrésolution; mais ils s'imaginèrent qu'il y avait de la honte à retourner sur leurs pas, à rentrer dans leur pays plus pauvres encore qu'ils n'en étaient sortis, et ils s'enfoncèrent dans le désert. Les fatigues qu'ils eurent à supporter furent infinies; le défaut d'alimens durant trois jours entiers avait détruit toutes leurs forces. La femme pouvait à peine se soutenir à cheval, le mari se traînait et ne marchait plus; la chaleur était accablante : ils s'arrêtèrent au pied d'un arbre solitaire qu'ils rencontrèrent heureusement et qui leur procura un peu de fraîcheur et d'ombrage; mais la femme ne fut pas plus tôt descendue de cheval, que les douleurs de l'enfantement la prirent; au bout de peu d'instans une petite fille eut reçu le jour.

Ils attendirent en ce lieu quelques heures dans l'espérance qu'il passerait des voyageurs; personne ne parut, et comme le soleil commençait à baisser, ils songèrent à se remettre en route pour gagner le plus prochain caravan-

serai; la crainte de devenir la proie des tigres sembla leur rendre un peu de vigueur. Ce ne fut pas toutefois sans la plus grande peine que Chaja parvint à placer sa femme sur le cheval; mais elle eut beau essayer de prendre son enfant dans ses bras, elle était si faible qu'elle le laissait échapper. Son mari fit à son tour d'inutiles efforts pour le soutenir dans les siens; il ne pouvait faire un pas sans succomber.

Cependant le soleil descendait vers l'horizon; la nuit allait bientôt les surprendre en ce triste lieu, il fallait s'en éloigner sans délai où se résoudre à périr. Après de pénibles combats entre la tendresse naissante pour leur enfant et la dure nécessité qui les contraignait à l'abandonner, Chaja fit un lit de feuillage au pied de l'arbre, y déposa sa fille, et la recommandant à la providence se remit en route avec sa femme tout éplorée. Ils n'avaient pas fait un quart de lieue que celle-ci, vaincue par la douleur, se laissa tomber de cheval, en s'écriant : Ma fille! ma fille! Le malheureux Chaja retrouva dans son amour pour elle un moment d'énergie qui rappela ses forces éteintes. Il la secourut, la consola, lui promit qu'il lui rendrait sa fille et partit pour aller la chercher. A mesure qu'il s'approchait de l'arbre fatal, ses yeux inquiets cherchaient le berceau de feuillage. Le premier ob-

jet qui frappa ses regards, ce fût un serpent énorme qui des longs replis de sa queue pressait les membres de l'enfant. Chaja pousse des cris de terreur et d'épouvante; la nature fait pour lui un nouvel effort, elle lui prête une vigueur égale à son amour pour sa fille, il s'avance d'un pas précipité. Le hideux reptile, effrayé par la voix de Chaja, rentre dans un creux de l'arbre qui lui servait de retraite; Chaja versant des pleurs de tendresse et de joie, prend son enfant qui n'était point blessé, lève les yeux au ciel en actions de grace et se hâte de rejoindre sa femme à laquelle il raconte ce qui s'est passé. En ce moment le bruit de plusieurs chevaux se fait entendre: ce sont des voyageurs qui se rendent dans le Moultan. Chaja et sa femme reçoivent des secours qui les rendent à la vie; ils arrivent heureusement à Lahore, où l'empereur Akber tenait alors sa cour.

Un omrah nommé Azof-Khan, parent éloigné de Chaja, l'accueillit avec bienveillance et le fit son secrétaire. Le Tartare montra des talens qui le mettaient bien au-dessus d'un emploi subalterne; Azof le présenta à l'empereur qui, habile à distinguer le mérite, lui donna un commandement. Chaja se conduisit à son poste de manière qu'ayant attiré l'attention de son maître il ne tarda pas à monter aux plus hauts emplois; il

devint par la suite *actimad-oul-dowla*, ou grand-trésorier de l'empire. Comme il n'abusa ni de son crédit ni de sa fortune, il se fit des amis et acquit la considération publique. Sa fille, abondamment pourvue des graces corporelles, reçut par ses soins la plus brillante éducation. On lui donna le nom de *Mher-oul-Nissa* (soleil des femmes); on pouvait en effet la regarder comme l'ornement et l'honneur de son sexe, autant pour sa beauté que pour ses talens variés et ses connaissances. Quant à son caractère, il était fier et jaloux de l'indépendance; son humeur était vive et légère.

Le prince Sélim, fils aîné d'Akber et déjà désigné pour succéder à l'empire, alla voir un jour le grand-trésorier qui, pour honorer son noble convive, lui prodigua les soins et les fêtes. Lorsque après le banquet tous les convives se furent retirés à l'exception du prince, on apporta du vin et des coupes, et les femmes du harem vinrent exécuter des chants et de danses. Parmi elles se trouvait Mher-oul-Nissa. Elle ne put voir le prince sans éprouver le desir de s'en faire aimer; elle n'y réussit que trop bien. Elle chanta plusieurs airs en s'accompagnant de divers instrumens, ensuite elle déploya sous ses yeux tous les charmes d'une danse tendre et voluptueuse. Le prince était hors de lui; il brûlait de voir les traits de

celle qui excitait en lui de si doux transports; il imaginait, il pressentait qu'elle devait être aussi belle que sa taille, son air, ses mouvemens lui semblaient séduisans. Que n'eût-il pas donné pour soulever le voile incommode qui lui cachait une figure sans doute céleste?

Mer-oul-Nissa observait le prince, et lisait dans ses yeux les désirs qui le dévoraient. Au moment où ses regards passionnés se fixent sur elle, le voile glisse, tombe; Mher-oul-Nissa se montre dans tout l'éclat de la beauté; elle demeure en apparence interdite, confuse d'un accident qui livre ses traits à l'œil d'un étranger; le sien, déconcerté, tremblant, se lève timidement sur le prince, et achève de porter le trouble dans son cœur. L'amoureux Sélim ne cacha pas au grand-trésorier l'impression qu'il avait reçue; mais Chaja avait promis sa fille à l'omrah Schère-Afkoun: il résista aux prières du prince. Sélim s'adressa pour lors à l'empereur; Akber ne voulut point contraindre son ministre à devenir parjure, et il défendit à Sélim de penser davantage à une union impossible; Mher-oul-Nissa devint l'épouse de Schère. C'était un Turkoman, fier de son extraction, de ses exploits et de sa renommée. Il avait passé au service du roi de Perse une partie de sa jeunesse, et il s'y était distingué par une bravoure extraor-

dinaire. Sa réputation s'était encore accrue depuis qu'il était dans l'Inde, et il passait sans contradiction pour le plus valeureux officier de l'armée.

Craignant pour son épouse les tentatives amoureuses du prince, Schère se retira dans le Bengale où il était gouverneur du district de Bourdwan, et tant qu'Akber vécut il jouit de quelque repos; mais à peine Sélim fut-il monté sur le trône sous le nom de Jéhan-Ghire, que Schère fut appelé à Délhy. Comme l'empereur le reçut avec bonté et lui accorda même des distinctions nouvelles, Schère-Afkoun se flatta que Mher-oul-Nisa était oubliée; il s'abusait: Jéhan-Ghire ne songeait qu'aux moyens d'obtenir celle qui l'avait charmé; mais son secret n'était su que de peu de personnes, et Schère pouvait l'ignorer.

L'empereur partit pour la chasse et, suivant l'usage asiatique, il était accompagné de tous ses omrahs et d'un nombre considérable d'officiers, de soldats et de serviteurs. Un énorme tigre, relancé par les chasseurs, fut amené vers le lieu où se trouvait l'empereur; Schère était près de lui. « Y a-t-il quelqu'un parmi vous, dit « Jéhan-Ghire, qui se sente le courage d'aller « seul attaquer ce monstre? » Tous les yeux se portèrent sur Schère; mais Schère, qui se douta peut-être des intentions de son maître, ne répon-

dit rien. Alors trois omrahs se présentèrent à Jéhan-Ghire pour demander que l'honneur de l'entreprise leur fût déféré. L'orgueil de Schère s'irrite; il cesse de voir le but secret de l'empereur, et ne songeant qu'à sa gloire, il offre de combattre le tigre corps à corps et sans armes. Jéhan-Ghire fit de feints efforts pour l'empêcher de s'exposer à cette lutte dangereuse; Schère jeta son épée, marcha vers le tigre, l'attaqua, le vainquit et le tua.

Peu de temps après avoir échappé de ce danger, Schère eut à se défendre contre un éléphant en rut, qu'on lâcha sur lui dans une rue très-étroite par laquelle il passait sur son palanquin. L'empereur se tenait à sa croisée, et il eut le chagrin de voir Schère triompher encore. Celui-ci ne pouvant guère alors se dissimuler qu'on en voulait à sa vie, partit pour son château de Bourdwan. L'empereur n'osa pas le retenir; mais le soubah du Bengale, Kouttoub, qui était dans la confidence, résolut de tout tenter pour délivrer Jéhan-Ghire de ce rival incommode. Quarante soldats, gagnés par le soubah, se chargèrent d'assassiner l'époux de Mher-oul-Nisa; ils parvinrent même à s'introduire dans sa maison, et jusque dans sa chambre; ils le trouvèrent endormi. L'un d'eux, quand les autres se disposaient à le frapper, s'écria d'une voix forte: « Eh quoi!

« vous n'avez point de honte? quarante pour un « homme endormi! Réveillez-le plutôt. » Schère se réveille en effet, saisit son épée, tue plusieurs de ces assassins et met les autres en fuite. Celui dont la voix l'avait tiré du sommeil reçut une ample récompense.

Le soubah n'en fut que plus acharné à la perte de Schère. Il imagina de faire une tournée dans son gouvernement, pour avoir le prétexte de passer sans affectation auprès de Bourdwan. Il pensait que Schère sortirait de la ville pour le recevoir, et dans cette supposition tout fut arrangé pour la catastrophe. Schère vint en effet au-devant du soubah. Un homme de la suite lui chercha grossièrement querelle sous prétexte qu'il embarrassait le passage; Schère, peu endurant, menaça de punir l'insolence de cet homme; au même instant cent épées se tirent contre lui. Schère voit le danger sans s'épouvanter, il en mesure toute l'étendue; il peut y succomber, mais le traître qui veut l'immoler ne jouira pas de son triomphe. Aussitôt poussant son cheval vers l'éléphant du soubah, il s'élance sur la croupe de l'animal, brise, renverse l'amari où Kouttoub est retranché, et d'un revers de sa terrible épée lui coupe la tête. Il tourne ensuite sa fureur contre les autres, et plusieurs tombent sous ses coups. Les assassins sont plus de trois

cents, et ils le redoutent; ils s'éloignent, forment un cercle autour de lui, et des arquebusiers cachés dans leurs rangs lui tirent plusieurs coups de mousquet. Schère voit bien que toute résistance serait superflue, il sent qu'il doit périr: il se résigne à son sort. Tourné vers la Mecque, il attend le coup mortel; bientôt il tombe percé de plusieurs balles.

A peine Schère eut-il cessé de vivre que le lieutenant du soubah se rendit dans sa maison et se fit ouvrir son harem; il apprit à Mher-oul-Nissa que son époux n'était plus et qu'elle allait partir pour Délhy. Cette femme volage ne vit dans le lâche assassinat de Schère que l'accident qui la rendait à ses anciennes espérances de grandeur et d'élévation; elle suivit avec une feinte douleur l'officier de Jéhan-Ghire, et quand elle monta dans le palanquin fermé qui devait la transporter au palais impérial, elle eut beaucoup de peine à contenir sa joie. Elle fut cruellement punie de ce sentiment coupable: Jéhan-Ghire refusa de la voir. La mère de l'empereur, il est vrai, la reçut avec tendresse; mais pour Jéhan-Ghire, soit qu'une autre passion se fût emparée de son cœur, soit qu'il regardât Mher-oul-Nissa comme cause de la mort du soubah qu'il aimait beaucoup, soit qu'il se laissât conduire par quelque inexplicable caprice, il per-

sista durement dans ses refus, fit même donner à Mher-oul-Nissa le plus mauvais appartement du harem, et ne lui assigna pour son entretien qu'une très-faible somme, suffisante à peine pour ses plus pressans besoins.

Mher-oul-Nissa, durant quelques jours, s'abandonna aux transports d'un douloureux dépit; mais trop fière pour convenir de la véritable cause de ses pleurs, elle semblait les donner aux regrets de la perte de Schère-Afkoun. Voyant que son état ne changeait pas, elle s'arma de courage, sécha ses larmes et supporta son sort avec toute l'apparence du calme et de la résignation, attendant tout de l'occasion et du temps. Elle savait très-bien qu'elle était belle, et se croyait sûre de faire tomber l'empereur à ses pieds s'il pouvait seulement l'apercevoir; mais plusieurs mois se passèrent dans une vaine et pénible attente; la mère de Jéhan-Ghire, qui la protégeait, ne put vaincre l'obstination de son fils, et Mher-oul-Nissa finit par perdre toute espérance. Alors les privations et la gêne qu'elle éprouvait lui semblèrent plus dures, et voulant du moins adoucir par l'aisance les rigueurs de sa prison, elle se mit à faire des ouvrages de broderie où elle excellait. Ces ouvrages furent transportés dans les appartemens du harem par les soins de la sultane mère, et ven-

dus à des prix excessifs. Tout ce qui sortait des mains de Mher-oul-Nissa était extrêmement recherché, même dans la ville, où les femmes des plus riches omrahs voulaient se les procurer à tout prix. Par là elle acquit le moyen de meubler et d'embellir son appartement, et d'entretenir ses esclaves avec beaucoup de luxe.

Jéhan-Ghire entendait chaque jour, et partout, parler des merveilles que produisait son ancienne maîtresse ; il y avait déjà quatre ans qu'elle était dans son palais. Plus d'une fois sans doute, durant ce long intervalle, il s'était fait violence pour s'abstenir de la voir : un jour, ne pouvant plus résister à ses désirs secrets que, pour s'excuser à ses propres yeux de rompre l'engagement pris avec lui de la fuir, il appelait une simple fantaisie de voir ses broderies, ainsi que les tapis, les tentures qu'elle avait faits pour son appartement, il se rendit à l'improviste chez elle sans se faire annoncer, sans avoir communiqué son dessein à personne. Un seul instant vengea Mher-oul-Nissa de quatre ans de froideur et d'indifférence. C'est maintenant l'empereur qui est à ses genoux, ivre d'étonnement, d'extase et d'amour, la conjurant d'oublier son injustice, ses torts extravagans, jurant de tout sacrifier pour elle, de lui consacrer tout le reste de sa vie.

Dès le lendemain Mher-oul-Nissa devint l'épouse de Jéhan-Ghire; des fêtes somptueuses, des distributions au peuple et aux soldats annoncèrent le règne de la nouvelle favorite qui, tant que l'empereur vécut, conserva sur son esprit et sur son cœur le même ascendant, la même influence, et n'eut jamais de rivales. Un firman impérial changa le nom de Mher-oul-Nissa en celui de Nour-Mahal (lumière du harem); Chaja, son père, fut promu à la charge de grand-vizir, et prouva dans ce poste éminent qu'aucun talent ne lui était étranger; les deux frères de Nour-Mahal devinrent omrahs de première classe; l'un deux, Asaph-Jah, succéda par la suite à son père et fut un des plus grands ministres que l'empire ait jamais vus à la tête du gouvernement. Tous ses parens de Tartarie accoururent dès qu'ils eurent appris par la renommée que la fortune était entrée dans la maison de Chaja, et ils reçurent des emplois proportionnés à leur mérite. Quant à l'élévation du père et des frères de Nour-Mahal, elle n'excita point la jalousie parce qu'ils surent en jouir avec modération.

## APPENDICE No III.

---

SUR HYDER-ALI ET TIPPOU-SAHIB, ROIS DE MYSORE OU MAÏSSOUR.

Le père d'Hyder-Ali était fils d'un ancien tisserand du Télingana, devenu soldat durant la guerre du Dékan, et prisonnier d'Aureng-Zeb (1). Après sa captivité, il se retira auprès du radjah de Balapour qui lui donna le commandement d'un corps d'armée; il fut tué à un siége. Le radjah lui avait promis de prendre soin de son fils, mais il

---

(1) Les opinions varient extrêmement sur la naissance d'Hyder-Ali. Il existe dans l'Inde, à ce qu'on prétend, des manuscrits originaux qui le font naître de parens militaires, ayant des commandemens importans. Quelques-uns de ces manuscrits indiquent même sa généalogie. Son père, Nadim-Naïc (Naïc signifie en sanscrit commandant) avait le commandement de dix mille chevaux à Bengalore. Suivant la même autorité, Hyder s'était formé à la tactique européenne en servant sous le comte de Bussy.

ne remplit point sa promesse. Heureusement la nature avait tout fait pour Hyder, et la fortune seconda si bien ensuite son génie et son audace, qu'il s'éleva de lui-même aux premiers postes militaires dans le royaume de Mysore où il s'était retiré. Il n'est point vrai, comme on l'a écrit, qu'il ait été jamais au service de la compagnie française de Pondichéry. Le ministre du radjah ne vit pas sans envie ou même sans crainte la grande influence d'Hyder sur les troupes; il voulut le renverser, et il fut renversé lui-même: Hyder hérita de sa dépouille. Le radjah était très-jeune; le ministre prit le titre de régent, et gouverna l'état avec une autorité sans bornes.

Le premier soin d'Hyder fut de former les Mysoriens aux exercices et aux manœuvres militaires, et il ne tarda pas à jouir du fruit de ses travaux, soit en repoussant une invasion des Mahrattes, soit en faisant la conquête du Canara et de Calicut. Ses projets s'agrandirent à mesure qu'il eut des succès; le Balapour, le Biznagar, Madouré, Bengalore reconnurent ses lois. La ligue qu'il forma plus tard avec le soubah du Dékhan et les Mahrattes serait devenue fatale aux Anglais, s'ils n'avaient travaillé à la dissoudre en prodiguant l'or à Pounâh et à Hydérabad. La manœuvre hardie par laquelle Hyder, abandonné par ses alliés et deux fois vaincu par la

tactique anglaise, échappe à ses ennemis, se glisse pour ainsi dire entre leurs armées et menace Madras d'incendie et de destruction si elle n'accepte la paix aux conditions qu'il propose, cette manœuvre aurait fait honneur aux plus grands généraux que notre siècle ait produits.

Il avait été stipulé par le traité (1769) que les conquêtes seraient abandonnées et les prisonniers restitués de part et d'autre, de sorte qu'aucune des parties belligérantes ne put se dire vaincue ou supérieure à l'autre; toutefois il résulta un grand mal pour les Anglais de cette guerre; ce fut d'apprendre aux nations de l'Inde qu'avec du courage et de la discipline on pourrait leur résister avec succès. Malheureusement elles surent peu profiter des avantages de leur position : elles s'étaient d'abord liguées par nécessité ou par intérêt, elles se séparèrént plus tard et cherchèrent à se nuire par jalousie. Dans les campagnes de 1778 et des années suivantes, Hyder s'empara de tout le Carnatic; il emporta même Arcot, capitale du pays, sous les yeux d'une armée anglaise qui tenta vainement à deux reprises de faire lever le siége.

Ce prince avait reçu peu d'instruction, mais la nature l'avait pourvu de ce génie créateur qui supplée par ses seules ressources à ce que

l'étude fait pour les autres. Il avait des mœurs et des habitudes simples; il recevait volontiers les avis qu'on lui donnait, et souvent il en profitait sans que sa vanité en parût blessée. Tolérant par caractère plus encore que par principes, il respectait les usages religieux des Hindous bien qu'il se montrât zélé musulman; politique formé par la nature plus qu'élève de l'art, il savait ménager tous les partis afin de placer au-dessus de tous sa propre influence.

Il poussait quelquefois jusqu'à la rigueur extrême son zèle pour la justice. Une vieille femme s'approcha un soir de lui en criant: Justice! justice! Il s'arrêta pour écouter sa plainte. Elle accusa Hagi-Mahmoud de lui avoir enlevé sa fille unique. Comment cela se peut-il? dit Hyder; depuis un mois cet homme est absent. La pauvre femme répliqua qu'elle avait remis, mais toujours sans succès, plusieurs mémoires au chef des souquedars (ou juges). Celui-ci, appelé par Hyder, dit pour s'excuser que la plaignante et sa fille étaient deux femmes de mauvaise vie. « Le prince n'est sur la terre, repartit Hyder-Ali, « que pour rendre la justice. Le mal qui se fait « en son nom lui ravit l'amour des peuples. Le « plus grand crime d'un ministre est donc d'em- « pêcher les plaintes du peuple d'arriver aux « oreilles du souverain. » Le chef des souque-

dars fut battu de verges sur la place publique; *Hagi-Mahmoud* fut décapité, et la vieille femme reprit sa fille.

Dans les premiers temps, il recevait assez volontiers les déserteurs dans son armée; il ne tarda pas à reconnaître que beaucoup d'espions s'y glissaient sous prétexte de désertion : il fit publier la peine de mort contre tout Européen déserteur qui arriverait dans son camp. Deux soldats hanovriens à la solde du roi de Tanjaour, allié des Anglais, ignorant cette disposition pénale, désertèrent et entraînèrent même de force un caporal de leur corps qui voulait les arrêter ou les retenir. En arrivant aux postes des Mysoriens, ils furent saisis et condamnés à perdre la vie. Les deux soldats avaient déjà subi le supplice : le caporal, au moment d'être immolé, fut reconnu par un officier européen qui fit suspendre l'exécution pour aller rendre compte du fait à Hyder. Celui-ci fit grace au caporal sur son assertion qu'il n'avait cédé qu'à la violence; il lui offrit même une place d'officier dans ses troupes, et sur le refus du caporal, il lui fit une proposition encore plus avantageuse qui fut également refusée. Hyder le renvoya au général anglais avec le détail de tout ce qui s'était passé, et la demande pour cet homme d'un grade qui servît de récompense à sa fidélité.

Ce prince fut vivement regretté par le peuple et par l'armée. Le premier l'appelait son père à cause de son amour pour la justice et de ses soins pour assurer les subsistances publiques; les soldats en faisaient leur idole à cause de sa bravoure et de sa libéralité. Il donna à son fils, avant de mourir, de sages conseils sur la manière de gouverner l'état; il lui recommanda aussi de rechercher l'alliance des Français, d'opposer les Européens aux Européens, et de les affaiblir ainsi les uns par les autres afin de pouvoir un jour les chasser tous de l'Inde.

Tippou hérita de la haine de son père contre les Anglais, de son activité et de son courage, mais il fut bien moins politique et moins habile que lui. Emporté, violent, impérieux, s'irritant de toutes les résistances, il ne pouvait ni concevoir ni suivre un système qui ne fût pas fondé ou appuyé sur la force. Toutefois il traita ses sujets avec douceur, et si dans ses accès d'humeur ou de mécontentement il vexait quelquefois ses courtisans et ses serviteurs, ses emportemens n'arrivaient jamais jusqu'au peuple. Malheureusement il montait sur le trône en des circonstances fâcheuses: les Anglais et leurs alliés pressaient le Mysore de toutes parts, et les Français qui recevaient peu de secours d'Europe, obligés de

veiller à leur propre défense, ne pouvaient faire pour lui de bien grands efforts.

La prise et la destruction de Mangalore par les Anglais fut un événement fâcheux pour Tippou; sa haine pour eux augmenta et devint une fureur. Hyder avait restauré le port de cette ville, il y avait construit un arsenal et des chantiers où plusieurs vaisseaux de ligne se trouvaient déjà finis ou bien avancés. Tippou arriva trop tard pour secourir cette ville; mais il en commença le siége, jurant de ne faire aux Anglais aucun quartier. La paix de 1783 entre la France et l'Angleterre sauva les Anglais en enlevant au roi de Mysore ses alliés, les Français, qui faisaient la principale force de son armée. Un corps commandé par M. de Bussy dut abandonner le siége au moment où la place allait arborer le pavillon de détresse, et l'escadre victorieuse du bailli de Suffren renoncer aux lauriers qu'elle était sur le point de cueillir.

Tippou était resté l'allié de la France, mais c'était moins par affection pour les Français que pour s'en faire un appui contre les Anglais qu'il craignait, fidèle sur ce point aux leçons de son père. Quand il envoya des ambassadeurs à Versailles en 1788, il s'était flatté qu'ils obtiendraient des secours effectifs; à leur retour ils furent assez mal reçus par le prince, mécontent du peu de

succès de leur mission. Ces ambassadeurs eurent une fin tragique. Outre le tort, involontaire sans doute mais bien grand aux yeux de Tippou, de ne rapporter que des promesses vagues, ils eurent l'imprudence de parler sur le ton de l'admiration et de l'enthousiasme de ce qu'ils avaient vu en France : Tippou les fit assassiner.

Dans les commencemens de la guerre où il perdit enfin la couronne et la vie, vers 1796, il avait de nouveau songé à tirer parti des Français, malgré la connaissance qu'il avait des révolutions survenues dans leur pays. Séringapatam avait servi d'asile à un assez grand nombre de proscrits de Pondichéry, chassés par les Anglais pendant la guerre précédente, et tous ces Français qui attribuaient le désastre des colonies à l'insouciance ou à l'ineptie des ministres de Louis XVI avaient été poussés par le ressentiment dans les rangs républicains. La plupart d'entre eux d'ailleurs étaient des gens mal élevés et sans instruction, pour qui les mots de liberté et d'égalité voulaient dire licence et confusion de classes et de fortunes. Ce qu'il y avait de plus singulier dans leur position, c'était de vivre aux dépens d'un despote absolu dont il fallait ménager l'orgueil très-irritable. Tippou s'intitulait fastueusement *seigneur des montagnes, des vallées et des îles de la mer,* et dans l'énumération de

ses *royaumes*, il en citait vingt qu'il ne possédait pas, assez semblable en cela à bien des princes européens. Les républicains français croyaient pouvoir allier la dignité républicaine avec les exigences monarchiques, en donnant à Tippou l'étrange titre de *citoyen sultan*, et Tippou qui croyait avoir besoin d'eux voulait bien le recevoir. Un petit corsaire de l'île de France nommé Ripaud, jeté par un coup de vent sur la côte de Malabar, se rendit à la capitale du Mysore, et cet audacieux aventurier se donna effrontément pour l'envoyé des habitans de l'île de France, ce qui lui valut la faveur de Tippou.

Ripaud, jacobin très-zélé, forma d'abord un club, et il en fit l'ouverture avec beaucoup de solennité; il prononça pour cette auguste cérémonie un discours où la grossièreté, l'impropriété des expressions s'alliaient à la fougue et à la violence des sentimens. Il poussa le délire jusqu'à imposer à ses compatriotes un code de lois et de réglemens, et il prit dès ce moment le titre de représentant de la nation française. Bientôt il fut question de placer les couleurs nationales au sommet de l'*arbre de la liberté;* l'*arbre* fut planté sur la place publique de Séringapatam, en présence même de Tippou qui, dupe des impudentes assertions de Ripaud, pensait traiter avec le

mandataire du gouvernement; il fit saluer le mât fameux par une salve de cinq cents coups de canon, et la fête se termina par le serment de haine aux tyrans, *à l'exception du* CITOYEN SULTAN TIPPOU.

Quelques personnes sàges voulurent ouvrir les yeux au roi sur cette ignoble farce; mais comment la froide raison pourrait-elle dissiper l'aveuglement que les passions produisent? La haine du sultan contre l'Angleterre était une véritable fureur; il caressait, il accueillait avec transport tout ce qui pouvait la servir. Il envoya des ambassadeurs à l'île de France; pour cacher cette démarche aux Anglais, on leur fit prendre le nom de négocians comme s'il n'avait été question que de régler des intérêts commerciaux; mais le gouverneur de l'île trahit leur incognito par le ridicule appareil qu'il mit à leur réception; ces ambassadeurs, qui devaient d'abord aller jusqu'en France, revinrent sur la nouvelle qu'un vaisseau venait d'apporter de la révolution du 18 fructidor. Deux ou trois cents aventuriers de l'île les suivirent dans l'Inde.

Les Anglais riaient d'abord à Bombay, à Madras de toutes ces extravagantes folies; mais la nouvelle de l'expédition d'Égypte et peu de temps après la certitude que le général Bonaparte avait écrit à Tippou leur inspirèrent de sérieuses alar-

mes. Depuis le premier partage (en 1792) des conquêtes d'Hyder-Ali, ils n'avaient songé qu'à étendre leurs possessions; mais leurs troupes se trouvaient disséminées sur un territoire immense, la désunion même s'était glissée entre les généraux et les chefs civils. L'un des directeurs de la compagnie à Londres, M. Dundas, fit tant par ses représentations qu'on envoya dans l'Inde un corps de cinq mille homme tirés du Portugal, de Gibraltar et du Cap.

Le gouverneur général, marquis de Wellesley, fit alors ce qu'avait fait M. Coote dans une circonstance non moins critique, et déployant la plus active énergie, malgré les timides représentations du conseil de Madras, il rassembla de toutes parts des troupes, détacha Nizam Jing de l'alliance de Mysore, acheta la neutralité des Mahrattes, fit sortir de ses ports tous les vaisseaux qui s'y trouvaient pour former des escadres, créa une armée de terre de soixante-quinze mille hommes, approvisionna ses magasins et, ses préparatifs terminés, déclara la guerre à Tippou. L'armée qui partit de Madras sous les ordres du général Harris se composait de quatre mille hommes du Bengale et de six mille Cipayes anglais que le soubah de Dékhan entretenait à sa solde; ce prince y joignit en outre douze mille de ses meilleurs soldats; l'armée de Bom-

bay, conduite par le général Stuart, avait trois régimens européens, six bataillons de Cipayes, trois compagnies de canonniers et un train considérables d'artillerie. Evidemment Tippou ne pouvait résister à ces forces; ses troupes étaient mal disciplinées; les traditions d'Hyder étaient presque perdues, et l'orateur Ripaud n'était pas un grand général.

Epouvanté du sort qui menaçait sa capitale pressée par deux armées victorieuses, Tippou voulut renouer des négociations qu'il avait d'abord refusé d'écouter. Le général Harris, pour conditions préliminaires, exigea *provisoirement* la remise de la moitié du Mysore, et celle du fort de Séringapatam; il demandait en outre qu'on lui donnât pour otages jusqu'à la paix les deux fils aînés de Tippou. A toutes ces demandes, Harris ajoutait celle du paiement des frais de la guerre, *se réservait d'étendre ses prétentions*, et donnait vingt-quatre heures pour répondre catégoriquement. Le malheureux Tippou ne fit point de réponse et résolut de s'ensevelir sous les murs de la ville, s'il ne pouvait la défendre. Il allait combattre pour ses intérêts les plus chers: ses dangers exaltèrent son ame; il fit tout ce qu'on pouvait attendre d'un prince courageux, mais il ne put se soustraire à sa destinée.

Après deux mois de siége, tous les ouvrages

extérieurs avaient été emportés; on travailla immédiatement à faire une brèche; on y employa vingt-neuf pièces de canon et six obusiers; le mur de fausse-braie fut battu tout le jour. Une reconnaissance faite pendant la nuit apprit aux assiégeans que la rivière était en ce moment extrêmement basse, et que la hauteur des remparts excédait à peine sept pieds. Le feu des batteries fut continué le lendemain, la brèche devint praticable et l'assaut fut résolu. Les troupes que le général anglais y avait destinées se trouvèrent dans les tranchées au point du jour (le 4 mai 1799); elle consistaient en deux mille quatre cents quatre-vingt-quatorze Européens et mille huit cent quatre-vingt-deux cipayes. L'assaut commença à une heure après midi; un feu très-vif accueillit les Anglais au passage de la rivière, mais en six minutes la brèche fut enlevée. Les Français qui se trouvaient dans la ville essayèrent plusieurs fois de rallier les fuyards qui abandonnaient les remparts sans combattre; leurs efforts furent vains; Tippou lui-même avait cessé de vivre dès les premiers momens de l'entrée des Anglais dans la place.

Voici quelques particularités qu'on a recueillies sur ses derniers momens. Il était superstitieux comme le sont en général tous les musulmans; ses astrologues avaient prédit que le

4 mai serait un jour funeste parce que c'était le dernier de la lune, et le trouble que ces imprudentes prédictions lui causèrent nuisit probablement à son courage. Il se soumit à quelques pratiques religieuses auxquelles il attribuait le pouvoir de détourner le funeste présage, après quoi il se rendit sur les remparts, où il apprit que quatre ou cinq mille hommes étaient logés dans la tranchée; mais il ne pouvait se persuader qu'un assaut fût donné en plein jour. Quand le bruit de la mousqueterie et les cris des combattans l'eurent tiré de son erreur, il se porta sur le lieu de l'attaque suivi de quelques serviteurs qui portaient ses armes; il ne s'arrêta qu'à deux cents pas de la brêche, derrière un tertre d'où il tira sept à huit coups de fusil sur ceux qui s'avançaient de ce côté. Forcé de se retirer à cause du nombre toujours croissant des assaillans, il monta à cheval pour entrer dans la partie de la ville que défendait une enceinte intérieure, et il traversa le fossé sur le pont; mais arrivé à la porte, il la trouva si encombrée qu'il ne put parvenir à se frayer un passage à travers la foule.

Les Anglais arrivaient à la tête du pont; ils firent une décharge sur les Mysoriens. Tippou fut blessé; il le fut encore d'une balle à la poitrine dans une seconde décharge. Le radjah Cawn, qui

l'accompagnait, lui conseilla de se faire connaître ; Tippou lui imposa silence. Cawn voulut alors qu'il descendît de cheval afin d'être moins exposé, mais dans l'effort qu'il fit pour le dégager de la selle, ils tombèrent tous deux parmi les morts et les blessés. Le feu des Anglais ayant cessé, un grenadier s'approcha de Tippou qu'il ne connaissait point pour lui arracher une ceinture d'or qu'il portait. Tippou respirait encore; sa fureur lui prêta des forces; il saisit un sabre qui se trouvait près de lui et en frappa le grenadier. Un autre soldat s'étant présenté, Tippou le mit pareillement hors de combat; mais au même instant une balle frappa le prince à la tempe.

Le major-général Baird, qui commandait les troupes de l'assaut, arriva sur le soir au palais, et il demanda aux deux plus jeunes fils du sultan où était leur père. Comme ils répondirent qu'ils ne l'avaient point vu, on prit des informations. Un soldat musulman assura qu'il avait été blessé sur le pont; la nuit approchait, des flambeaux furent allumés, et Baird se rendit sur les lieux avec plusieurs officiers. On ne parvint à retrouver le corps du prince qu'après beaucoup de recherches. On le plaça dans un palanquin et on le transporta dans la cour du palais, où il resta jusqu'au lendemain; on lui rendit les derniers honneurs avec beaucoup de pompe.

Tippou avait l'air vif et spirituel, la démarche aisée et pleine de majesté. Son esprit était assez cultivé et il parlait plusieurs langues. D'un accès facile, il écoutait toutes les demandes qu'on lui adressait, promettait justice et la faisait rendre. Il se levait ordinairement d'assez grand matin, recevait les rapports de ses officiers et leur donnait ses ordres; ensuite il travaillait avec ses ministres. Après son déjeuner, il se rendait à la salle d'audience où il expédiait promptement les requêtes présentées; il répondait aussi aux dépêches que les courriers apportaient. Si l'ordre qu'il envoyait était de nature à rester secret entre lui et son agent, il apposait sur la lettre un sceau particulier qu'il portait toujours sur lui, et remettait lui-même au courrier le paquet cacheté; dans les autres cas, il se contentait de signer, et le sceau était apposé par un de ses ministres.

L'audience finie, il allait voir les canons qu'on venait de fondre, ou visiter les chevaux et les éléphans qu'il voulait acheter pour le service de l'armée. Les ministres et les autres grands personnages de Séringapatam n'étaient guère admis que le soir à lui faire leur cour. Souvent après l'audience il rentrait dans ses appartemens, et voyait de sa croisée défiler quelques corps de troupes, ou bien il se plaçait sur un balcon

en saillie, pour recevoir le salut des éléphans. Ces animaux se rangeaient en demi-cercle devant le palais, et dès que le sultan paraissait ils le saluaient trois fois en fléchissant le genou. En d'autres occasions on lui amenait ses tigres de chasse, si bien apprivoisés que leurs conducteurs traversaient avec eux la foule sans qu'il arrivât jamais aucun accident. Seulement quand un de ces animaux était irrité et que l'on craignait quelque explosion de sa férocité naturelle, on prenait la précaution de couvrir ses yeux d'un bandeau.

A six heures et demie, on éclairait les appartemens: c'était l'heure à laquelle les courtisans accouraient. Il y avait ordinairement spectacle depuis huit heures jusqu'à onze; il se composait de drames mêlés de chants et de danses. Pendant que la pièce durait, Tippou s'entretenait avec ses ministres ou ses généraux. Avant la fin, on lui apportait des fleurs dans une corbeille de filigrane; il en distribuait lui-même à ceux qui se trouvaient près de lui; la corbeille faisait ensuite le tour de la salle, et chacun pouvait y prendre une fleur. Les acteurs, ou plutôt les actrices, car ces pièces n'étaient jouées que par des femmes, s'exerçaient de bonne heure au chant et à la danse. La laideur était un titre d'exclusion. L'habillement consistait en une sim-

ple tunique de gaze brochée en or. Ces femmes étaient chargées de bijoux de toutes sortes, colliers, agrafes, pendans d'oreille, anneaux, bracelets, aigrettes, etc. La plus âgée n'avait jamais plus de dix-huit ans. Quand elles atteignaient cet âge on les renvoyait, et elles allaient s'associer à quelque bande ambulante de bayadères ou s'attacher au service d'une pagode.

Vers les onze heures du soir chacun se retirait pour laisser souper le sultan. Il n'y avait jamais de retenus qu'un très-petit nombre de convives, pris dans sa propre famille ou parmi ses favoris. Son zénana ou harem renfermait à peu près trois cents femmes, mais il leur donnait très-peu de momens. On assure que dans les dernières années de sa vie (il est mort à cinquante ans) son caractère était devenu d'une extrême mobilité, voulant le soir le contraire de ce qu'il avait ordonné le matin, renversant le lendemain les projets de la veille, changeant très-souvent de favoris, d'officiers, de ministres. C'est à ce défaut de stabilité dans les idées et dans les projets qu'on attribue ses revers; il ne fut constant que dans sa haine contre les Anglais.

Son trône était très-riche et se faisait remarquer par sa forme extraordinaire : un tigre debout lui servait de piédestal. Le siége était entouré d'une balustrade toute couverte

de bas-reliefs qui représentaient des têtes de tigres sculptées en or, enrichies de pierres précieuses; on montait sur le trône par des degrés d'argent. Un dais orné de franges de perles recouvrait le siége; sous le ciel du dais planait un oiseau d'or massif de la grosseur d'un pigeon, tenant ses ailes étendues et tout brillant de pierreries et de diamans. Les vêtemens royaux du sultan étaient magnifiques, sa mise ordinaire extrêmement simple.

Après la paix de 1793 qui terminait une guerre désastreuse, ses ministres le pressaient de renvoyer un grand nombre d'employés devenus inutiles afin de diminuer les charges de l'état. Il n'y voulut pas consentir pour ne point faire des malheureux. Alors on lui représenta que la prohibition de la vente du vin lui causait un très-grand préjudice par la privation des droits que le trésor en retirait, et que dans les moment de pénurie où l'on se trouvait il serait avantageux de lever la prohibition. Tippou, qui était ou feignait d'être musulman zélé, aima mieux s'imposer des privations que d'augmenter ses revenus en transgressant la loi.

Il disait souvent que le sentiment de l'honneur devait être le premier dans l'ame d'un prince; que lorsqu'un ennemi avait obtenu sur lui des triomphes, il ne prenait de repos qu'a-

près avoir lavé son injure par une vengeance éclatante. Forcé de faire la paix en 1792, il jura de ne coucher sur un lit de plume que lorsqu'il serait à son tour vainqueur de ses ennemis.

---

# APPENDICE N° IV.

## TABLEAU

### DU COMMERCE DE L'INDE,

*De ses exportations en Europe, des importations, des échanges, du commerce intérieur et avec les pays voisins, des poids, des mesures, des monnaies,* etc.

PRÉCÉDÉ

D'UN COUP D'OEIL SUR LES ÉTABLISSEMENS EUROPÉENS ACTUELS.

### AVERTISSEMENT.

Le commerce de l'Inde fut toujours pour les peuples qui s'y adonnèrent une source abondante de richesses; c'est un fait attesté par l'histoire de tous les âges; mais peu de personnes peut-être, même parmi celles qui font du commerce leur occupation principale, connaissent avec certitude quelles sont les denrées que le pays produit, les marchandises qu'on en exporte, celles que les habitans recherchent, et

la manière de faire les ventes, les échanges et les achats. Ce sont là toutefois des choses qu'il ne faut point ignorer lorsqu'on veut diriger vers l'Inde une entreprise commerciale, et qu'on redoute les spéculations fausses et hasardeuses. L'ouvrage de l'abbé Raynal, plein d'ailleurs de recherches utiles, ne saurait être sur ce point d'un bien grand secours, car il ne contient guère que des indications vagues, incapables de guider un Européen dans les opérations qu'il médite. On a pensé qu'un livre tel que celui-ci, destiné en partie à offrir aux lecteurs tout ce qu'il est utile ou intéressant de connaître sur l'Inde et sur ses habitans, aurait paru incomplet à un grand nombre d'entre eux, s'il n'avait renfermé quelques notions positives sur l'importante matière qui fait l'objet de cet article.

Déjà dans un de mes premiers chapitres j'ai esquissé l'histoire du commerce de l'Inde, ancien et moderne; je n'y reviendrai pas : je me borne ici à parler de la matière même des échanges, des produits indigènes que les Européens transportent de l'Inde chez eux; des marchandises qu'ils vendent aux Hindous, et du trafic qui a lieu entre ces derniers et les marchands des côtes voisines de l'Arabie, de l'Afrique, de Malaca et de la Chine. Ce travail se

divisera donc naturellement en trois parties. Dans la première je décrirai la matière des exportations, dans la seconde celle des importations, dans la troisième les diverses branches du commerce intérieur. Un article particulier sur les poids, les mesures et les monnaies de l'Hindoustan terminera ce traité; et pour le rendre enfin d'une utilité plus générale, je le commencerai par un exposé rapide de l'état actuel des établissemens européens, que les nouveaux dominateurs de l'Inde, les Anglais, ont bien voulu laisser subsister. Il est inutile de dire que j'ai puisé mes matériaux dans les ouvrages les plus modernes anglais et français; j'ai surtout emprunté au livre estimable de M. Legoux de Flaix.

## § I. — État actuel des Établissemens européens.

### I. Etablissemens français.

La ville de Pondichéry, plusieurs fois détruite, plusieurs fois rebâtie, sert d'entrepôt général au commerce français de la côte orientale de la Péninsule, de la presqu'île de Malaca, de la Cochinchine et même des côtes de l'Arabie et de la Perse. L'ancien gouverneur Dupleix avait conçu le projet d'y construire un port en creusant le lit de l'Ariancoupan, en établissant des quais sur ses bords et en prolon-

geant ces quais dans la mer en forme de jetées. L'exécution de ce plan aurait produit pour la ville d'immenses avantages; le rappel de Dupleix le fit avorter. Quand cette place nous fut rendue par l'Angleterre à la paix de 1762, son territoire fut réduit à d'étroites limites. La paix de 1783 nous valut la restitution du canton d'Archivouac dont les produits presque nuls ne peuvent être d'aucun secours pour Pondichéry; mais les cantons de Valdaour, de Vilenour, etc., qui seuls pouvaient assurer la subsistance des habitans, furent retenus par les Anglais. Les bornes du territoire ont été encore resserrées durant les dernières guerres, de sorte que les habitans sont pour ainsi dire prisonniers dans leur ville.

Karical dans le Tanjaour, sur un bras du Cavéri, possède un comptoir français qui fut autrefois extrêmement florissant. Quelques bourgades où habitent dix ou douze mille Hindous sont dépendantes de la ville, située elle-même au milieu d'une plaine riante et fertile, qui produit quelquefois jusqu'à quatre récoltes dans une seule année. Karical est à vingt-cinq lieues sud de Pondichéry. On y fabrique des toiles peintes qui s'exportent aux îles voisines, et des mouchoirs aussi beaux pour la couleur mais moins fins que ceux de Masoulipatam.

Dans cette dernière ville, qui fit autrefois partie des domaines de la France, on voit encore une factorerie ou loge française; il ne s'y fait que très-peu d'affaires malgré les avantages de sa situation. Les Anglais qui en sont aujourd'hui les maîtres ne permettent pas aux Français d'en profiter, de crainte que leur commerce de Madras n'en souffre. La factorerie d'Ayanaon dans le Radjamundi, au nord de Masoulipatam, est plus importante à cause des nombreuses manufactures des environs où se fabriquent les toiles connues sous le nom de *guinées du nord*, et les *jamdanis* ou *organdis à fleurs*; mais elle le deviendrait encore bien davantage si, renonçant à l'abus du pouvoir, les Anglais cessaient d'entraver les opérations de notre commerce en obligeant les ouvriers et les fabricans à rompre leurs marchés avec les Français, et à travailler pour leur propre compte. Des vexations du même genre ont journellement lieu dans les loges françaises du Bengale.

La première de celles-ci est à Balassor, au-dessous de l'embouchure de l'Hougli, bras occidental du Gange; utile quand cette ville appartenait aux Mahrattes du Bérar, elle n'offre plus aucun avantage depuis que les Anglais se sont rendus maîtres de la contrée; on ne peut la considérer que comme un point de communica-

tion entre Pondichéry et Chandernagor, Chandernagor qui grace à la jalouse Angleterre n'a pu réparer ses ruines, mais qui depuis plus de soixante ans, par ces ruines accusatrices, proteste énergiquement devant toutes les nations policées de l'indigne violation du droit de la guerre et du droit des nations par celle qui dans son délire orgueilleux se vante de marcher à leur tête. Il n'est pas de tracasseries, d'injustices, d'opprobres que les Français de Chandernagor n'ayant eu, n'aient encore à souffrir de la part des Anglais, et même de celle des naturels qui, tels que d'impudens valets, se croient autorisés à l'insolence par celle de leurs maîtres; et quand on réfléchit à tout ce qu'il y a d'humiliant dans une position semblable, on voit avec peine que des Français s'y soumettent pour de minces intérêts. Je dis pour de *minces intérêts*, car les Anglais se sont exclusivement réservé les articles les plus lucratifs du commerce d'importation ou d'exportation, ou quand ils n'ont pas fait une telle réserve ils y suppléent par d'autres conditions qui enlèvent aux Français la plus grande partie du bénéfice. Il suffit de citer pour exemple l'importation du sel dans le Bengale et l'exportation de l'opium : quoiqu'il eût été stipulé par le traité de 1783 que les négocians français pourraient librement introduire du sel

dans le Bengale, la faculté de l'introduction fut réduite quatre ans après à la quantité de cent cinquante mille quintaux, et encore y mit-on pour condition que cette denrée serait livrée à un prix fixe aux préposés de la gabelle anglaise; quand à l'exportation de l'opium, il fut pareillement réglé, par dérogation aux traités, que les Anglais en fourniraient tous les ans deux cents caisses à Chandernagor, ou *qu'ils paieraient une somme* en représentation du bénéfice présumé de cette denrée.

Après le comptoir de Chandernagor, l'établissement le plus important est celui de Dacca, entrepôt des belles mousselines du Bengale et des toiles de coton qui se fabriquent dans son district. Cette ville, par sa proximité du Gange et du Brahmapoutre, a toujours été extrêmement commerçante, et toutes les nations européennes y ont eu des factoreries. La loge de Patna n'offrirait pas moins d'avantage que la précédente, parce que c'est aux environs de Patna que se recueille le pavot blanc dont on extrait le meilleur opium si, comme je viens de le dire, les Anglais n'avaient sevré les négocians français des bénéfices de cette branche de commerce.

Il existe encore une loge à Jougdia, connue par ses belles casses et ses taffetas, et une autre loge à Cassimbazar sur l'Hougli. C'est dans cette

dernière ville que sont entreposées toutes les soieries du Bengale.

Sur la côte occidentale ou du Malabar, les Français ont un comptoir à Mahé, une loge à Calicut à dix lieues au sud de Mahé, et une autre loge à Surate dans le Guzzerat. Mahé fut conquis en 1727 par M. de la Bourdonnais, à qui ses longs services valurent l'inimitié du gouverneur Dupleix, et successivement la Bastille à son retour en France. Les Anglais ont pris et détruit à deux reprises le fort que les Français y avaient élevé; ils ont épargné les édifices particuliers : il est vrai que le radjah du pays les avait menacés de détruire par représailles leur comptoir de Tellichéry. La conservation de ce poste est très-essentielle, parce que c'est dans le district de Mahé que se récolte le meilleur poivre de toute la côte. L'établissement de Surate, le plus ancien de ceux que les Français ont formés dans l'Inde, est aujourd'hui assez peu important, depuis que le grand commerce qui se faisait à Surate a été entraîné à Bombay; toutefois les draps et les dorures de Lyon y trouvent un débouché facile et s'y échangent avantageusement contre les cotons à laine rousse du Guzzerat.

Les Mahrattes avaient cédé aux Français en 1770 la ville et le port de Chaoul, au milieu de la côte de Canara, à cinquante lieues environ de Pounâh,

leur capitale; mais cette cession est restée à peu près sans effet.

### II. Etablissemens hollandais.

On a vu dans le cours du seizième siècle les Hollandais, riches et puissans, dépouiller peu à peu les Portugais de la plus grande partie de leurs domaines de l'Inde; en moins de temps encore les Anglais les ont dépouillés à leur tour; et de toutes les villes, de tous les districts que possédaient les fondateurs de Batavia, il ne leur reste qu'un comptoir à Cochin sur la côte de Malabar, un comptoir à Chinchourra sur l'Hougli, et quelques factoreries sur divers points du Bengale ou de la côte de Coromandel. Cochin fait un grand commerce de poivre, qui se donne en échange des marchandises d'Europe; les agens de ce commerce sont tous des juifs qui composent la plus grande partie de la population. Quand les Hollandais dominaient dans l'Inde, ils avaient des comptoirs sur toute la côte, depuis le cap Comorin jusqu'à Surate, à Konalan, Cranganor, Cananor, Diou, Cambaye, etc. Dans les uns, ceux du Malabar, on achetait le poivre de première main et on l'entreposait à Cochin; dans les autres on achetait les soieries du Guzzerat, et Cochin les recevait aussi en dépôt, jusqu'au moment où des vaisseaux partant pour Amsterdam

en formaient leurs cargaisons, ce qui rendait aussi riche que florissante la ville de Cochin; aujourd'hui elle est réduite à ses propres achats, qui sont peu abondans.

Le comptoir de Sadras ou Mahabalipour, sur la côte orientale, a perdu toute l'importance qu'il eut dans les premiers temps. L'établissement de Madras d'une part et de Pondichéry de l'autre a dû produire cet effet. Les Hollandais sont en quelque sorte dédommagés de la nullité actuelle de ce comptoir par les avantages de celui qu'ils possèdent à Paliacate. Cette ville, son district et le pays voisin ont un nombre infini de manufactures d'où sortent des mouchoirs de plusieurs sortes, toutes belles et également recherchées; Paliacate offre encore l'avantage d'attirer un grand nombre de marchands hindous, ce qui facilite la vente ou l'échange des produits européens. Le comptoir hollandais n'a pour toute défense qu'une simple chemise et une garnison de trente hommes : c'est probablement à cette circonstance, qui est peu faite pour exciter les alarmes, que ce comptoir doit l'avantage de n'avoir pas eu le sort de Négapatnam que les Anglais se sont fait céder en 1783: Négapatnam avait une bonne forteresse.

Sur la côte d'Orissa, les Hollandais ont la factorerie de Biblipatna d'où ils retirent les belles

guinées qu'on fabrique dans le pays; sur l'Hougli, au-dessus de Calcuta et à peu de distance de Chandernagor, ils possèdent Chinchourra, entrepôt de leur commerce avec le Bengale.

### III. Etablissemens portugais.

Les Portugais, dans les progrès rapides de leur décadence, n'eurent pas seulement les Hollandais à combattre; ils eurent encore pour ennemis les Anglais qui cherchèrent à les dépouiller de tout ce que les Hollandais leur avaient laissé. Leurs établissemens, prolongés sur la double côte de la Péninsule et remontant des deux côtés vers le nord, s'étendaient d'une part jusqu'au golfe de Cambaye et de l'autre jusqu'aux rivages du Brahmapoutre. Toutes leurs possessions aujourd'hui se bornent à l'île de Goa, et à quatre lambeaux de terrain sur la côte voisine du Concan, auxquels ils donnent le nom ridiculement fastueux de *provinces royales de Terre-Ferme*.

Il n'y a pas long-temps encore qu'ils entretenaient des facteurs ou résidens à Diou, Damaoun, Mangalor, Calicut, Saint-Thomé et Bandel; comme il ne s'y faisait aucun commerce, ces agens se sont peu à peu retirés, et il n'y reste plus aujourd'hui que des couvens de moines à qui l'on permet tous les jours de fête, d'arborer

sur la cime de leur clocher le pavillon de Portugal. Quant au commerce de Goa même, il ne consiste qu'en l'exportation d'une assez petite quantité d'extrait d'arecque, plus connu en Europe sous le nom de cachou, et d'un fruit qu'on appelle *mangue*.

### IV. Etablissemens danois.

Les Danois n'ont jamais cherché à faire dans l'Inde de nombreux établissemens ni de brillantes conquêtes, ils n'ont voulu se recommander aux Hindous que par une conduite sage, modérée, constamment dégagée de vues ambitieuses; aussi se sont-ils attiré l'estime et la confiance des naturels, sans exciter la jalousie des autres puissances européennes.

Leur pricipal comptoir est à Trinkbar, sur la côte de Coromandel, à très-peu de distance de Karical. C'est une petite ville bien bâtie et bien fortifiée; elles a de nombreuses relations d'amitié avec le pays voisin de Tanjaour, d'où elle a tiré un grand nombre d'excellens ouvriers qui fabriquent dans son enceinte la plus grande partie des articles auxquels on donne le nom de *marchandises de la côte*. C'est avec ces produits que les vaisseaux de la compagnie danoise des Indes font leurs cargaisons.

Les achats de poivre du Malabar se font à Co-

lèche où les Danois ont une factorerie; les marchandises du Bengale s'entreposent à Sérampour sur le Gange; ils appellent cette ville Frédériknagor, mais les Hindous ne la connaissent et ne la désignent que sous le premier nom. Ces deux villes danoises ont profité pour s'agrandir des désastres des colonies françaises. L'accueil amical que les proscrits de Chandernagor et de Pondichéry ont reçu des Danois a donné à leurs villes de nouveaux habitans.

Pour leurs achats dans l'intérieur du Bengale et dans le Bahar, les Danois ont une factorerie à Patna; ils en tirent du salpêtre et des baffetas pour charger deux navires.

### V. Etablissemens allemands.

L'empereur Charles VI avait créé sous le nom d'Ostende une compagnie des Indes orientales, et les Hollandais s'opposaient à son établissement. Ce prince prétendait dans le même temps à la couronne d'Espagne; un congrès se tenait à Cambray pour décider entre Philippe V et lui. Charles voulait bien renoncer à ses droits en faveur de Philippe, mais il exigeait par compensation que sa compagnie d'Ostende pût s'établir sans obstacle; cependant comme il avait assuré sa succession à sa fille aînée par sa fameuse pragma-

tique, les puissances médiatrices n'offraient leur garantie qu'à condition que la compagnie d'Ostende serait supprimée; les négociations de Cambray furent interrompues avant d'avoir produit aucun résultat, la guerre éclata, et les embarras qu'éprouva l'empereur l'empêchèrent de songer davantage à son projet favori d'ouvrir à ses sujets les route de l'Inde.

Ce ne fut que vers le milieu du siècle dernier que ce projet, repris par l'époux de sa fille, reçut en partie son exécution. Plusieurs négocians de Vienne formèrent une société, équipèrent quelques vaisseaux, les envoyèrent dans l'Inde, et voulurent établir des comptoirs avant d'avoir calculé les dépenses et trouvé les moyens de les soutenir. Les premiers essais de cette compagnie furent très-malheureux; dès la première année les fonds furent absorbés par les dépenses. Les marchandises de l'Inde qui composaient la cargaison du retour avaient été achetées à crédit, et le prix de leur vente en Europe suffit à peine pour payer les vendeurs. Il aurait fallu de nouveaux capitaux, puisque les frais des établissemens avaient épuisé les mises primitives de fonds. Les actionnaires effrayés se séparèrent déplorant la perte de leurs actions; la société fut dissoute, et les comptoirs de Bankibazar dans le Bengale, de Coblentz et de Congimer sur la côte de Coroman-

del tombèrent pour ne plus se relever dès la seconde année de leur fondation.

Des négocians allemands auxquels l'Anglais Bolth offrit ses services, séduits par les espérances qu'il leur donna, et se fiant d'ailleurs en ses lumières et en sa longue expérience, firent une seconde tentative vers l'an 1770. Elle ne fut pas plus heureuse que la première, et malgré les talens de M. Bolth elle échoua complétement. Cet homme avait servi plusieurs années la compagnie anglaise des Indes; il avait eu avec elle de graves discussions, ils s'étaient séparés ennemis. Un tel commissionnaire, dans un pays soumis à la domination des Anglais ou à leur influence, devait nécessairement trouver des écueils où toute son adresse viendrait échouer. Depuis cette époque les Allemands n'ont pas renouvelé leurs essais.

### VI. Etablissemens anglais.

Il n'est pas nécessaire de faire ici un article pour les établissemens anglais; il faudrait répéter ce qui a été dit ailleurs. Qu'il suffise de rappeler que vers l'an 1750 l'Angleterre ne possédait que Bombay, Madras et Calcutta. Ces deux dernières villes étaient même très-mal fortifiées; celle-ci fut prise et saccagée par le neveu d'Allaverdi-Khan; l'autre s'humilia devant Hyder-Ali. Les Anglais avaient en outre quelques comptoirs sur

les deux côtes et dans l'intérieur du Bengale. Dès l'an 1757, ils s'emparèrent des Circars, que Chanda-Saheb et Salabet-Sing avaient cédés à la France à perpétuité; plus tard ils firent la guerre au soubah du Bengale, le vainquirent et se rendirent maîtres de ses états. Quelques années s'étant écoulées, ils partagèrent entre eux, le soubah du Dékhan et les Mahrattes, les vastes conquêtes d'Hyder-Ali. Le nabab d'Arcatte, leur créature, était leur tributaire; bientôt ils le forcèrent à leur céder son pays, qui fut ainsi ajouté à leurs riches domaines. Dans des temps postérieurs, ils ont déclaré la guerre aux Mahrattes et leur ont enlevé plusieurs villes et plusieurs cantons; ils ont refoulé les Sickhs vers le nord, conquis les deux villes impériales, soumis à leurs lois soixante-dix millions d'Hindous. En un mot, ils possèdent la plus belle moitié de l'Hindoustan et de la Péninsule.

## § II. — Des exportations de l'Inde.

### I. Observations préliminaires, matières des contrats.

Les exportations de l'Inde ont de tout temps été considérables, les articles d'importation au contraire peu nombreux, et d'une valeur bien inférieure à celle des marchandises ou des denrées exportées; de sorte que les ventes et les

achats ont toujours été soldés en argent par les étrangers aux Hindous, ce qui à la longue devait produire en Europe une grande rareté de numéraire, tandis que l'Inde regorgeait d'argent et d'or (1). Tous les ans les vaisseaux de l'occident apportaient pour payer leurs achats ces précieux métaux en lingots, et les Hindous qui les recevaient n'en rendaient jamais aucune partie, parce qu'ils vendaient plus qu'ils n'achetaient, ou qu'ils vendaient des objets d'un plus haut prix. Cet état de choses a duré sans altération jusqu'au moment où de marchands les Anglais sont devenus souverains; car non-seulement ils n'ont plus apporté de l'or pour les besoins de leur commerce, mais encore ils ont employé constamment une partie de celui que produit le recouvrement de l'impôt à payer les denrées de la Chine; il part d'ailleurs tous les ans du Bengale un assez grand nombre d'individus qui emportent en Angleterre toute leur fortune convertie en capitaux.

Quant aux autres peuples européens, africains ou asiatiques qui trafiquent avec les Hindous, rien n'a changé à leur égard, et la valeur de ce qu'ils reçoivent de l'Inde est toujours supé-

(1) Cette rareté du numéraire s'était fait sentir à plusieurs époques, notamment dans le treizième siècle.

rieure aux prix des marchandises qu'ils lui fournissent. Il est donc essentiel pour quiconque se livre ou veut se livrer au commerce de l'Inde de bien connaître la matière des exportations et des importations. Quoique je sois forcé à me renfermer dans des bornes assez étroites, je tâcherai d'en dire assez pour que les lecteurs commerçans puissent acquérir cette connaissance. Mais avant de faire passer sous leurs yeux la riche nomenclature des marchandises de l'Inde, je dirai quelques mots sur la manière générale de faire les achats et les ventes dans la Péninsule et dans le Haut-Hindoustan.

L'usage général de l'Inde dans la vente des toiles et des soieries, soit blanches soit de couleur, et quelle que soit leur qualité, fine ou commune, c'est de ne vendre ces objets qu'à la *courge* et en vertu d'un contrat passé entre l'acheteur et les *dalales* ou courtiers au nom des fabricans. La courge se compose de vingt pièces, et elle a plusieurs *sortes*, c'est-à-dire plusieurs qualités, de manière que la courge forme une espèce d'assortiment en pièces fines, moyennes et communes. Il n'y aurait point d'avantage pour l'acquéreur à vouloir se soustraire à cette méthode, parce qu'on lui ferait payer beaucoup plus cher la *sorte* qu'il choisirait exclusivement.

De la nécessité de traiter avec les fabricans

par l'entremise des dalales, ou même directement, il résulte que les commandes se doivent faire six ou huit mois au moins avant le moment qu'on a déterminé pour prendre livraison. Vainement voudrait-on agir d'autre manière; outre qu'à se pourvoir chez les marchands hindous ou européens on payerait un quart ou au moins un cinquième au-dessus du prix de fabrique, on ne trouverait point chez eux assez d'articles pour faire la cargaison d'un navire, car ces marchands ne tiennent guère des marchandises que pour le détail.

L'acheteur ou son agent doivent donc se rendre au lieu des fabriques ou manufactures; ils doivent se prémunir d'une somme égale au moins à la moitié, au tiers ou au quart du montant des achats, car il est d'usage encore que le premier paiement se fasse par anticipation au moment de la signature du contrat. Après la première entrevue de l'acheteur et du dalale, celui-ci remet au premier plusieurs pièces de marchandises des qualités demandées. Ces pièces restent entre les mains de l'acheteur pour servir d'échantillons ou pièces de comparaison, le jour où la livraison aura lieu. Un léger présent au dalale, un peu de bétel, des essences le rendent singulièrement officieux et obligeant. Quand les conventions sont arrêtées, on les rédige par

écrit ; le contrat est en double original. Il doit faire mention expresse, non-seulement du nombre de courges, mais encore du nombre de sortes qui entreront dans chaque courge ; les sortes se distinguent par le nombre de *conjons*. On appelle ainsi la réunion de 120 fils de la chaîne. Le nombre des conjons est ordinairement de dix-neuf, vingt-trois, vingt-six, trente-deux, trente-six et cinquante. La largeur de la toile est toujours la même (1), quel que soit le nombre des conjons ; on conçoit que plus il y a de conjons plus la toile est fine ; car la toile de dix-neuf conjons n'a que deux mille deux cent quatre-vingts fils, tandis que celle de cinquante en a six mille. La courge porte communément trois sortes. Ainsi quand on demande une courge de trente-six conjons par exemple, il n'y a que sept à huit pièces de cette sorte ; cinq ou six sont de la sorte inférieure, et les autres de la sorte qui vient ensuite.

Les livraisons se font rigoureusement aux termes stipulés ; il est bien rare qu'il y ait du retard de la part des vendeurs, parce que ce retard les expose à de très-forts dommages-intérêts. L'acheteur à son tour doit mettre dans ses paiemens la même exactitude. Les courges ne sont reçues

---

(1) Une aune et un huitième, mesure de Paris.

qu'après examen et vérification, pièce par pièce. Les pièces qui ne sont pas conformes à la montre sont rejetées dans la sorte inférieure, ou même laissées au rebut. Il faut que l'acheteur, pour n'être point trompé, se connaisse parfaitement aux sortes et aux qualités, ou qu'il se serve d'un agent à qui ces vérifications soient familières.

Les mousselines *nensouques* du Bengale se vendent par balles de cent vingt pièces; on observe les mêmes formalités pour le contrat de fabrication, la livraison, le paiement et la visite. Cette dernière est surtout essentielle, parce que ces mousselines sont si fines, que le moindre accident pouvant les déchirer, il s'en trouve quelquefois d'avariées, ce qui au surplus se répare très-facilement quand on s'en aperçoit. Les fabricans attachent toujours à leurs ateliers une classe d'ouvriers destinés uniquement à faire les reprises, et ceux-ci exécutent, dit-on, ce travail avec tant d'adresse que, quelque déchirure qui ait été faite à une pièce de mousseline, ils en font disparaître la trace au point qu'il devient impossible de reconnaître la place où elle existait.

II. Exportations du Bengale.

De tous les articles d'exportation que fournit le Bengale, le plus important est celui des mous- *Mousselines nensouques.*

selines, auxquelles on donne généralement le nom de nensouques, de *Noyangsouh*. Ce sont des toiles de coton fabriquées avec un fil dont la finesse est extrême. La pièce entière est de seize aunes de Paris sur une largeur d'environ cinq quarts; mais dans une balle on fait entrer ordinairement un certain nombre de pièces divisées en demi-pièces. Il y en a trois espèces, désignées par le nombre des fils de la chaîne; la première est de quatre mille fils, la dernière de trois mille; la seconde espèce tient le milieu entre ces deux nombres. On ne les fabrique qu'avec le coton indigène du Bengale ou du Bahar, coton à longs filamens, un peu jaunâtres. Les autres cotons ne donnent point un fil assez fort ni assez fin.

Les meilleures fabriques de nensouque sont celles de Dacca (1) et de ses environs. Les nom-

(1) M. Legoux-Deflaix rapporte que, se trouvant dans cette ville, il commanda à un fabricant une pièce de mousseline nensouque. Cette pièce, dit-il, lui fut envoyée à Chandernagor, en 1777, dans une très-petite boîte. La pièce était de seize aunes, sa largeur de cinq quarts pleins; elle était blanchie, gommée, et brodée sur un dessin qu'il avait donné lui-même. A travers six doubles de cette mousseline on distinguait la couleur de la peau; tout-à-fait dépliée, elle produisait devant les yeux l'effet d'une légère vapeur. Cet écrivain ajoute que cette pièce fut présentée à Ma-

breux habitans de cette contrée ne s'occupent que de la préparation du coton, de la filature et de la fabrication des toiles.

Le prix ordinaire de la balle de cent vingt pièces quatre mille fils est de 9,000 roupies sicca (1), ou 25,920 francs argent de France, ce qui porte à 216 francs le prix de chaque pièce. La seconde qualité est du prix de 7,200 roupies, et la troisième ne coûte que 5,000 roupies. Les nensouques portent divers signes qu'on peut imiter dans les fabriques anglaises, tels qu'une large tête en fils d'or, et une raie d'environ deux lignes de large à la fin de la pièce, un cordonnet ou liseré de cinq ou six fils de soie verte, etc.; mais ce que ni les Anglais ni aucun autre peuple d'Europe ne sauraient imiter, c'est la finesse et la régularité du tissu, la rondeur, la force et le reflet très-blanc des fils

demoiselle de Condé, qui la fit voir comme un phénomène à plusieurs manufacturiers, et que ceux-ci déclarèrent tous qu'ils n'auraient pas cru possible de donner au fil de coton un tel degré de finesse.

Quand M. de Bussi revint en France après les désastres de nos colonies en 1761, il présenta à la marquise de Pompadour douze petites tabatières, renfermant chacune une chemise de femme de guinée.

(1) La roupie sicca vaut 2 francs 70 centimes.

qui le composent. Les nensouques qui se divisent en demi-pièces sont ordinairement brodées, mais il faut convenir que ces broderies, exécutées au point de chaînette et non au passé, ne sont pas faites avec beaucoup de goût.

*Mallemoles.* La mallemole est une espèce de mousseline qui se fabrique dans le canton de Maldo, au nord de Mourschédabad. Elle est plus souple que la nensouque, parce qu'on se sert d'un coton dont le duvet est plus flexible et que le fil est moins tordu. La longueur et la largeur des pièces sont semblables à celles des premières mousselines. Depuis un demi-siècle, les agens des comptoirs européens ont fait fabriquer des mallemoles à Dacca, et leur qualité n'est pas inférieure à celle des mallemoles de Maldo.

Cette sorte de mousseline a un tissu trop lâche pour supporter la broderie comme la nensouque, mais on la broche en or ou en argent, les fils de la chaîne étant assez peu serrés pour donner facilement passage aux lames de ces métaux. Les mallemoles ainsi passementées prennent le nom de *matabis*. Les femmes hindoues en font un grand usage pour leur toilette.

Le prix commun des mallemoles non brochées est de 8,400 roupies pour celles de deux mille six cents fils, et de 9,000 roupies pour celles de deux mille huit cents fils. Quant aux mata-

bis, comme on ne les broche point en fabrique et qu'il faut les remettre aux passementiers, le prix varie en raison du dessin et de la matière qu'on y emploie. Ordinairement la façon et la fourniture de ces broderies coûte 80 roupies par pièce (216 francs), quand la broderie est en or; si elle n'est qu'en argent, le prix est d'environ 25 à 30 roupies.

La casse, objet recherché pour les exportations européennes, diffère de la mousseline nensouque en ce que son fil est plat; mais cette toile n'en a pas moins un tissu très-serré et un grain très-uni. Les principales manufactures sont situées à Noudja un peu au-dessous de la naissance de l'Hougli, à Maldo déjà connu par ses mallemoles, et à Joungolbari sur le Brahmapoutre. Ces trois fabriques donnent à peu près tous les ans quatre mille balles de casses. Les Anglais ont établi depuis peu d'années une quatrième fabrique à Jougdia, près du confluent du Gange et du Brahmapoutre. *Casses.*

Cette toile sert à divers usages; mais on l'emploie principalement à faire du linge de corps. Chaque pièce a un peu plus de huit aunes de longueur, sur une largeur d'environ sept huitièmes d'aune. Le prix commun de la balle est de 2,400 roupies (6,480 fr.).

L'amame est une toile assez recherchée pour *Amames, baffetas et garats.*

sa finesse, son grain uni, son tissu lisse et serré, sa force et sa grande largeur qui la rend très-propre à faire des draps de lit, des chemises de bain, des robes de chambre, etc. On imite en beaucoup de lieux de l'Europe la fabrication des amames que souvent on confond avec les percales, quoique la percale soit plus serrée et moins souple que l'amame, et qu'elle produise en la déployant des reflets de lumière qui lui donnent l'apparence de la moire. On fabrique les amames à Noudja sur l'Hougli et à Monghir; la pièce est de seize aunes sur une aune et demie. La balle de cent vingt pièces se paie en fabrique de 4,320 roupies à 4,800 roupies.

Les baffetas forment la cinquième et dernière espèce de toiles qui se fabriquent dans le Bengale, principalement à Jougdia, à Patna capitale du Bahar, à Bénarès et dans le voisinage de ces villes. La consommation qui s'en fait est étonnante; il sort annuellement de ces fabriques de quinze à dix huit mille balles de deux cents pièces. La balle se compose de deux *fardis* de cent pièces; la pièce a six aunes deux cinquièmes de longueur; sa largeur n'est que de cinq sixièmes. On en fait de plusieurs qualités; les plus chers coûtent 7 roupies la pièce. Les baffetas s'emploient assez souvent pour faire du linge de corps ou de table; mais plus souvent encore ils

sont convertis en indiennes par l'application des couleurs.

Les garats ne sont point rangés dans la classe des toiles, mais dans celle des serpillières; ils servent principalement à faire la première enveloppe des autres toiles. Les Hindous ne faisaient autrefois aucun cas de ces toiles grossières; mais s'apercevant qu'elles étaient recherchées par les Européens, ils se sont appliqués à les fabriquer avec plus de soin. Les principaux ateliers sont à Patna, à Faizabad et à Bénarès. Les fabriques de Patna en convertissent une partie en indiennes; le reste est exporté par les Européens qui les vendent sur les côtes de Perse et d'Arabie; les garats qui arrivent en Europe passent dans l'Amérique ou dans les royaumes du nord. Le prix de la pièce de garat varie suivant sa finesse; les plus chères sont de 3 roupies et demie; chaque pièce a douze aunes de long sur trois quarts de large.

*Doréas du Gange.*

Le doréas, qui se fabrique à Dacca et à Jougdia, est une espèce de mousseline qui tient de la mallemole du Bengale et de l'organdi de Coromandel. On en exporte une très-grande quantité, mais la majeure partie est destinée pour l'Amérique et les Antilles. Les doréas se vendent par balles de cent vingt pièces, ou deux cent quarante demi-pièces. Ces dernières sont un peu

plus chères, parce que chaque demi-pièce a une tête en fil d'or, ce qui augmente la main d'œuvre. En général, il y a dans chaque balle un tiers environ de pièces coupées; alors le prix de la balle revient à 1,920 roupies; la balle entière en demi-pièces coûte environ 200 roupies de plus. La pièce est de seize aunes de long sur une de large. On fabrique depuis quelques années des doréas dans les ateliers des comptoirs euro péens du Bengale, mais ils sont d'une qualité inférieure à ceux de Dacca.

*Sirsakas, canadaris, sistresays.* Les sirsakas, les canadaris et les sistresays sont des étoffes soie et coton qu'on fabrique dans tous les ateliers situés sur l'Hougli et dans le territoire de Balassor. On les a imitées en Europe, où on les nomme *bourre du Levant;* mais il est à remarquer que les Hindous emploient de la soie et non de la bourre. Les meilleures sont celles dont le coton bien rond et bien filé n'a point de brins qui chevauchent les uns sur les autres. Le prix courant de ces étoffes est de 16 roupies par pièce de neuf aunes et demie ou dix aunes.

*Steinkerques.* Les steinkerques, quoique dans la classe des mousselines, ne sont pas autre chose que des mouchoirs qui tiennent de la mallemole par leur souplesse et du doréas par la force du tissu. On en fabrique de deux sortes dans le Bengale;

l'une a le réseau très-serré, l'autre offre un tissu lâche et souple. Cette seconde espèce ressemble assez à l'organdi-batiste. Chaque espèce au reste a plusieurs qualités, ce qui met assez de variété dans le prix; il va de 8 roupies à 16, par pièce de dix mouchoirs.

Vers le milieu du siècle dernier, M. Burgos, agent principal du comptoir de Chandernagor, entreprit de faire fabriquer dans ses ateliers des mouchoirs rouges comme ceux de Paliacate, et ses essais furent couronnés d'un tel succès qu'en peu d'années les ateliers se multiplièrent et que la fabrication de ces mouchoirs s'étendit d'une extrémité à l'autre de l'Hougli. Ces mouchoirs sont devenus un article important d'exportation, non-seulement en Europe mais encore pour les marchés de l'Asie et pour les côtes de l'Afrique, où ils ne sont pas moins recherchés que les guinées bleues de Coromandel. Il y a deux sortes de mouchoirs burgos; les uns sont à grands carreaux, les autres à petits carreaux; on a soin de les assortir dans les commandes. Ceux de la première qualité se vendent à raison de 6 roupies la pièce de huit mouchoirs; ceux de la seconde qualité ne vont qu'à 4 roupies et demie. La balle contient ordinairement trois cent vingt pièces.

Les soies du Bengale passent pour les plus *Soies, soieries.*

belles de l'Hindoustan; cela tient autant à la qualité supérieure des mûriers qu'à la douceur du climat et à l'éducation des vers à soie. L'île de Cassimbazar, formée par deux bras du Gange, est toute couverte de mûriers, et la récolte de la soie fait la principale richesse des habitans; on porte à deux mille quintaux la quantité annuelle qui en sort; elle se consomme en entier dans les ateliers du pays même, où l'on en fabrique des mouchoirs aussi beaux que ceux de Lyon, plus moelleux même et d'un tissu plus fin, des taffetas très-minces auxquels on donne le nom de cassimbazars et des satins moirés très-forts qu'on peut laver comme le linge. Les Européens exportent une grande quantité de ces soieries qu'ils vont vendre en Perse, en Turquie et même en Amérique. Les Anglais exportent la soie lavée et décrassée; ils s'en servent pour alimenter leurs fabriques nationales. Ces soies se vendent dans le Bengale à moitié prix de ce que coûte l'organsin du Piémont; elles sont même de vingt pour cent moins chères que celles de la Chine, qui ne sont pas plus belles. Ce serait un article d'exportation très-utile et très-productif pour la France.

On fabrique dans les manufactures du Bengale, avec une espèce particulière de soie qu'on appelle *mogue*, une gaze très-claire, très-déliée

et très-souple dont on se sert dans le pays pour faire des rideaux qui garantissent des mousquites sans empêcher l'air de circuler. Ces gazes sont très-fortes parce que la soie mogue se compose elle-même de fils qui ont beaucoup de tenacité. C'est cette qualité de soie qu'on emploie dans la fabrication des canadaris, étoffes de soie et coton dont j'ai déjà parlé.

*Productions diverses.*

Le Bahar produit le meilleur opium du monde; mais c'est un article que les Anglais ne permettent guère aux négocians des autres pays de se procurer. Il en est de même du salpêtre qu'on trouve en abondance dans le Bengale; ils se sont réservé le droit exclusif de l'exporter. Quant au borax qu'on tire aussi du Bengale, il y est apporté du Thibet dans de petits sacs faits de feuilles de palmier; il se vend à raison de 4 roupies la livre de trente onces.

La gomme-laque forme encore un article essentiel des exportations du Bengale, quoique le pays en produise peu; mais on l'y envoie du Penjab et du Moultan; celle des environs de Lahore est la plus estimée. Cette gomme se vend au quintal de soixante-quinze livres, et au prix de 11 ou 12 roupies le quintal.

*Sucre.*

Le sucre a fait de tout temps un article essentiel et très-lucratif du commerce de l'Inde. Dans les premiers âges c'étaient les Arabes qui

le répandaient par la voie des échanges dans les marchés de la Syrie, de l'Égypte et de l'Asie mineure; plus tard les Égyptiens allèrent directement le chercher aux marchés de la Péninsule; les Romains le reçurent par les caravanes qui traversaient la Tartarie et la Perse; et jusqu'à la découverte de l'Amérique on n'a pas eu d'autre sucre en Europe que celui qui venait de l'Hindoustan. Depuis un demi-siècle les Anglais ont favorisé la culture de la canne à sucre dans le Bengale et dans les autres pays qui leur sont soumis; ils ont fait des plantations considérables, et la moitié peut-être des sucres qui se consomment en Europe s'exportent du Bengale ou de la côte de Coromandel.

II. Exportations de la côte orientale, ou d'Orissa et Coromandel.

*Guinées.* Le premier et le principal article d'exportation, sur la côte orientale, consiste dans les guinées, toiles d'un grand aunage en longueur et en largeur. On les divise en guinées du nord et en guinées du sud. Les premières, qui sont les plus recherchées, se fabriquent dans le Télingana, les secondes sortent des ateliers de Seilon. Il y en a six différentes espèces, qui se distinguent entre elles non-seulement par la qualité mais encore par le nombre de *conjons* ou assemblages de cent vingt fils. Le prix des guinées

varie suivant les espèces; en général, les guinées communes se vendent 240 à 250 roupies la courge de vingt pièces. Chaque pièce porte pour l'ordinaire vingt-huit aunes de longueur sur une grande aune de large.

Les guinées du nord qui ne sont pas reçues dans la vérification qui a lieu à l'époque des livraisons, sont teintes en bleu et envoyées à la côte d'Afrique et aux Antilles. Quant à celles de Seilon, les Européens ne s'en chargent que lorsqu'elles sont teintes en bleu ou en rouge. Toutes ces toiles se reconnaissent à la qualité du fil qui est tors, à sa finesse et à son égalité parfaite, au grain uni du tissu, et à la manière uniforme dont la trame est frappée sur toute la longueur de la pièce. A la tête des pièces sont de petits fils rouges qui marquent les conjons; ces fils portent en avant une lisière de sept ou neuf brins de fils d'or. Les guinées de cinquante conjons sont de la plus grande beauté; celles des qualités moyennes servent à faire du linge de corps; celles de vingt-trois et de dix-neuf conjons s'emploient dans les fabriques de toiles peintes ou imprimées.

Ce n'est qu'après la visite et l'acceptation des guinées par l'acheteur que ces toiles sont blanchies, décruées et lustrées. Les Hindous ont pour ce travail des procédés prompts, simples et

sûrs, supérieurs pour les résultats à tous ceux qu'on suit en Europe, et il serait bien à désirer qu'on adoptât leur méthode de blanchiment des toiles.

Percales. Les percales ne diffèrent guère des guinées que par l'aunage et la qualité du coton. On fait ces dernières avec le coton qu'on nomme *roui*, particulier au Télingana, tandis que les percales se fabriquent avec le maipangi, coton que produisent abondamment les plaines du Carnatic. Quant à la longueur des percales, elle n'est guère que de neuf aunes trois cinquièmes; sa largeur est de quatre cinquièmes d'aune. Les fabriques les plus renommées sont celles de Madrepac et de Canjivaram dans le voisinage d'Arcot. C'est avec les percales que se font les chites fines qu'on nomme *perses* en Europe. Sur la côte de Coromandel on les peint en couleur; à Masoulipatam, on y imprime des feuilles d'or et d'argent.

Les percales sont soumises pour le décruage aux mêmes procédés que les guinées; mais en outre, on les foule sur une pièce de bois avec un maillet de bois arrondi; ce n'est qu'après qu'elles ont été bien battues qu'on les met en gomme dans l'eau de riz.

La tête des pièces est garnie d'un double liseré de fil d'or; entre ces deux liserés et vers le

milieu de la largeur de la toile, il y a une espèce de croix aussi en fils d'or. Ces toiles se vendent par courges comme les guinées, mais elles n'ont que trois sortes au lieu que les guinées en ont six. Le prix des percales de quarante-six conjons, première qualité, est de 80 pagodes par courge (660 francs). Celles de trente-huit conjons se vendent 50 pagodes, et celles de trente-deux conjons, qui forment la dernière espèce, ne montent qu'à 40 pagodes.

*Salampouris.*

Le salampouris est fabriqué, comme son nom l'indique, dans le pays de Seilam ou Seilon qui est situé sur les bords du Cavéri, entre diverses branches de la chaîne orientale des Gattes. C'est une toile fine et légère, souple et d'un grain moins uni que celui de la percale; elle ressemble aux casses du Bengale. La pièce a seize aunes de long sur environ trois quarts d'aune de large. Le salampouris est très-propre à l'impression; les Anglais en font des mouchoirs à vignette.

*Mouchoirs de Mazoulipatam.*

La ville de Mazoulipatam dans le Condavir sert d'entrepôt pour l'immense quantité de mouchoirs qui se fabriquent dans cette province; il y en a deux espèces principales qui portent le nom des lieux d'où ils viennent : vétépaléom et sasserganti. Les premiers sont tous à grands carreaux, le dessin des seconds varie. Les uns

et les autres se vendent par pièces de douze mouchoirs. La dimension que leur donnent généralement les Hindous est de deux tiers d'aune; mais les Européens acheteurs peuvent déterminer tout autre largeur par le contrat de fabrication. La couleur qui domine dans ces mouchoirs est le rouge; on sait que le rouge des teinturiers hindous a un tel éclat et en même temps une telle fixité qu'il n'est point possible de l'imiter, quelques procédés qu'on emploie.

Les mouchoirs de Mazoulipatam sont de trois sortes, c'est-à-dire de vingt-six, de trente et de trente-six conjons Ces derniers se paient à raison de 60 pagodes (630 francs) les vingt pièces ou la courge; les moyens reviennent à 40 pagodes, et ceux de la troisième sorte à 30 pagodes seulement. On reconnaît assez aisément ces mouchoirs à la couleur rouge qui tire sur le pourpre, au fil rond et tordu et à l'odeur qu'ils conservent d'une huile dans laquelle on les met tremper avant de les gommer.

*Mouchoirs de Paliacate.* Les mouchoirs de Paliacate que très-improprement on nomme *madras*, puisqu'il ne s'en fabrique pas un seul dans cette ville, se distinguent par la finesse et la beauté du tissu, par l'éclat des couleurs et la variété des dessins. Il s'en fait une exportation considérable pour l'Amérique, où ils sont extrêmement recherchés

par les femmes de toutes les classes. Il en y a sept sortes différentes, depuis vingt-trois jusqu'à quarante-huit conjons ; chaque pièce n'a que dix mouchoirs sur une dimension de deux tiers d'aune en carré. La couleur rouge qu'on y emploie est moins belle que celle des mouchoirs de Mazoulipatam, mais ils compensent ce défaut par la vivacité de toutes les autres couleurs dont ils sont chargés, particulièrement le jaune, le vert, le bleu et le puce.

On a cherché en plusieurs lieux de la côte, à Trinkbar, à Karical, à Négapatnam, etc., à imiter les paliacates ; mais l'imitation est trop imparfaite pour que des yeux tant soit peu exercés puissent y être trompés. Au reste les paliacates eux-mêmes sont moins beaux aujourd'hui qu'ils ne l'étaient il y a cinquante ans, ce qu'on attribue aux vexations que les Hindous éprouvent de la part des Anglais, leurs maîtres superbes.

Le prix des mouchoirs des six premières sortes (de vingt-trois à quarante conjons) s'élève proportionnellement de 30 pagodes la courge à soixante dix-neuf ou quatre-vingt pagodes (de 250 à 680 francs) ; quant à ceux de la septième sorte, ils sont infiniment plus chers ; ils reviennent à deux cents pagodes la courge (1680 fr.) ; ils sont d'une telle finesse qu'on ne peut guère s'en servir que pour parade ; aussi les fabricans

n'en font que sur commande expresse, et les marchands du pays n'en tiennent point dans leurs magasins.

*Chites ou Perses.*

Les chites, qu'on a long-temps désignées sous le nom de *perses*, probablement parce qu'elles arrivaient en Europe par la voie des caravanes qui traversaient la Perse, ne sont que des toiles peintes parmi lesquelles les plus estimées sont celles de Madras et Mazoulipatam. Elles méritent cette préférence par la beauté et la permanence des couleurs de même que par la correction du dessin. Les chites qu'on peint dans les villes plus méridionales de la côte, sont beaucoup moins belles ; ce qu'on attribue à la qualité des eaux qui ne sont pas aussi bonnes pour la teinture que du côté de Madras. Il est aussi probable que les peintres du midi réussissant moins bien à donner à leurs couleurs du brillant et de la vivacité, ont négligé la partie du dessin, tandis que les peintres de Madras et de Mazoulipatam se sont apliqués au contraire à se perfectionner dans leur art, stimulés par les résultats qu'ils obtenaient.

Les chites fines se peignent sur la percale; aucune toile n'est aussi propre à recevoir un dessin régulier, parce qu'il n'en est point dont le tissu soit plus uni. Chaque pièce est divisée en trois coupons qui ont le même dessin; les

trois coupons sont désignés par le nom de *pache*. Le prix de la pache varie depuis 60 jusqu'à 200 francs; mais il y a des chites si belles et d'un dessin tellement pur ou si bien exécuté que le prix de la pache s'élève jusqu'à soixante quinze ou quatre-vingts pagodes d'or (672 francs). Au surplus ce qui fait la différence dans les prix c'est moins la qualité de la toile que la main-d'œuvre du peintre; on sait que dans l'Inde les toiles se peignent à la main et ne s'impriment pas comme en Europe.

On fabrique à Mazoulipatam des chites *matabis*. En place de couleurs, on se sert de feuilles d'or ou d'argent, qu'on applique sur la toile et avec lesquelles on exécute toutes sortes de dessins. Ces chites produisent l'effet de nos plus belles étoffes brochées. Il y en a d'autres où l'on emploie conjointement les couleurs et les feuilles d'or ou d'argent; on peint par exemple une fleur, et les contours en sont liserés d'or. Ces chites matabis sont extrêmement chères; celles de la première espèce coûtent jusqu'à 100 pagodes à trois figures (1) la pache; les chites qui n'ont que des liserés d'or autour des figures peintes, ne reviennent guère qu'aux deux tiers de cette somme.

(1) Mille cinquante francs.

*Mouchoirs à vignettes.* J'ai dit qu'on convertissait souvent les pièces de salampouris en mouchoirs à vignettes; on emploie aussi des percales au même usage, et les mouchoirs qui proviennent de l'une ou de l'autre de ces toiles sont rangés dans la classe des chites. Comme la percale est plus large que le salampouri, il y a deux espèces de mouchoirs, grand carré et petit carré; on fait douze mouchoirs de chaque pièce. Cette marchandise, dont la principale valeur dépend de la main-d'œuvre, n'a point de prix fixe; on doit avoir soin de le stipuler dans le contrat de fabrication. Les plus beaux reviennent à 7 ou 8 francs chacun. Ceux dont on compose un article de cargaison sur la côte de Coromandel sont beaucoup moins chers.

On fabrique encore sur la même côte des couvertures ou tapis de lits en toile peinte; ils ont communément quatre aunes sur trois et demie et ne forment qu'une seule pièce; ces tapis n'entrent guère dans les cargaisons que comme des objets de curiosité. Les dessins en sont beaucoup moins soignés que ceux des chites et des mouchoirs; ils représentent pour la plupart des paysages et des animaux. Ils sont très-recherchés en Turquie et en Amérique. Les plus grands coûtent en fabrique jusqu'à 72 roupies (187 francs). La cherté de ces articles

tient à la qualité de la toile qu'il faut fabriquer exprès et qui, en raison de sa largeur, demande un travail infini de la part des ouvriers.

*Bétilles ou doréas de la côte.*

Les bétilles sont des mousselines rayées qu'on fabrique sur la côte de Coromandel, dans le voisinage de la grande chaîne des Gattes. Elles ont beaucoup de ressemblance avec les doréas du Bengale. Les Français en faisaient autrefois un article essentiel d'exportation, mais depuis la suppression de la compagnie des Indes, ils ont abandonné cette branche de commerce; il s'en consomme une grande quantité dans le Levant où elles sont transportées par les caravanes et entreposées à Alep. Le transport par cette voie rend ces mousselines extrêmement chères; ce serait un article lucratif de commerce pour les vaisseaux européens qui voudraient en fournir les échelles du Levant. Il y a trois espèces principales de bétilles; elle se distinguent par la variété des rayures. La pièce porte d'ordinaire douze aunes de long. La courge des bétilles de Tirpati, qui sont les plus estimées, se vend sur le pied de 148 roupies d'Arcot (336 fr.). Les bétilles de la côte excèdent en bonne qualité les doréas du Bengale.

*Organdis.*

L'organdi est aussi une espèce de mousseline qui n'est pas moins connue en Europe que la

percale; il diffère néanmoins des mousselines par l'élasticité et la raideur du fil, et par l'arrangement des fils dans la chaîne et dans la trame, où ils sont espacés de la manière la plus égale. Chaque tête de pièce a un liseré de fils d'or, bordé des deux côtés par quatre ou cinq fils de soie verte. Les principales manufactures sont à Canjivaram et à Madrepac; en général elles se trouvent dans les environs d'Arcot. La pièce a seize aunes deux tiers sur cinq quarts de largeur. Il y en a dont la largeur est moindre. Les premières coûtent 300 roupies de Pondichéry la courge (630 francs); elles ont seize cents fils de chaîne. Les autres n'ont que douze cent quatre-vingts fils et ne coûtent que 260 roupies. La qualité des deux sortes est égale; on n'y voit de différence que dans la largeur.

*Jamdanis.* Il y a des organdis brochés à fleurs blanches ou de couleur; on les appelle *jamdanis*. On les fabrique principalement à Condavir. Les Anglais en exportent une assez grande quantité; les uns sont destinés aux ports du golfe Persique ou de la mer Rouge, les autres passent en Europe. Les Français spéculaient autrefois sur cet article qu'ils envoyaient à la Cochinchine, d'où ils tiraient en échange des lingots d'or, des porcelaines, du thé et d'excellente cannelle. Le jamdani a neuf aunes et demie ou environ sur un

peu moins qu'une aune et se vend à raison de 45 pagodes par courge (468 francs).

Les basins sont toujours un objet considérable d'exportation; ils ont plus de moelleux et de corps que ceux qu'on fabrique en France et dans le reste de l'Europe; ce qui vient probablement de ce qu'on emploie tant pour les chaînes que pour les trames un fil double, qui a sur le fil, simple mais plus gros, l'avantage de se prêter mieux à la fabrication des trames croisées. On en connaît deux espèces, les basins du nord ou de Télingana et ceux du midi ou de Tamoul; les premiers sont en général plus beaux, plus forts et plus recherchés; ils se vendent en fabrique 120 pagodes la courge (1,260 francs); la pièce a seize aunes de long sur une de large. Les tamouls, inférieurs en qualité, sont aussi de dimension moindre, la longueur n'étant que de dix aunes, et la largeur de trois quarts; aussi ne se vendent-ils que sur le pied de 50 à 90 pagodes, suivant la qualité (420 à 756 francs). *Basins.*

On fabrique dans toutes les manufactures de basins une toile, qu'on nomme *à quatre fils*, parce que la chaîne et la trame portent des fils doubles; mais la trame n'en est pas croisée, comme dans les basins. Ces toiles sont d'un tiers moins chères que les basins; il s'en exporte peu pour l'Europe. Elles sont très-propres à faire des

vêtemens tels que pantalons et gilets, manteaux de nuit et linge de table.

Guingams.

Les guingams, qu'on imite dans une infinité de lieux de l'Europe, sont des toiles dont le tissu porte plusieurs raies de couleur rouge, ou rouge et bleu mêlés. Ces raies sont produites par des fils de couleur qui entrent dans la composition de la chaîne. La plus grande partie des guingams de l'Inde sont tissus à quatre fils, et c'est ce qui les distingue le plus des guingams fabriqués en Angleterre et en France. Il y a des guingams dont les rayures ne sont que peintes. Ceux-ci portent le nom de *marchais;* ils ont beaucoup plus d'éclat que les autres, aussi sont-ils beaucoup plus recherchés par les consommateurs. Les meilleures fabriques sont à Madras et à Paliacate. Les marchais de Madras sont de la plus grande beauté, tant pour la qualité de la toile que pour la vivacité des couleurs.

La longueur de la pièce de guingam est toujours de douze aunes, quelle qu'en soit la qualité, mais la largeur varie beaucoup, depuis une demi-aune jusqu'à sept huitièmes. On trouve aussi de grandes différences dans les prix, car il y a des pièces de 3 francs et des pièces de 34 francs. Les Européens n'exportent guère que les guingams larges; les étroits se consomment dans le pays ou passent aux îles de la Sonde

et de la mer du Sud ; les autres sont transportés presque en entier en Asie où le débit en est assuré.

On appelle pinasse une toile de coton dont la chaîne se compose de fils bleus et la trame de fils blancs. C'est une toile d'une assez médiocre qualité, n'étant guère destinée qu'à faire les vêtemens des nègres des colonies. Chaque pièce ne porte que onze aunes, et n'a que trois cinquièmes d'aune de large. Le prix de la courge va de 65 à 120 roupies de Pondichéry. Cette branche d'exportation est peu importante. *Pinasse.*

Il n'en est pas de même des guinées bleues qui de tout temps ont fait un article essentiel des exportations de la Péninsule, parceque ces toiles ont toujours trouvé sur les côtes d'Afrique un large débouché ; mais autrefois c'étaient moins les Européens que les marchands arabes qui se chargeaient de ces guinées ; dans les temps modernes, les derniers en ont fait un article très-important de leurs cargaisons. Les Français, au temps de leur compagnie des Indes, en exportaient tous les ans pour une valeur de 6,000,000 et cette somme a peu diminué par la suite. Les Portugais en tirent aussi pour des sommes considérables ; ils les emploient dans leur établissement de Mozambique, de même que les Hollandais dans les îles Molucques. *Demi-guinées bleues.*

J'ai dit en parlant des guinées blanches, que celles qu'on avait rejetées lors de la vérification qui accompagne la livraison de toute sorte de marchandises, étaient mises en couleur et expédiées aux côtes d'Afrique et aux colonies du nouveau monde. Aussi ne faut-il pas s'attendre à trouver des guinées bleues d'une qualité superfine, à moins qu'on ne les fasse fabriquer exprès, ainsi que cela se fait quelquefois. Quant au prix, il diffère peu de celui des guinées blanches; c'est une somme de 3 roupies par courge (7 à 8 francs) qu'on ajoute à la valeur des toiles. Les principales fabriques ou plutôt les principaux ateliers de teinture sont à Madras, Mazoulipatam, Négopatnam et Pondichéry. La teinture se donne aux guinées avec l'indigo.

*Couleurs pour la teinture.* Dans le nombre des riches substances colorantes que l'Inde produit, on en distingue principalement trois qui fournissent un article important au commerce extérieur de la côte orientale : l'indigo, la cochenille et le bois de sapan. On sait que l'indigo s'extrait d'une plante connue sous le nom d'anil, que la seconde substance est produite par un insecte qui croît sur une autre plante qu'on appelle nopal, et que le sapan réduit en copeaux donne sa couleur par l'infusion dans l'eau bouillante.

Le meilleur indigo de l'Hindoustan est celui que produit le territoire d'Agra; il a le nom de *Nilbodi;* les Européens en tirent très-peu, parce qu'il se consomme presque en totalité dans le pays pour la teinture des guinées et des toiles peintes. L'indigo de la côte de Coromandel, qu'on appelle *névrioum*, donne beaucoup de couleur d'un bleu très-foncé; ce qui n'est pas employé dans le pays même passe pour la majéure partie en Arabie ou en Perse. Depuis que les Anglais sont possesseurs du Bengale, ils ont fait dans cette province des plantations considérables d'anil, et l'indigo qu'on en tire est très-beau, bien qu'inférieur à celui d'Agra. Le commerce de Pondichéry en exportait pour une valeur d'environ 200,000 francs; il le payait à raison de 6 francs la livre ou environ. Depuis que l'anil a été implanté et acclimaté dans les Antilles, l'indigo de l'Inde a été moins recherché par les Européens. *Indigo.*

Quant à la cochenille, ce n'est guère que depuis trente ans que l'Inde fournit au commerce étranger cette précieuse substance : l'Europe la tirait de l'Espagne qui elle-même la recevait du Mexique. Ce n'est pas que l'Inde n'ait produit de tout temps la cochenille; on l'employait à Lahore pour la teinture des laines du kaschmir; mais ni la cochenille ni le nogal *opuntia*. *Cochenille.*

qui la nourrit n'étaient l'objet d'aucun soin, d'aucune culture; les habitans se bornaient à aller recueillir la cochenille sur le nopal sauvage, qui croissait naturellement presque partout. En 1787 M. Anderson, médecin de l'hôpital de Madras, trouvant des cochenilles sur la côte de Coromandel, imagina de propager la culture de l'opuntia et de diriger l'éducation de l'insecte. Ses essais furent heureux : bientôt la cochenille de la plus belle espèce fut élevée sur deux cents lieues de côte, et une branche nouvelle de commerce fut ouverte au pays. Depuis cette époque, les Anglais en apportent tous les ans en Europe des quantités considérables; on en trouve des entrepôts à Madras et à Trinkbar, où les autres Européens peuvent l'acquérir; elle s'y vend sur le pied de 20 à 25 roupies le man de soixante-quinze livres.

*Sapan.* Le sapan est un arbre qui croît sur la chaîne orientale des Gattes; il est absolument de la même nature que l'arbre qui fournit le *bois de Brésil*; on prétend seulement que la couleur du sapan de l'Inde a plus de corps que celle que produit le sapan du Brésil. Ce bois pour être bon doit être compacte, sec, cassant, d'un rouge foncé, veiné de filamens jaunâtres très-déliés. Depuis que ce bois des Gattes est devenu pour l'Inde un objet important d'exportation,

les habitans de la côte vont en chercher à Achen dans l'archipel des Moluques pour pouvoir en vendre une plus grande quantité ; mais le sapan d'Achen donne un rouge un peu moins vif, et les Européens le paient moins cher que l'autre. Ce bois se vend au *bar*, poids qui équivaut à quatre cent quatre-vingts de nos livres, à raison de 42 roupies de Pondichéry (109 francs).

IV. Exportations de la côte de Malabar.

*Poivre.* De toutes les productions de la côte de Malabar qui arrivent dans nos climats, la plus précieuse, la plus importante c'est le poivre, denrée dont l'usage s'est tellement répandu en Europe qu'on peut la regarder aujourd'hui comme un objet de première nécessité pour ses habitans. Le poivrier, plante sarmenteuse et grimpante, croît en abondance non-seulement dans le Malabar, mais encore dans l'île de Ceylan, l'Archipel de la Sonde et la presqu'île de Malaca ; mais celui du Malabar donne le meilleur fruit ; dans le Malabar même, on distingue par la qualité supérieure de ses grains celui qui vient dans le terrain de Mahé et des environs.

Des plants de poivrier envoyés à Cayenne y ont parfaitement réussi, ce qui a fait diminuer la somme des exportations de l'Inde; mais la consommation de cette épicerie en Europe est telle

qu'on évalue à plus de cent trente mille quintaux la quantité fournie par la seule côte de Malabar, sans compter ce qu'on tire de Ceylan et des îles. Le poivre se vend au bar ou candi, poids d'environ cinq de nos quintaux; celui de Mahé coûte de 110 à 125 roupies de Pondichéry (286 à 325 fr.). Ce prix à Calicut est moindre d'environ cinq pour cent, et dans les marchés plus éloignés d'environ huit pour cent.

*Cardamome.* Le cardamome est le fruit d'une petite plante indigène des Gattes occidentales; c'est une petite baie de forme irrégulière, à peu près ronde. Son goût est un peu sucré, piquant et très-aromatique; il fait sur le palais l'effet de la menthe. Les Européens exportent cette épicerie pour la vendre sur les côtes de la Perse et de l'Arabie, dans la Chine et au Japon. Les habitans de toutes ces contrées en font un grand cas, mais il en vient très-peu en Europe où elle est à peine connue. Les Hindous en font une grande consommation, ils la mêlent avec le bétel. Le cardamome se vend au man à raison de 20 roupies de Pondichéry (52 fr.).

*Cannelle.* Le cannelier est un arbre particulier à l'île de Ceylan; c'est du moins dans cette île que ces arbres donnent l'écorce le plus aromatique; car on trouve des canneliers sur les Gattes du Malabar et même dans les Moluques, mais la cannelle

des Moluques est inférieure à celle des Gattes, laquelle vaut moins que celle de Ceylan. La cannelle qu'on importe en Europe vient de Ceylan; celle des Gattes se consomme dans l'Hindoustan ou passe dans la Perse et dans le Thibet. Cette denrée se vend au candi, qui dans le Malabar est de cinq quintaux, et coûte à peu près 375 francs, ce qui revient à environ 15 sols par livre.

*Bois de sandal.* Le sandal est un bois de teinture qui forme l'un des objets d'exportation le plus importans de la côte de Malabar. Cet article est même très-précieux pour les Européens qui commercent avec la Chine, parce que les Chinois reçoivent fort peu de produits européens et qu'ils recherchent particulièrement le bois de sandal qui leur est très-utile. Cet arbre croît en abondance dans les Gattes et principalement sur les montagnes qui se trouvent entre les deux grandes chaînes, telles que celles du Mysore.

Il y a deux espèces de sandal, le blanc-citrin et le rouge. Le premier sert aux Chinois à faire de petits meubles, que tous les peuples de l'Asie estiment fort, à cause de l'odeur suave qui s'en exhale; les rognures mêmes sont employées; mêlées avec du benjoin, de l'encens et de la gomme, elles forment des pastilles très-odorantes. Le sandal rouge sert à la teinture des cotons et principalement de la soie. Les entrepôts

principaux de sandal sont à Mangalor et à Calicut; on en trouve aussi dans toutes les villes de la côte jusqu'à Goa. Le sandal se vend au bar ou candi; généralement chaque pesée se compose de bûches pour moitié, et de billettes de diverses grosseurs pour le reste. Le prix ordinaire du candi est de 11 pagodes *badri* (118 francs).

Le sandal rouge sert non-seulement pour la teinture, mais encore pour la fabrication de quelques petits ouvrages d'ébénisterie; il se vend plus cher que l'autre et à raison de 14 pagodes le candi (145 francs environ).

V. Exportations de Surate.

Surate fut dans le moyen âge la ville la plus commerçante du monde; c'était là que se rendaient tous les marchands arabes, égyptiens, arméniens et persans, pour s'y pourvoir des produits de l'Inde entière, car ils ne trouvaient pas seulement à Surate les ouvrages sortis de ses propres manufactures, mais tous les objets qui se fabriquaient dans le reste de l'Inde, et que les marchands hindous ne manquaient pas d'y entreposer. Dans les temps plus rapprochés de nous, Surate conservait encore une partie de ses avantages par sa situation au centre du rayon que forment Bagdad, Bassorah, Moka et Ormutz d'une part, la presqu'île et le Bengale de l'autre.

L'arrivée des Portugais dans l'Inde et la fondation de Goa portèrent le premier coup à la prospérité de Surate; toutefois les autres nations européennes y avaient formé des établissemens de commerce qui dédommageaient cette ville de ce que Goa pouvait lui faire perdre. Mais lorsque Lyon commença d'imiter avec le plus grand succès les étoffes brochées de Surate, les Français cessèrent de spéculer sur cet article, et les exportations de Surate diminuèrent. Les Anglais de leur côté n'en tirent plus ni toiles ni mousselines, mais ils continuent de s'y pourvoir d'étoffes brochées pour ne point favoriser les manufactures françaises. Les Hollandais et les Danois s'y rendent toujours, mais aujourd'hui comme autrefois leurs exportations sont peu importantes. On voit aussi arriver à Surate quelques vaisseaux portugais; ils vont y chercher ce qu'ils trouvaient jadis dans Goa, ce qu'ils ne trouvent plus au milieu de leur ville ruinée.

Le commerce de Surate avec les Européens est réduit aujourd'hui aux échanges du produit de ses propres manufactures contre les marchandises d'Europe qu'elle consomme; avec les Géorgiens et les Arméniens ses relations sont un peu plus étendues; elle leur fournit des mousselines du Bengale et des toiles du Télingana; tous les autres peuples se pourvoient à Madras ou à Calcutta.

*Kinkabes.* De tous les articles manufacturés de Surate, le plus essentiel est le kinkabe, satin léger, broché en fils ou en lames d'or. Les Orientaux préfèrent les kinkabes aux étoffes brochées de Lyon qui sont plus chères et durent moins; cette préférence a une autre cause dans la finesse de la soie, la beauté des couleurs, le fini du tissu et surtout la légèreté de l'étoffe. Les Chinois eux-mêmes, qui fabriquent tant de soieries, achètent les kinkabes de Surate.

*Massirons.* Les massirons sont des taffetas extrêmement minces; il s'en fait une grande consommation dans le pays, et il s'en exporte de fortes quantités pour la Perse, l'Arabie et le Thibet, mais il n'en arrive point en Europe.

*Goulbanis et matabis.* Les goulbanis et les matabis sont des espèces de gazes blanches ou très-faiblement colorées, tissues avec des lames d'or ou d'argent. Les Européens en font souvent des cargaisons, mais ce n'est point pour l'Europe, qui n'en reçoit pas, surtout depuis que Lyon et Londres les ont imités : ils vont les vendre à Bassorah et dans les autres échelles du Levant. Les étoffes tissues avec des lames d'or portent particulièrement le nom de goulbanis; on appelle matabis celles où l'on n'emploie que des lames d'argent; les unes et les autres ont douze aunes de long sur cinq quarts d'aune de large. Elle se vendent ordinai-

rement au poids, sur le pied de 75 francs le marc.

Le Guzzerat produit en abondance un coton dont le duvet est roux. Les autres provinces de l'Hindoustan et de la Péninsule en possèdent plusieurs variétés, mais la totalité se consomme dans les manufactures hindoues, il ne forme point un objet d'exportation. Le coton du Guzzerat sort de Surate en quantités énormes. Les Européens vont le vendre aux Chinois qui le convertissent en nankin et le leur revendent ensuite. Les seuls Anglais en tirent tous les ans de Surate vingt mille candis ou cent mille quintaux, et c'est avec cette denrée qu'ils paient une bonne partie des marchandises de la Chine qu'ils achètent; l'excédant de valeur doit être payé en argent. Quant au coton à laine blanche que produit le territoire de Surate, il sert en partie à faire des toiles qui sont ensuite teintes en bleu; le reste est acheté par les négocians d'Ormutz et de Bassorah. *Coton.*

Ces toiles peintes, qu'on appelle *nilsarlis*, se fabriquent dans les manufactures de Surate; elles sont mouchetées de petits points blancs de la grosseur et de la forme d'une lentille, rangés en carré, en lozange, en quinconce ou de tout autre manière, suivant le goût du teinturier. Les nilsarlis qui ne s'emploient pas dans le pays sont *Nilsarlis.*

achetés, comme le coton blanc, par les marchands arméniens ou persans. Les Européens ne s'en chargent pas.

*Tabac.* Le tabac du Guzzerat pourrait former un article très-important d'échanges ou de vente, car après le coton il fait la principale récolte du pays; mais les Européens, guidés par de vieux préjugés, vont chercher le tabac des États-Unis, moins bon et beaucoup plus cher que celui du Guzzerat, et ils ne songent point à exploiter une mine nouvelle, encore intacte et qui est sous leurs mains. Il y en a deux qualités, le *zerda* ou tabac cultivé, et le tabac qui vient sans culture. Le zerda qu'on a soumis à la dessication est de couleur jaune dorée, d'un goût assez agréable et d'un parfum délicieux. On prétend que fumé dans une pipe hindoue il exhale une odeur très-forte de violette. Le tabac zerda se vend au man à raison de 5 roupies (14 francs 50 centimes), ce qui revient à peine à 4 sols la livre; il est expédié aux diverses villes de l'Asie.

*Schâls de Kaschmir.* On trouve toujours à Surate un grand assortiment de schals du Kaschmir. Quoique les Hindous ne manquent point de laines, ils se sont peu appliqués à la fabrication des draps et des autres tissus de ce genre; mais les Kaschmiriens ne les ont point imités : ils ont exécuté avec la laine ce que les Hindous ont fait avec leurs co-

tons, c'est-à-dire, qu'ils ont poussé la fabrication des tissus de laine au plus haut point de perfection.

Le prix ordinaire des schals, achetés en fabrique, est de 40 à 60 francs; ils sont blancs, ont deux têtes à fleuron, et une bordure plus ou moins large sur les quatre côtés; la largeur de cette bordure influe sur le prix; leur longueur ordinaire est de trois aunes et demie, leur largeur de six quarts. Les fleurons sont toujours brochés avec la pièce même; mais la bordure, faite séparément, y est rapportée et attachée avec tant d'art qu'il est impossible de reconnaître la suture. Les schals communs seuls sont mis en couleur; ils coûtent de 20 à 25 francs la pièce. Il y en a d'une qualité supérieure qu'on fabrique avec la laine qui se recueille sur le front et autour des oreilles du chameau à une bosse. Le prix de ceux-là est, en fabrique, de 80 à 100 francs. Dans les marchés de Surate, il va jusqu'à 240 francs. Souvent même on ne peut s'en procurer à aucun prix, et l'on est obligé de les faire faire à Sirinagar, seul lieu où on les fabrique. Les Hindous donnent le nom de *kasch* aux schals de cette espèce.

§ III. — Des importations des Européens dans l'Inde.

Toutes les marchandises d'Europe ne se vendent pas également dans l'Inde. Quelques-unes, en assez petit nombre, y sont recherchées; d'autres ne convenant qu'à très-peu d'individus, n'y doivent paraître qu'en petite quantité; il en est dont, à nul prix, on ne pourrait se défaire dans aucun lieu de l'Hindoustan. Le défaut de notions positives sur ce point a causé beaucoup de spéculations fausses et entraîné pour les négocians qui les ont faites des pertes considérables. Autrefois les peuples qui commerçaient avec l'Inde payaient avec de l'or ou de l'argent toutes les marchandises qu'ils achetaient, et quoiqu'à la longue une telle manière de solder les achats dût enlever à la circulation tout le numéraire pour l'accumuler dans les mains des Hindous, ce commerce ne laissait pas d'enrichir ceux qui s'y livraient, parce qu'achetant pour revendre à d'autres peuples, ils bénéficiaient sur les reventes et tiraient des consommateurs les métaux précieux qu'ils portaient aux Hindous. Aujourd'hui la vente des marchandises d'Europe payant une partie des cargaisons à prendre en retour, la perte du numéraire est moindre; mais il ne faut point s'imaginer que les objets importés

puissent produire une valeur égale à celle qu'offriront les articles d'exportation; il y aura toujours à payer en numéraire une moitié au moins de la cargaison.

C'est pour réduire autant qu'il est possible le montant de la solde et diminuer ainsi ce premier désavantage réel, auquel les Européens se soumettent pour des profits quelquefois incertains, qu'on importe dans l'Inde certains produits des fabriques européennes : encore faut-il, pour ne pas ajouter des inconvéniens à celui qu'on veut éviter en partie, connaître la nature des objets qu'on doit ou qu'on peut importer. On sait, par exemple, que les Hindous n'ont point de cuivre (1), et ce métal étant très-utile dans une infinité de cas, il semble que le cuivre doit être un objet lucratif d'importation. Cela est vrai pour le cuivre rouge que ces peuples estiment; mais un négociant qui aurait fait en cuivre jaune une partie de sa cargaison perdrait infiniment sur cet article, qu'il ne vendrait qu'à trente ou quarante pour cent au-dessous du cours ordinaire en Europe.

---

(1) On n'en trouve que dans les montagnes qui séparent l'Inde du Thibet; encore est-il mauvais et en petite quantité.

La nécessité d'un bon choix dans les articles d'importation se fait sentir d'autant plus, que toute entreprise commerciale avec l'Inde exige une mise de fonds très-forte et des dépenses énormes dont il faut faire l'avance, sans espoir d'y rentrer de deux ou trois ans, même dans le cas de succès. Je vais donc parcourir cette intéressante matière et indiquer, aussi bien que peut le permettre le peu d'espace qui me reste, les articles qu'il est avantageux d'importer et ceux dont il faut s'abstenir.

### I. Articles d'importation.

*Draps et velours.* Les draps et les velours, qui semblent au premier coup d'œil ne pouvoir convenir qu'aux habitans des climats froids, sont devenus pour les Hindous des deux sexes un objet de nécessité ou de luxe. Il n'y a pas d'individu dans l'Inde, quelle que soit sa fortune, qui ne veuille avoir un *vanam*; c'est le nom qu'on donne à une pièce de drap de trois ou quatre aunes, dans laquelle on s'enveloppe quand on est chez soi, même dans les temps les plus chauds. Les Hindous prétendent, et il est probable qu'ils ont sur ce point consulté l'expérience, que ces vanams les défendent contre l'action immédiate de l'air brûlant qui les entoure.

Ces draps doivent être légers, moelleux, et

surtout d'une couleur vive et gaie, telle que le rouge, le jaune ou le vert clair. Ceux que nous appelons *londrins* et que l'ancienne compagnie française faisait fabriquer à Carcassonne à l'imitation de ceux de Londres, sont très-recherchés par les Hindous, surtout s'ils sont larges. Les Anglais font tous leurs efforts pour enlever aux Français ce débouché, en inondant l'Hindoustan des draps de leurs fabriques. Cet article seul offre une consommation annuelle de 15 à 16 millions.

Quant aux velours, ils sont employés par les femmes hindoues qui en font des espèces de corsets, appelés *chaulis*. Elles ne se servent que des velours unis; la couleur qu'elles préfèrent est le cramoisi; après les velours cramoisis, elles choisissent les jaunes, les bleus ou les verts. Tous ces velours doivent être légers et souples; mais il y en a desquels on exige qu'ils réunissent la force à la beauté des couleurs. Ceux-ci sont destinés à recouvrir les carreaux ou coussins qui servent de siége aux riches musulmans, et aux radjahs hindous; il se vend des velours de l'une et de l'autre espèce pour environ 4 millions.

On a cru pendant long-temps que nos galons, *Dorures.* nos dentelles d'or et d'argent, nos riches brocarts devaient avoir dans l'Inde un débit facile; il a fallu aux Européens pour les détromper les lon-

gues leçons de l'expérience. Les Hindous aiment les vêtemens simples. Cependant il se vend quelques galons dans l'Inde, mais la vente qui s'en fait produit à peine 3 ou 400,000 francs; car il n'y a que les éminens personnages qui en font usage pour garnir leurs coussins, leurs palanquins et les housses de leurs chevaux ou de leurs éléphans. Les femmes aiment assez à s'en parer, mais elles n'emploient que des objets légers et brillans tels que les franges et les dentelles.

Les fils d'or sont pour les Européens d'un débit plus sûr et plus avantageux, à cause de la grande consommation qui s'en fait dans les fabriques du pays, soit pour les têtes des toiles et des mousselines, soit pour les façonner en dentelles; mais il faut que l'or soit filé sur de la soie jaune; les Hindous y tiennent essentiellement; tout autre fil d'or ne se vendrait pas. La consommation de cet article s'élève à près de 4 millions.

*Corail.* Le corail par sa couleur vive et brillante plaît singulièrement aux femmes hindoues, qui toutes en ont des chaînes, des colliers ou des bracelets. Elles préfèrent pour leur toilette les coraux aux perles et aux pierres précieuses, qui relèvent moins bien leur teint olivâtre; et quelque prix qu'elles attachent à leurs diamans, les

ornemens de corail, quoique beaucoup moins chers, leur font encore plus de plaisir. Aussi le corail, de même que le fil d'or, se vend toujours bien et promptement, et cet article présente des bénéfices considérables.

Les Européens importent dans l'Inde des vins et des eaux-de-vie; mais ils ne sauraient mettre trop de circonspection à se charger de cet article, car les Hindous n'en faisant aucun usage, il n'est de vente que dans les comptoirs ou auprès des musulmans qui violent clandestinement la loi du prophète. Au reste, les seuls vins qui conviennent à l'Inde sont les vins de Bordeaux et ceux de Madère, mis en caisse ou en bouteilles; car en futaille ils seraient trop exposés à s'avarier et à s'aigrir, au moment même du transport à terre. L'expérience a prouvé maintes fois qu'un instant suffisait pour tourner le meilleur vin et le convertir en vinaigre, comme cela arrive parfois chez nous à la suite d'un violent orage. Les vins de Bordeaux se vendent ordinairement de 180 à 200 francs la caisse de soixante bouteilles; la bouteille de champagne mousseux y vaut de dix à quatorze francs; mais il faut des précautions infinies dans le transport; communément on place les bouteilles sur des couches de sel, ce qui empêche la fermentation.

*Vins, eaux-de-vie, fruits secs, etc.*

Les fruits confits ou à l'eau-de-vie, l'eau-de-vie

elle-même en petite quantité, les liqueurs fines, les bonnes huiles d'olive, les jambons de la Westphalie, les fromages de Gruyère peuvent encore entrer dans les articles d'importation; mais il ne faut pas oublier que ces objets ne sont consommés que par les Européens qui sont en petit nombre. On peut évaluer à environ 6,000,000 le produit de la vente des vins et de tous les autres petits articles que je viens de nommer.

*Armes à feu.* Les armes à feu de tout genre ont dans l'Inde une vente facile par le nombre d'acheteurs qu'elles trouvent; mais à mesure que les Anglais ont étendu leurs domaines dans cette vaste région, ils ont entravé de toutes leurs forces une branche de commerce qui pouvait fournir à des hommes qu'ils voulaient soumettre des moyens de défense ou de résistance. Aujourd'hui cet article n'offre qu'une bien faible consommation, parce que le placement trouve partout de la part des Anglais d'invincibles obstacles. Toutefois les individus de la classe militaire chez les Hindous, les officiers musulmans, les Mahrattes trompent, autant qu'ils le peuvent, la jalouse surveillance qui les suit en tous lieux. Ils aiment les fusils et les pistolets à deux coups, mais ils recherchent les canons bronzés; les chefs, les princes demandent des canons de fort calibre s'ils sont en fonte, et de tout calibre s'ils

sont en bronze. Les naïrs qui habitent la côte de Malabar veulent des fusils sans baïonnettes, des pierres à fusil et des platines.

Une autre branche de commerce s'est ouverte depuis peu sur les côtes de la Péninsule; elle a pour objet les ancres, les grappins, les poulies, et d'autres objets semblables d'agrès et d'équipement des navires : c'est que beaucoup de négocians hindous des provinces maritimes, entraînés par l'exemple des Européens, sont devenus armateurs, et qu'ils ont des navires soit pour le commerce de cabotage, soit pour leurs diverses relations avec l'Arabie, la Perse et les archipels voisins de leurs côtes. *Agrès de marine.*

L'Inde a peu de fer natif; les Hindous ne prennent le minerai qu'à la surface du sol, ils ne fouillent point l'intérieur des mines. Le fer qu'ils retirent de ce minerai est doux, liant et ductile; mais ces qualités qui le rendent excellent pour certains ouvrages font qu'il est tout-à-fait impropre à ceux qui demandent de la dureté et de la force. Le fer d'Europe est donc recherché par les Hindous, mais il ne faut pas le choisir aigre ou cassant : les Hindous ne le recevraient pas. Il se vend sur le pied de 35 ou 36 francs le quintal poids de marc. *Fer, acier, cuivre.*

Le prix de l'acier va jusqu'à 50 francs; les Hindous préfèrent le fer, parce que l'acier qu'ils

fabriquent eux-mêmes avec le manganèse est d'une qualité supérieure.

Pour ce qui est du cuivre, les Hindous n'achètent que le rouge, surtout s'il est en lingots. Le cuivre en lame y a peu de débit. Il se vend communément à raison de 125 francs le quintal.

Ces trois articles donnent réunis une consommation d'environ 14,000,000. Le cuivre y entre pour plus de moitié, l'acier pour très-peu de chose, le fer pour le reste.

**II. Objets qui se vendent mal dans l'Inde.**

Le fer en feuilles, la tôle, le fer-blanc, le cuivre jaune n'ont aucun prix dans l'Inde parce que les Hindous n'ont point d'ustensiles faits de ces matières.

La quincaillerie, quelque bien travaillée qu'elle soit, ne s'y vend pas davantage. Si quelque matelot en fait une pacotille, comme cela arrive, c'est plus par l'espérance de vendre aux Européens établis dans les divers comptoirs, qu'avec l'intention de pourvoir aux besoins des Hindous.

On doit éviter encore de se charger d'articles d'horlogerie; très-peu d'Hindous et même de Mogols ont des montres; les pendules sont encore plus rares. La présence constante du soleil

pendant dix mois de l'année, la durée des jours à peu près égale dans toutes les saisons leur font prendre une telle habitude de mesurer le temps, qu'ils n'ont besoin d'aucun instrument pour connaître l'heure de la journée.

Les ouvrages d'orfévrerie ou de bijouterie ne sont pas plus recherchés que les précédens. Le goût des Hindous ne varie pas, et ce qui sort de la main de leurs propres orfévres, quelque bizarrerie qu'un Européen y remarque, est toujours préféré. Au reste, leurs ouvriers en ce genre exécutent des ouvrages très-difficiles; ils savent donner à l'or plusieurs couleurs; ils excellent à fondre ces couleurs entre elles, et l'on dirait qu'ils ont peint ce qu'ils ont buriné ou composé d'un immense assemblage de pièces rapportées. Leurs ouvrages en filigrane surtout sont supérieurs à tout ce qu'on fabrique en ce genre à Venise ou à Paris.

Il est inutile de parler des diamans et des autres pierres précieuses. Les Hindous sont beaucoup plus riches que nous sur cet article. Ce qui peut paraître étrange c'est qu'ils n'attachent absolument aucun prix à la taille des pierres. Toutes celles dont ils se servent eux ou leurs femmes sont brutes, à l'exception des améthistes, des topazes et des aigues-marines; encore préfèrent-ils la taille de leurs lapidaires,

quoiqu'elle produise moins d'effet que la taille européenne.

Ce qu'on vient de dire suffit pour qu'un négociant qui se propose d'envoyer ses vaisseaux dans l'Inde, sache de quelle manière il doit composer sa cargaison; et comme les articles que j'ai désignés sont absolument les mêmes pour tous les Européens, il ne complétera pas la cargaison d'un navire avec un seul de ces articles, mais il les fera tous entrer en proportion de la capacité du bâtiment, mêlant les objets qui ont plus de volume que de poids avec ceux dont le poids est beaucoup plus fort que le volume, ou ceux qui, prenant peu de place, ont une grande valeur intrinsèque. Sans cela il arriverait ou qu'il ne pourrait pas se défaire de l'article unique de sa cargaison parce qu'il y aurait encombrement, ou que le produit de la vente serait fort au-dessous de la valeur sur laquelle il comptait pour solder ses échanges.

Des causes de ce genre produisirent, en deux ou trois ans, la ruine de la compagnie impériale d'Ostende. Les Autrichiens ignorant complétement quels étaient les articles de vente dans l'Inde, avaient chargé leurs vaisseaux d'objets sans valeur aux yeux des Hindous, et ils durent les livrer à de très-bas prix, d'où il résulta que les fonds leur manquèrent dans l'Inde, qu'ils du-

rent recourir au crédit pour former leurs cargaisons, et que le bénéfice que la vente produisit en Europe suffit à peine, après le remboursement des Hindous, pour les indemniser des pertes qu'ils avaient faites sur les marchandises d'Europe.

Ordinairement on compose une cargaison pour l'Inde, de fer, d'acier et de cuivre pour un quart environ du port des bâtimens, de draps légers, de velours, pour environ la moitié; dans cette division peuvent entrer les dorures, spécialement les fils d'or, et les assortimens de corail; l'autre quart du port est réservé pour les vins, les eaux-de-vie et tous les objets de ce genre.

### § IV. — Commerce intérieur, et avec les contrées voisines.

#### I. Du commerce intérieur.

Il est prouvé par le témoignage de l'histoire que, dès les premiers âges, l'Inde a été un pays riche et commerçant; mais ce que beaucoup de gens ignorent en Europe c'est que très-probablement c'est aux Hindous que nous devons l'invention des lettres de change, qui donnent tant de facilité au commerce pour faire ses paiemens ou les recevoir d'une place à l'autre. Les billets dont ils se servent, depuis un temps

immémorial, ont tous les caractères de nos traites commerciales; on y trouve le concours constant des trois personnes dont la réunion forme chez nous les bases du contrat de change: le tireur qui doit, l'accepteur ou le tiré qui paie, et le porteur à qui est fait le paiement. Ces billets, de même que les nôtres, sont transmissibles par la voie des cessions et des endossemens. J'ai dit ailleurs que les juifs d'Espagne avaient introduit en Europe l'usage des lettres de change; ils les tenaient des Arabes alors possesseurs de ce beau pays, et les Arabes à leur tour les devaient aux Hindous, comme ils leur devaient leurs chiffres et leur arithmétique si ingénieuse et si simple.

Il n'était pas possible qu'un pays commerçant n'eût pas de riches maisons de banque. Rien n'était plus commun parmi les banquiers que d'en voir qui possédaient plusieurs millions. Plus d'une fois ceux de Délhy et d'Agra ont payé des contributions que beaucoup d'états ne pourraient acquitter. On citait dans les commencemens du XVIII$^{e}$ siècle la maison des frères Schek du Bengale. Leur fortune était évaluée à quatre cent millions et leur crédit était proportionné à ces moyens réels; aussi leurs affaires s'étendaient-elles depuis le cœur de la Chine jusqu'au fond de la Turquie. Une de leurs traites était acceptée par le premier négociant à

qui on la présentait, quoique non indiqué pour le paiement; ou bien, si elle était payable dans une ville, le porteur en trouvait sans difficulté la valeur dans tout autre lieu. Cette maison avait toujours soixante ou quatre-vingts navires qui parcouraient toutes les mers du sud, chargés des produits naturels ou manufacturés de l'Hindoustan. Comme cette famille avait toujours résidé dans le Bengale, elle avait moins souffert des invasions de Nadir et d'Ahmed-Abdallah. Vers la fin du même siècle elle avait armé deux cents bâtimens de toutes grandeurs. On raconte que l'empereur Aureng-Zeb s'étant arrêté chez les frères Schek en traversant leur ville, s'assit dans un fauteuil qui était tout composé de sacs d'or, recouverts de carreaux de velours cramoisi brodés en pierreries. Ce fut le présent qu'il reçut de ces riches banquiers; on l'estima à cent vingt lacks de roupies (environ trente-deux millions) (1).

Le Bengale reçoit de la côte de Coromandel du sel, des toiles bleues, des chites, des mouchoirs de Paliacate et de Mazoulipatam, et du bois de teck: le teck des Gattes est le chêne de l'Hindoustan, propre à toutes sortes de con- Bengale.

(1) Il s'agit ici de roupies d'or.

structions. Il paie avec des mousselines, des sirsakas, des canadaris, du salpêtre, du borax, de la soie et du sucre candi. La même province envoie aux Maldives des cargaisons de riz et reçoit en échange le coquillage nommé *cauris*, servant de monnaie sur tout le cours du Gange, du poisson séché au soleil et des cocos. La Péninsule et le Pégou reçoivent du Bengale des nensouques, des baffetas, des cassimbazars et des casses; les Moluques en tirent des mousselines, des soieries et de l'opium. La Péninsule et le Pégou paient avec des rubis, des saphirs, des émeraudes, des topazes, du benjoin et du bois de teck; les Moluques avec leurs épiceries; l'île d'Achem en particulier avec de la poudre d'or et des chevaux de petite race, très-forts et très-légers à la course.

*Côte orientale.* La côte d'Orissa envoie à Ceylan des guinées blanches, des mouchoirs de Mazoulipatam et des jamdanis; elle reçoit en échange des cocos, de l'arack de colombo et de la noix d'arecque. La côte de Coromandel en tire des bois de palmier pour charpente, du jagre de palmier ou de cocotier (1), de l'arecque et de la cannelle.

(1) Le jagre est un sucre qu'on extrait par évaporation d'une liqueur gommeuse que ces arbres produisent. Cette substance donne au ciment une dureté extraordinaire.

Ces mêmes côtes font venir du Pégou du bois de teck, de Malaca du sucre en cassonade et des rotins qu'on fend en petites lanières pour fabriquer des meubles, des Moluques les clous de girofle, la muscade et d'autres épiceries. Tous ces articles se paient avec des guinées, des percales, des chites, des guingams et des mouchoirs. Tout ce commerce se fait par voie d'échange de manière à ne produire ni retour ni soulte.

La côte de Malabar fait peu de commerce avec l'intérieur. Elle tire du Bengale quelques balles de toile et quelques balles de mousseline, un peu de salpêtre et une centaine de caisses d'opium; elle paie avec ses poivres, du bois de sandal, et du bois de *bithe*, qui ressemble assez à notre bois de Sainte-Luce, et qui croît sur les Gattes. Elle reçoit de la côte orientale de l'huile de cocos, du cachou, de la noix d'arecque; elle y envoie, comme au Bengale, le bois de sandal, celui de bithe et le poivre. *Côte occidentale.*

II. Du commerce avec l'Arabie, la Perse, la Chine et l'Afrique.

L'Arabie fournit aux Hindous du café, des parfums et des coraux; elle reçoit des toiles de Coromandel, des mousselines du Bengale et du poivre de Malabar; mais la balance de ce commerce est au profit des Hindous qui ont droit à une solde d'environ un million et demi; les *Arabie.*

Arabes paient avec des sequins de Venise qu'ils tirent du Kaire et d'Alexandrie.

Syrie. Le commerce de l'Inde avec la Syrie n'est pas moins considérable; elle envoie à Bagdad et à Bassora des mousselines, des casses, des soieries, de l'opium et du salpêtre du Bengale, des guinées, des toiles bleues, des chites et des guimgams de la côte orientale, du poivre et du cardamome de Malabar, des soieries de Surate; elle prend en retour des dattes, du raisin sec, du sel ammoniac, de l'ambre jaune brut, et une solde qu'on lui paie en pièces d'or de Venise et de Hollande.

Perse. Le commerce de l'Inde avec la Perse est très-étendu. Les soieries de Cassimbazar, les toiles fortes ou légères du Bengale, le sucre candi, le borax, le salpêtre; les kinkabes de Surate, les schals de Kaschmir; les poivres du Malabar, le cardamome, l'arecque, la cannelle de Ceylan, les épiceries des Moluques, le bois de sandal et de bithe; les guinées, les toiles diverses de la côte, les mouchoirs de Paliacate et de Mazoulipatam forment la matière de ce commerce, dont l'entrepôt principal est Ormutz. Là ces marchandises sont reçues par les marchands arméniens et georgiens, qui en paient une petite partie avec des dattes, des dents d'éléphant ou du sel ammoniac, et qui soldent le reste, à concurrence

d'environ trois millions, en pièces d'or ou d'argent qu'ils tirent des marchés européens, ou avec la poudre d'or qu'ils recueillent sur la côte d'Afrique.

Chine. Les Chinois ont toujours eu avec les Hindous de nombreux rapports de commerce. Ils avaient même formé autrefois un établissement à Naour, à deux lieues au-dessous de Négapatnam vers le sud; on y voit encore la pagode qu'ils y avaient construite. Les vexations des Mogols les ont contraints de l'abandonner, ce qui n'a pu se faire sans causer un grand préjudice à cette partie de l'Inde. Les Chinois y envoyaient tous les ans dix à douze joncques qui, en échange des marchandises qu'elles y apportaient, se chargeaient en retour de toutes les productions de l'Hindoustan et de la Péninsule (1). Les exportations faites par ces peuples s'élevaient annuellement à quinze ou seize millions, et produisaient une solde en faveur des Hindous d'environ un quinzième de cette somme. Aujourd'hui ces ex-

(1) Parmi les objets exportés alors par les Chinois, objets qu'on leur apporte encore aujourd'hui, sont les *ailerons de requin*, séchés au soleil. Les Chinois aiment ce mets avec passion, et ils le paient très-cher. Ce seul article produit plus de cinq cent mille francs tous les ans à la côte de Malabar.

portations ont bien diminué, parce qu'elles n'ont plus lieu que par les vaisseaux des comptoirs européens, et au lieu que les Hindous recevaient pour un million de l'or des Chinois, ce sont les Chinois qui reçoivent de l'Inde le double ou le triple, à cause de l'immense quantité de thé qu'en tirent les Européens. Cette exportation du numéraire a surtout augmenté depuis que les Anglais sont maîtres de la moitié de l'Inde; car c'est avec l'argent qu'ils retirent des contributions qu'ils paient les marchandises qu'ils vont prendre à Canton pour leur propre compte.

*Afrique.* Depuis un temps immémorial les Hindous tirent des côtes orientales de l'Afrique, soit par leurs propres vaisseaux soit par l'intermédiaire des marchands arabes, de la poudre d'or, des dents d'éléphant et du bois d'ébène. Ces objets dont la valeur se monte à plusieurs millions sont soldés par des toiles peintes, des guinées bleues, des soieries, du sucre et du kaméli, espèce de camelot qui se fabrique dans le Dékhan avec la laine et le poil de chèvre mêlés.

Les Hindous tirent encore de l'Afrique un gros coquillage, espèce de limaçon de mer. Sa coque, très-dure, très-blanche, susceptible du poli le plus parfait, leur sert à faire des bracelets et des colliers. Les femmes font le plus grand cas de ces bijoux.

On a pu voir qu'en général tous les peuples qui ont trafiqué ou trafiquent encore avec l'Inde, y apportent leur argent et leur or, et n'en rapportent jamais. Le résultat nécessaire d'un tel commerce a dû toujours être d'enrichir les Hindous et d'appauvrir tous les pays où leurs marchandises s'importent. La rareté de l'argent se fit tellement sentir en Europe vers la fin du XIII[e] siècle, quand les marchandises de l'Inde s'y répandirent à la fois par Constantinople et par Alexandrie, qu'on ne pouvait plus se livrer à aucune opération commerciale, parce qu'on manquait généralement du signe représentatif de toutes les valeurs. La découverte de l'Amérique fit cesser pour l'Europe cet état de gêne; mais les trésors du Mexique et du Pérou allèrent se perdre dans l'Hindoustan. *Considérations finales.*

La formation des établissemens européens avait un peu relevé la balance, mais n'avait point rétabli l'équilibre, parce que, si les produits d'Europe s'écoulaient dans l'Inde par cette voie, ce n'était jamais pour une valeur assez forte pour servir de contre-échange. Les conquêtes des Anglais ont placé les choses sous une autre face, car non-seulement ils ne portent plus leur or aux Hindous, mais ils tirent d'eux de l'or et des marchandises : de l'or qui va s'engloutir en partie dans la Chine, et arrive

en partie en Angleterre; des marchandises dont ils fournissent les marchés de tous les peuples de l'Europe qui ne commercent point avec l'Inde. Il est évident qu'il résulte de là pour l'Angleterre et ses habitans un grand avantage; mais cet avantage ne passe point aux autres peuples qui, recevant de l'Inde plus d'objets qu'ils ne lui en fournissent, doivent finir par s'épuiser, ou du moins consumer dans ce nuisible trafic tous les bénéfices qu'ils peuvent retirer d'autre part.

Le commerce de l'Inde n'est avantageux que pour ceux qui en sont les facteurs. Les Phéniciens et les Égyptiens après eux acquirent par lui de grandes richesses, mais les uns et les autres ne furent que les courtiers de l'Asie et de l'Europe : ils ne consommaient point. Les Vénitiens, les Génois dans les temps qui précédèrent l'expédition de Vasco de Gama, firent comme les habitans de Tyr et d'Alexandrie et obtinrent les mêmes résultats. Plus tard on vit les Portugais gagner par ce commerce un accroissement subit de puissance qui les fit monter au rang des grands peuples; mais ils perdirent cette grandeur passagère dès que les marchés de l'Europe cessèrent de s'approvisionner par leurs mains. Quand les Hollandais, les Anglais, les Français, les Danois, se fournissant eux-

mêmes, les eurent réduits au rôle de consommateurs, ils déchurent aussi rapidement qu'ils étaient montés.

Il serait peut-être à désirer pour la France qu'elle renonçât au commerce de l'Inde, en se passant des mousselines du Bengale et des guinées blanches ou peintes de la côte; car, encore une fois, quelques individus peuvent gagner à trafiquer avec l'Inde, mais la nation doit y perdre parce que ces individus ne gagnent que sur leurs compatriotes. La France ne manque ni d'ouvriers ni de manufactures; il n'est peut-être point d'objet dans les arts auquel l'industrie de ses habitans ne puisse atteindre; il ne lui manque sans doute que d'avoir la matière première, c'est-à-dire, le coton. Divers essais faits à plusieurs époques dans ses départemens méridionaux ont prouvé que le cotonnier y réussit bien. Avec des soins et de la persévérance, on aurait peut-être d'aussi beaux cotons que ceux des provinces septentrionales de l'Hindoustan, dont la température est peu différente de celle du Languedoc, de la Provence et des provinces qui touchent les Pyrénées (1).

(1) L'auteur de cet ouvrage a vu à Perpignan, il y a plus de vingt ans, chez M. Gironne, riche particulier du pays, des

## § V. — Notice sur les monnaies, les poids et mesures de l'Hindoustan.

### I. Monnaies d'or.

Il y a dans l'Inde autant d'espèces de monnaies d'or et d'argent qu'il y a eu d'états et de souverainetés. Chaque pays a voulu avoir la sienne, et quand l'empire mogol fondé par Babour s'étendit presque sur tout l'Hindoustan, cette variété de monnaies fut loin de cesser. Elle augmenta même à l'époque des établissemens européens, parce que les directeurs des principaux comptoirs obtinrent le privilége de battre monnaie et qu'ils en usèrent sans discrétion. Aussi la connaissance et le rapport de toutes ces monnaies entre elles et avec les monnaies ou valeurs étrangères, composent-ils une science particulière, assez difficile, que ne possèdent guère dans l'Inde que quelques individus formant un classe de courtiers ou d'agens de change, qu'on appelle *sarafès*.

On connaît deux sortes principales de mon-

---

cotonniers très-beaux qu'il cultivait dans son jardin. Il avait fait filer et tisser le produit d'une de ses récoltes, et il en avait composé l'ameublement complet d'une chambre. La plus belle guinée n'est point d'une qualité supérieure à la toile qui formait les rideaux du lit et des croisées.

naies d'or : *la sarafia* ou roupie d'or, et le *houn* ou pagode d'or. Ces noms de roupie d'or et de pagode d'or sont donnés par les Européens à ces deux monnaies pour les distinguer des nombreuses monnaies de même nom qui ne sont qu'idéales ou imaginaires.

La roupie d'or est au titre le plus fin; elle porte vingt-trois karats; la pagode n'est qu'à vingt-deux; c'est à ce dernier titre que sont les pagodes à trois figures, les pagodes *badri* et celles de Pondichéry. Celles de Madras et de Négapatnam n'ont que vingt-un karats : d'autres pagodes n'en ont même que dix-neuf. Quant à la valeur relative de l'or et de l'argent, il en est sur ce point dans l'Inde comme en France; l'or est à l'argent comme 1 à 14. C'est sur cette valeur intrinsèque généralement convenue que le change des monnaies se détermine. Si le prix de l'or augmente dans quelques occasions, c'est moins parce qu'on veut lui donner une autre valeur intrinsèque qu'à cause de quelque circonstance qui le fait rechercher, comme dans le cas d'une invasion ennemie. En 1782, les pagodes d'or de Pondichéry et de Madras qui ne se changeaient qu'à raison de trois roupies et demie, valurent tout d'un coup quatre roupies : l'apparition soudaine d'Hyder-Ali avait produit cette hausse.

Les pagodes à trois figures et la pagode *badri*, qui est au même titre, ont cours dans toute la Péninsule, la première plus particulièrement pourtant sur la côte d'Orissa, et la seconde sur la côte de Malabar. La pagode à trois figures porte l'empreinte de la trinité hindoue. La valeur de ces deux pagodes est de 9 francs 95 centimes, mais elles sont communément reçues pour 10 francs. On les change ordinairement contre quatre roupies d'Arcot.

La pagode de Pondichéry est marquée d'un croissant, celle de Madras d'une étoile; elles pèsent un gros, et ont une valeur intrinsèque de 8 francs 38 centimes; le taux ordinaire du change pour ces pagodes est de vingt-six fanons et demi.

Les assarafis ou roupies d'or pèsent trois gros un karat; elles valent 43 francs 22 centimes; on les change au Bengale contre seize roupies sicca.

### II. Monnaies d'argent.

Les pièces d'argent se composent de roupies, de fanons, de demi-fanons. La roupie peut être considérée en général comme la demi-piastre d'Espagne; il y en a jusqu'à dix-sept différentes espèces dont la valeur et le titre varient à l'infini; les plus usitées dans le commerce sont la roupie

sicca, et celles de Pondichéry, d'Arcot, de Bombay et de Surate.

La roupie sicca est à dix deniers de poids et à dix deniers cinq huitièmes de fin; elle vaut 2 fr. 70 centimes. Celle de Pondichéry pèse un demi-denier de moins, et n'a de fin que dix deniers et demi: elle vaut 2 francs 60 centimes; elle se divise en sept fanons et demi. Le fanon est au titre de sept deniers et demi. La roupie d'Arcot, d'un poids et d'un titre moins élevés, ne vaut que 2 francs 43 centimes. Celle de Bombay est du même poids que celle de Pondichéry, mais son titre est plus fin : elle vaut 2 francs 65 centimes; enfin celle de Surate vaut seulement 2 francs 55 centimes.

Outre toutes ces monnaies qui sont réelles, il y a des *pagodes courantes* qui ne sont qu'imaginaires; elles valent ordinairement vingt-quatre fanons. Comme l'argent et les monnaies dans l'Inde sont réputés marchandise, leur prix varie constamment suivant les circonstances, l'abondance ou la rareté, et le besoin qu'on peut avoir de l'une ou de l'autre de ces monnaies.

Les sarafes changent sans difficulté toutes les pièces d'or ou d'argent qu'on leur présente, étrangères ou nationales; il les gardent pour les revendre aux négocians, ou bien ils les portent à l'hôtel des monnaies le plus voisin; toutes les

pièces étrangères y sont de suite fondues et frappées au coin du pays. Par une exception unique, les piastres d'Espagne sont reçues presque partout dans le commerce. Les sarafes les changent à raison de dix-sept fanons et demi (6 francs 5 centimes); à l'hôtel des monnaies on en tire encore un meilleur parti, puisqu'on y trouve un bénéfice de trois et demi pour cent au-dessus du prix que donnent les sarafes.

### III. Monnaies de cuivre, cauris.

On emploie dans la Péninsule une monnaie de cuivre qu'on nomme *toukani;* elle vaut un peu plus que 2 centimes; seize toukanis sont un fanon, qui vaut à peu près 34 centimes. La *kache* est une autre monnaie de cuivre de valeur de trois toukanis, environ 7 centimes.

Les *cauris* sont des coquillages qu'on apporte des Maldives; c'est la monnaie ordinaire du peuple dans le Bengale et les provinces septentrionales. Soixante cauris font un *poni;* soixante ponis font une demi-roupie; de sorte que la roupie sicca de cent vingt ponis vaut sept mille deux cents cauris. Quelquefois cette valeur augmente d'un ou deux ponis; en d'autres occasions elle éprouve une baisse semblable.

Entre les deux chaînes des Gattes et sur la côte

occidentale on se sert aussi de cauris; mais il n'en faut que cinquante pour un poni; dix ponis font un fanon d'or, du poids d'un karat et demi; treize fanons font une pagode badri.

Les comptes des grosses sommes se font par *lacks*, mesure idéale; le lack équivaut à cent mille; dix lacks font un *croure*, autre mesure idéale; ainsi un croure, un lack de roupies signifient un million, ou cent mille roupies.

### IV. Poids et mesures.

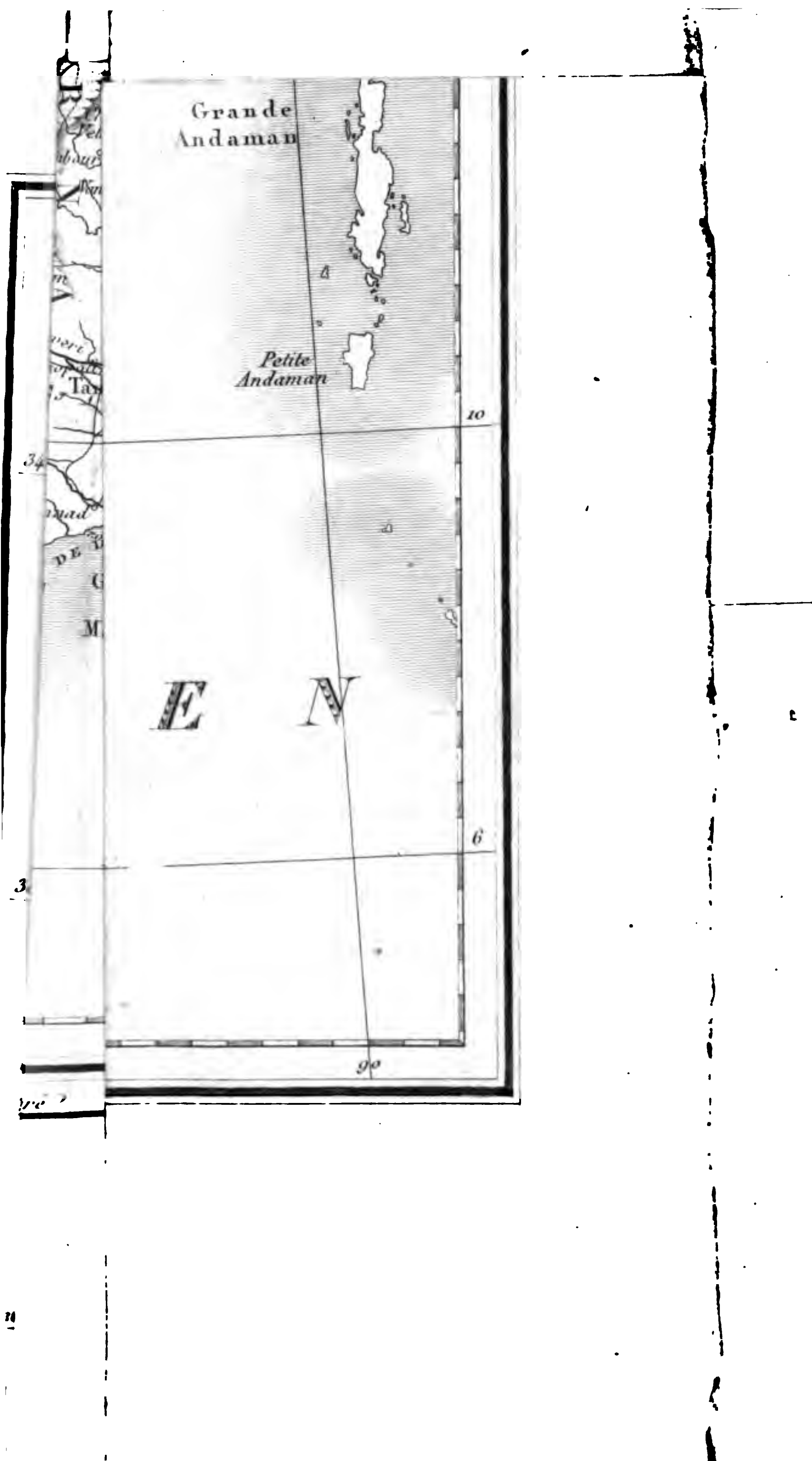
Les poids varient dans l'Hindoustan comme les monnaies. Dans le Bengale et le Haut-Hindoustan où tout se vend au poids, on les divise en *mans*, *sers*, *vischoms* et *paloms*; mais il s'en faut bien que ces poids soient toujours égaux, car chaque espèce particulière de marchandises a son poids spécial, de sorte que le man et ses divisions signifient tantôt plus, tantôt moins. Le man le plus ordinaire équivaut à soixante-quinze de nos livres, poids de marc; le ser (il y en a quarante au man) à trente onces du même poids. Les vischoms, au nombre de vingt dans chaque ser, valent une once huit gros, et chacun de ses dix paloms vaut quatre gros quatre cinquièmes.

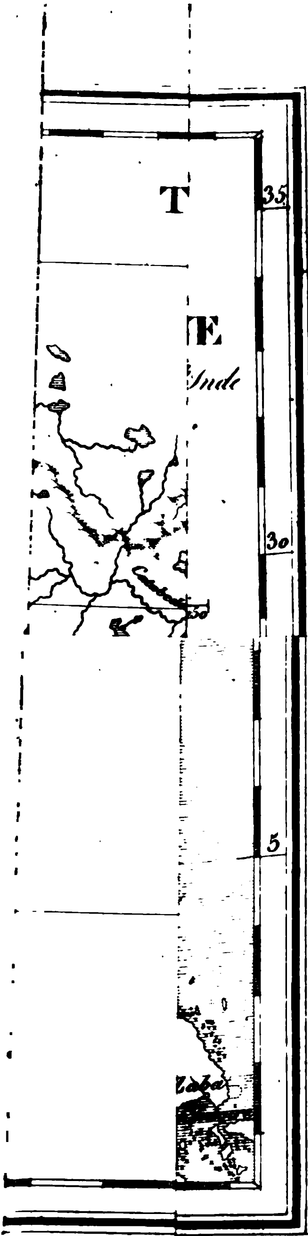
Sur la côte de Malabar, le plus fort poids est le *candi*, qui équivaut à cinq cents de nos livres; le

candi vaut dix mans de cinquante livres; le man quarante sers de vingt onces; le ser vingt paloms. Le palom répond à notre once.

Sur la côte orientale, on compte par *bars* au lieu de candis; les autres divisions du poids se nomment de même. Le bar, qui équivaut à quatre cent quatre-vingt livres poids de marc, vaut huit mans de soixante livres. Le man se divise en trente sers *paka* ou trente-cinq sers *kacha;* ce dernier poids a été introduit par les Mogols; le ser a vingt paloms.

Les mesures de l'Hindoustan sont le *molom* pour les étoffes et le *magal* pour les grains. Deux moloms et demi équivalent à l'aune parisienne. Le magal doit contenir dix *padis* de grains; chaque padi doit peser un ser et demi, de sorte que le magal contient pour quinze sers ou vingt-huit livres deux onces. Sept magals et trois livres de grains font un setier de Paris évalué à deux cents livres. Dans la Péninsule, on mesure les étoffes avec le *gadge* ou aune hindoue. Un gadge et quart fait l'aune de Paris, ou quarante-quatre pouces.


Grande
Andaman
Petite
Andaman
10
E N
6
90


T
35
E
30
5
Zaba

# TABLE

## DES PRINCIPALES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SIXIÈME DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'INDE.

SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE, depuis le milieu du dix-huitième siècle jusqu'au commencement du dix-neuvième.

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.

# TABLE ANALYTIQUE

## DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES TROIS DERNIERS VOLUMES DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'INDE,

CONTENANT L'HISTOIRE MODERNE DEPUIS L'INVASION DES GHASNEVIDES JUSQU'A L'ÉPOQUE ACTUELLE, AVEC DIVERS APPENDICES.

## A.

B.

C.

## E.

G.

H.

I.

## J.

## K.

## L.

## M.

## N.

R.



S.

T.

